OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-NEUVIEME.

39

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

PHILOSOPHIE

DE NEWTON.

ESSAI

SUR LA NATURE DU FEU,

ET SUR SA PROPAGATION.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

1740.

INTRODUCTION.

Les hommes ont dû être long-temps ſans avoir l'idée du feu, et ils ne l'auraient jamais eue, ſi des forêts embraſées par la foudre, ou l'éruption des volcans, ou le choc et le mouvement violent de quelques corps, n'euſſent enfin produit pour eux, en apparence, ce nouvel être. Le ſoleil, tel qu'il nous luit, ne donne aux hommes que la ſenſation de la lumière et de la chaleur; et ſans l'invention des miroirs ardens, perſonne n'aurait pu ni dû aſſurer que les rayons du ſoleil ſont un feu véritable qui diviſe, qui brûle, qui détruit, comme notre feu que nous allumons.

Nous ne connaiſſons guère plus la nature intime du feu que les premiers hommes n'ont dû connaître ſon exiſtence.

Nous avons des expériences qui, quoique très-fines pour nous, ſont encore très-groſſières par rapport aux premiers principes des choſes: ces expériences nous ont conduits à quelques vérités, à des vraiſemblances, et ſur-tout à des doutes en grand nombre; car le doute doit être ſouvent en phyſique ce que la démonſtration eſt en géométrie, la concluſion d'un bon argument.

Voyons donc ſur la nature du feu et ſur ſa propagation le peu que nous connaiſſons de certain, ſans oſer donner pour vrai ce qui n'eſt que douteux, ou tout au plus vraiſemblable.

PREMIERE PARTIE.

DE LA NATURE DU FEU.

ARTICLE PREMIER.

Ce que c'eſt que la ſubſtance du feu, et à quoi on peut la connaître.

Ou le feu eſt un mixte produit par le mouvement et l'arrangement des autres corps, et en ce cas ce qui n'eſt pas feu le devient, et ce qui l'eſt devenu ſe change enſuite en une autre ſubſtance, par une viciſſitude continuelle.

Ou bien c'eſt une ſubſtance ſimple, exiſtante indépendamment des autres êtres, laquelle n'attend que du mouvement et de l'arrangement pour ſe manifeſter; et c'eſt ce que l'on appelle *élément;* en ce cas, le feu eſt toujours feu, il ne change aucune ſubſtance en la ſienne propre, et n'eſt transformé en aucune des ſubſtances auxquelles il ſe mêle.

Deſcartes, dans les principes de ſa philoſophie, (4me partie, article 89) paraît croire que le feu n'eſt que le réſultat du mouvement et de l'arrangement; que toute matière, réduite en *matière ſubtile* par le frottement, peut devenir ce corps de feu, et que cette matière Idée de *Deſcartes.*

ſubtile, qu'il appelle ſon *premier élément*, eſt le feu même.

Le même *Deſcartes*, dans tout ſon traité de la lumière, dans ſa Dioptrique, dans ſes lettres, aſſure que la lumière, qu'il appelle ſon *ſecond élément*, eſt un compoſé de petites boules qui ont une tendance au tournoiement.

Mais, comme il eſt conſtant, par l'expérience des verres brûlans, que le feu et la lumière ſont le même être, et ne diffèrent que du plus au moins, il paraît que cette ſubſtance ne peut à la fois être cette *matière ſubtile* et cette *matière globuleuſe*, ce premier et ce ſecond élément de *Deſcartes*.

Ni le temps, ni le ſujet qu'on traite ici, ne permettent d'examiner ces élémens de *Deſcartes*, et la foule des argumens qu'on leur oppoſe.

Le mouvement ſeul pourrait-il produire la ſubſtance du feu?

On diſcutera ſeulement, ſans ſe charger d'aucun ſyſtême, s'il eſt poſſible que l'arrangement et le mouvement de la matière produiſent la ſubſtance du feu.

1°. Les mixtes, par leur mouvement, &c. ne peuvent jamais produire que leurs compoſés, ou laiſſer échapper de leurs ſubſtances les corps dont eux-mêmes étaient compoſés : or le feu, par toutes les expériences que l'on a faites, n'eſt compoſé d'aucun corps connu; donc on ne doit point le croire produit d'eux;

donc il faut, ou que le feu fortant d'une matière quelconque foit un élément fimple, enfermé auparavant dans cette matière, ou que cet élément foit formé tout d'un coup par cette matière dans laquelle il n'était point; mais être produit par un être dans lequel il n'était point, ce ferait être créé par cet être, ce ferait être formé de rien; donc le feu eft un élément exiftant indépendamment de tous les autres corps.

2°. Si l'arrangement et le mouvement des corps pouvaient produire une fubftance auffi pure, auffi fimple que le feu femble être, il faudrait qu'ils puffent produire à plus forte raifon des corps mixtes; mais le mouvement et l'arrangement ne feront jamais croître un brin d'herbe, fi ce brin d'herbe n'exifte déjà dans fon germe; donc le feu exifte en effet avant que les autres corps fur la terre fervent à le faire paraître.

3°. Si le mouvement feul pouvait produire du feu, comment eft-ce que le vent du Midi nous apporterait toujours de la chaleur en temps ferein, et le vent du Nord toujours du froid en temps ferein? Un vent du Nord violent devrait échauffer l'air, l'eau et la terre plus qu'un vent médiocre du Midi: il faut donc que l'air venu du Nord apporte la glace dont il eft chargé, et que l'air du Midi, qui

nous vient de la zone torride, nous apporte le feu dont le ſoleil l'a rempli.

4°. Si le mouvement des parties des corps feſait le feu, et par conſéquent la chaleur, comment pourrait-on concevoir ces fermentations excitées dans la machine pneumatique, qui ne font ni hauſſer ni baiſſer le thermomètre ? Comment concevoir ces autres fermentations qui n'excitent aucune chaleur, ni dans le vide, ni dans l'air libre ? Comment enfin concevoir les fermentations froides qui font tant baiſſer les thermomètres ? Le mouvement peut donner du froid comme du chaud ; la chaleur n'eſt donc pas produite par un mouvement inteſtin et circulaire des parties, comme pluſieurs auteurs l'ont ſuppoſé ; il faut donc qu'il y ait une ſubſtance particulière, qui ſeule puiſſe donner la chaleur.

5°. Si le mouvement des corps peut produire quelque nouvel être, le mouvement, qui n'eſt jamais le même deux inſtans de ſuite dans la nature, produirait-il toujours un être qui eſt toujours le même, qui a des propriétés ſi ſubtiles et ſi inaltérables, qui s'étend toujours ſuivant les mêmes lois, qui éclaire en raiſon renverſée des quarrés des diſtances, qui ſe plie toujours avec inflexion vers les bords des objets, que l'on peut diviſer toujours en ſept faiſceaux primordiaux, dont chacun eſt le

véhicule immuable d'une couleur primitive, &c. Il paraît, par tout ce qu'on vient de dire, que le feu eſt une ſubſtance élémentaire.

Newton ne ſemble être une ſeule fois du ſentiment de *Deſcartes*, qu'en ce qu'il dit (*) que la terre *peut ſe changer en feu*, *comme l'eau eſt changée en terre ;* s'il entend que l'eau et le feu ne paraiſſent plus à nos yeux ſous la forme de feu et d'eau, qu'ils entrent dans la terre, où ils ſont empriſonnés et déguiſés, ce n'eſt pas là une transformation véritable ; c'eſt ſeulement un mélange ; et, en ce cas, cette idée de *Newton* n'eſt qu'une confirmation du ſentiment qu'on expoſe ici.

Ce que *Newton* a penſé de la ſubſtance du feu.

Mais, ſuppoſé qu'il entende une transformation véritable, on oſe dire qu'il aurait corrigé cette idée s'il avait eu le temps de la revoir : on ſait qu'il ne propoſait ces queſtions à la fin de ſon Optique que comme les doutes d'un grand homme.

Ce qui l'avait induit dans cette opinion, était une expérience incertaine rapportée par *Boyle*. Un chimiſte, ami de *Boyle*, avait diſtillé long-temps de l'eau pure ; et, après pluſieurs obſervations réitérées, il prétendait qu'un peu de cette eau était devenu terre.

Newton ſe fonde encore ſur cette même expérience, dans le troiſième livre de ſes Principes, pour prouver que la maſſe sèche de la

(*) *Optique*, page 551, ſeconde édition.

terre doit augmenter, et que la maſſe aqueuſe doit diminuer petit à petit; mais enfin les travaux d'un philoſophe (*) de nos jours ont découvert la mépriſe du chimiſte qui avait trompé *Boyle*, et enſuite *Newton*.

Il a été prouvé par des expériences réitérées qu'en effet l'eau pure ne ſe transforme point en terre (1); et il n'y a d'ailleurs aucun

(*) M. *Boerhaave*.

(1) L'eau eſt une ſubſtance qui reſte dans l'état de liquidité à un degré de chaleur connu; il faudrait, pour qu'elle ſe changeât en terre, que, ſans perdre aucun de ſes principes, ou ſans ſe combiner avec un principe étranger, elle perdît cette propriété, ſoit par l'action du feu, ſoit par l'effet de la végétation. Si on met de l'eau diſtillée dans un vaſe de verre fermé hermétiquement, et qu'on l'expoſe à une chaleur modérée pendant un long temps, l'eau ſe trouble, diminue de volume, et on voit une terre fine et légère qui, après être reſtée répandue dans la liqueur, ſe précipite au fond du vaſe. Mais on a obſervé que le vaſe était attaqué par l'eau, qu'il avait perdu de ſon poids, et que cette terre était produite, du moins en très-grande partie, par la combinaiſon de l'eau avec la ſubſtance du vaſe. Si l'on plante une branche de ſaule dans de l'eau diſtillée, et qu'on l'arroſe avec de l'eau auſſi diſtillée, elle croît et acquiert par conſéquent plus de terre qu'elle n'en contenait d'abord. Mais cette quantité de terre eſt très-peu de choſe; et comme l'eau diſtillée contient elle-même un peu de terre qui s'enlève dans la diſtillation, comme il peut s'en trouver auſſi dans l'air que la plante abſorbe, on peut expliquer cette augmentation de terre dans la plante, ſans être obligé de recourir à une véritable transformation de l'eau. On pourrait dire auſſi que l'eau, dans la végétation, perdant quelques-uns de ſes principes, ou ſe combinant avec ceux que l'air peut fournir, devient une ſubſtance infuſible à un degré de chaleur plus grand que celui qu'elle avait.

Les expériences, les obſervations ne prouvent donc point que l'eau ſe transforme en terre: cependant dans les détails des expériences il ſe préſente pluſieurs circonſtances qui paraiſſent favorables à cette opinion.

exemple que jamais rien ſe ſoit changé en feu, ni que le feu ait produit autre choſe que du feu.

Il réſulte donc que le feu eſt un être élémentaire, dont les parties conſtituantes ſont des élémens inaltérables ; il ne ſe change en aucune autre ſubſtance, et aucune n'eſt changée en lui.

Il eſt donc à croire que l'air pur dégagé de tout le chaos de l'atmoſphère, l'eau pure, la terre ſimple ne ſe changeant en aucun autre corps, ſont les élémens primitifs de toute matière, au moins connue.

Les élémens que la chimie a découverts ne paraiſſent être autre choſe que ces quatre élémens ; car tout ſoufre, tout ſel, toute huile, toute tête morte contient toujours quelqu'un des quatre élémens, ou les quatre enſemble ; et à l'égard de ce qu'on a nommé l'*eſprit* ou le *mercure*, ou ce n'eſt rien, ou c'eſt du feu.

Ainſi il ſemble qu'après toutes les recherches de la philoſophie moderne, on peut revenir à ces quatre élémens que l'antiquité avait admis ſans les trop connaître, et ce ne ſerait pas la ſeule idée ancienne que les travaux du dernier ſiècle auraient juſtifiée en l'approfondiſſant.

Il paraît en effet qu'il eſt néceſſaire que la matière, telle qu'elle eſt, ſoit compoſée d'élémens

inaltérables : tout le mouvement imaginable n'en ferait jamais que la même ſubſtance mue différemment : on ne voit pas comment un morceau de bois, par exemple, diviſé et atténué, ſerait jamais autre choſe que du bois en pouſſière.

Ne ſuit-il pas de tout ce qui a été dit, que le feu eſt une ſubſtance inaltérable dans la conſtitution préſente des choſes ; qu'il n'eſt jamais ni détruit ni augmenté par aucune autre ſubſtance ; que par conſéquent il y a toujours dans la nature la même quantité de feu ; qu'ainſi lorſqu'un corps eſt plus échauffé, il faut qu'il y en ait quelque autre qui ſe refroidiſſe ; que par conſéquent le feu, dardé à tout moment du ſoleil ſur les planètes, doit augmenter la ſubſtance de ces globes, et diminuer celle du ſoleil, qui doit avoir des reſſources d'ailleurs pour renouveler ſa ſubſtance ? &c.

Sans chercher à préſent à tirer plus de conſéquences, et nous repoſant ſur cette idée, que le feu eſt une *ſubſtance élémentaire*, à quoi le reconnaîtrons-nous ? quels effets établiſſent ſon caractère diſtinctif ?

Sera-ce la diſſolution des corps ? mais l'eau diſſout à la longue juſqu'aux métaux. Sera-ce la dilatation ? mais l'air dilate viſiblement tous les corps minces et élaſtiques dans leſquels on le comprime. L'eau dilate les corps, le bois ſec ; et le feu au contraire les reſſerre.

Le feu, en général, *est le seul être qui éclaire et qui brûle :* ces deux effets ne s'accompagnent pas toujours ; le feu du soleil répercuté sur la lune, renvoyé vers nous, et réuni au foyer d'un verre ardent, jette une grande lumière ; il éclaire beaucoup ; mais il ne peut rien échauffer, encore moins brûler, parce qu'il y a trop peu de rayons. Le feu, au contraire, dans une barre de fer non encore ardente, échauffe, brûle, et ne peut éclairer nos yeux, parce que le feu n'a pu encore s'échapper assez de la surface du fer, pour venir en rayons divergens former sur nos yeux des cônes de lumière dont le sommet doit être dans chaque point de cette barre.

Quel est le caractère de la substance du feu ?

C'est donc, en général, de la quantité de sa masse et de la quantité de son mouvement que dépendent sa chaleur et sa lumière ; mais il est le seul être connu qui *puisse éclairer et échauffer ;* voilà simplement sa définition.

ARTICLE II.

Si le feu eſt un corps qui ait toutes les propriétés générales de la matière.

Le feu a-t-il les autres propriétés primordiales de la matière ? Il eſt mobile, puiſqu'il vient à nos yeux en ſi peu de temps : il eſt diviſible et plus diviſible par nous que les autres corps, puiſqu'on ſépare le moindre de ſes traits en ſept faiſceaux de rayons différens.

Il eſt étendu par conſéquent : mais a-t-il la peſanteur et la pénétrabilité de la matière ? eſt-il en effet un corps tel que les autres corps ? Pluſieurs philoſophes très-reſpectables en ont douté.

Le feu eſt-il un corps ?

Newton, page 207 de ſes Principes, ſcolie de la propoſition 96, dit qu'il n'examine pas ſi *les rayons du ſoleil ſont un corps ou non ; qu'il détermine ſeulement des trajectoires des corps ſemblables aux trajectoires des rayons du ſoleil.*

Or, puiſqu'il eſt conſtant par l'expérience que les rayons du ſoleil réunis ſont le feu le plus pur et le plus violent, douter s'ils ſont un corps, c'eſt douter ſi le feu eſt un corps.

Le feu eſt-il peſant ?

D'autres phyſiciens, dont la raiſon s'eſt éclairée par quarante ans d'études et d'expériences, après avoir cherché ſi le feu a quelque poids,

poids, ne lui en ont jamais trouvé. Le célèbre *Boerhaave* dit dans ſa Chimie qu'ayant peſé huit livres de fer froid, puis tout ardent, puis refroidi encore, il a toujours trouvé ſon même poids de huit livres.

Cette épreuve ſemble réclamer contre d'autres épreuves faites par des mains non moins habiles et non moins exercées. On ſait que cent livres de plomb produiſent, après la calcination, juſqu'à cent dix livres de *minium*.

On ſait que quatre onces d'antimoine, expoſées près du foyer du verre ardent du Palais royal, après avoir été calcinées au feu élémentaire, ont peſé auſſi près d'un dixième plus qu'auparavant, quoique cet antimoine eût perdu beaucoup de ſa ſubſtance dans l'exhalaiſon de ſa fumée, &c.

Il ne s'agit à préſent que de ſavoir ſi cette augmentation de poids dans cette expérience peut prouver la peſanteur du feu, et ſi l'égalité de poids, dans l'expérience de M. *Boerhaave*, peut prouver que le feu ne pèſe point.

Qu'il me ſoit permis de rapporter ici ce que je viens de faire pour m'éclairer ſur cette difficulté.

Le reſpect que l'on doit au corps qui jugera ce faible eſſai, eſt un garant de l'exactitude avec laquelle j'ai tâché de m'inſtruire, et de la fidélité avec laquelle je rapporte ce que

j'ai vu, dont d'ailleurs j'ai dix témoins oculaires.

J'ai été exprès à une forge de fer, et là, ayant fait réformer toutes les balances, et en ayant fait apporter d'autres, toutes les balances de fer ayant des chaînes de fer au lieu de cordes, j'ai fait pefer depuis une livre jufqu'à deux mille livres de métal ardent et refroidi, et n'ayant jamais trouvé la moindre différence dans le poids, voici comme je raifonnais : Ces maffes énormes de fer ardent avaient acquis par leur dilatation une plus grande furface ; elles devaient donc avoir alors moins de pefanteur fpécifique. Je puis donc, de cela même qu'elles pèfent également chaudes que froides, conclure que le feu qui les pénétrait leur donnait précifément autant de poids que leur dilatation leur en fefait perdre, et que par conféquent le feu eft réellement pefant.

Mais, difais-je, toutes les calcinations après lefquelles les matières ont augmenté de poids, n'ont-elles pas auffi dilaté ces matières ? Il leur arrive donc la même chofe qu'à mon fer ardent. Cependant ces matières pèfent brûlantes et calcinées un dixième de plus qu'avant d'avoir été expofées au feu ; et deux milliers de fer ardent et froid confervent toujours leur même poids. Se peut-il que dans quatre onces de poudre d'antimoine expofées quelques

minutes au feu du ſoleil, ou calcinées quelques heures au fourneau de réverbère, il ſoit entré incomparablement plus de matière ignée que dans ces maſſes pénétrées pendant vingt-quatre heures du feu le plus violent ?

Je ſongeai donc à peſer quelque choſe de beaucoup plus chaud encore que le fer embraſé ; je ſuſpendis près d'un fourneau où l'on fait la fonte, trois marmites de fer très-épaiſſes, à trois balances bien exactes, je fis puiſer de la fonte en fuſion ; je fis porter cent livres de ce feu liquide dans une marmite, trente-cinq livres dans une autre, vingt-cinq livres dans la troiſième. Il ſe trouva, au bout de ſix heures, que les cent livres avaient acquis quatre livres étant refroidies, les vingt-cinq livres à peu-près une livre, et les trente-cinq livres environ une livre une once et demie.

Je m'étais ſervi dans cette expérience de la fonte blanche, dont il eſt parlé dans l'Art de forger le fer, livre qui devait procurer au public plus d'avantages que la jalouſie des ouvriers ne l'a ſouffert.

Je répétai pluſieurs fois cette expérience, et je trouvai toujours à peu-près la même augmentation de poids dans la fonte blanche refroidie.

Mais la fonte griſe, qui eſt toujours moins cuite, moins métallique que l'autre, me donna

toujours un même poids, ſoit froide, ſoit ardente.

Que dois-je penſer de cette expérience? S'il eſt vrai, comme le dit M. de *Réaumur* dans les mémoires de 1726, que le fer *augmente de volume en paſſant de l'état de fuſion à celui de ſolidité*, il doit donc avoir une peſanteur ſpécifique moindre dans l'état de ſolidité, et cependant le voilà qui, ſolide, pèſe beaucoup plus que fluide; voilà quatre livres d'augmentation ſur cent, quand la ſurface eſt devenue plus large, et que le feu dont il était pénétré s'eſt échappé pendant plus de ſix heures.

Page 273.

Cette augmentation de volume et cette perte de ſa ſubſtance devraient concourir à le faire peſer bien moins; l'air dans lequel on le pèſe froid, étant alors plus denſe, devrait diminuer encore un peu le poids de ce métal; malgré tout cela, ce métal pèſe toujours beaucoup plus étant refroidi qu'en fuſion.

Or en fuſion il contenait incomparablement plus de feu qu'étant refroidi; donc il ſemble qu'on doive conclure que cette prodigieuſe quantité de feu n'avait aucune peſanteur; donc il eſt très-poſſible que cette augmentation de poids ſoit venue de la matière répandue dans l'atmoſphère; donc dans toutes les autres opérations par leſquelles les matières calcinées acquièrent du poids, cette augmentation de

ſubſtance pourrait auſſi leur être venue de la même cauſe, et non de la matière ignée. Toutes ces conſidérations m'obligent à reſpecter l'opinion que le feu ne pèſe point.

Mais, d'un autre côté, je conſidère que cette augmentation apparente de volume dans le fer, lorſque de fondu il devient ſolide, eſt due très-vraiſemblablement à la dilatation des vaſes et des moules dans leſquels on le répand, qui ſe contractent avant que le fer ſe ſoit reſſerré; et ſi cela eſt, je conclus que le fer en fuſion, dilaté, doit en effet peſer ſpécifiquement moins, et ſolide doit peſer en raiſon de ſon volume.

J'obſerve auſſi qu'il en eſt de même de tous les métaux en fuſion, qu'ils doivent tous peſer ſolides plus que fluides, ſans que cet excès de peſanteur dans les métaux refroidis vienne d'aucune addition de matière étrangère.

Je vois que ſi le plomb, l'étain, le cuivre, &c. pèſent moins en fuſion que refroidis, ils acquièrent au contraire du poids dans la calcination.

Maintenant de deux choſes l'une; ou dans cette calcination la matière acquiert un moindre volume, conſervant la même maſſe, et alors par cela ſeul elle doit peſer un peu davantage, ou bien ſans avoir un moindre volume, elle acquiert plus de maſſe: ce ſurplus de maſſe

lui vient ou du feu, ou de quelque autre matière. Il n'eſt pas probable que cent livres de plomb acquièrent dix livres de feu. Il n'y a peut-être pas dix livres de feu dans tout ce que l'on brûle en un jour ſur la terre; mais auſſi il n'eſt pas probable que le feu ne contribue en rien à cette addition de poids.

Je joins à cette probabilité, qu'il n'y a d'ailleurs aucune raiſon pour priver l'élément du feu de la peſanteur qu'ont les autres élémens, et je conclus qu'il eſt très-probable que le feu eſt peſant. (2)

Les philoſophes qui refuſent au feu l'impénétrabilité ne manqueront pas encore de raiſons. Il eſt conſtaté, diront-ils, que la lumière eſt du feu, que ce feu vient à nos yeux, que ſes traits, ſes rayons ſont colorés, c'eſt-à-dire,

(2) Pluſieurs phyſiciens ont répété depuis les expériences ſur la différence de poids qu'on peut ſoupçonner entre une maſſe de métal rouge et la même maſſe refroidie, et ils ont trouvé des conclusions oppoſées, ce qui devait arriver, parce que cette différence eſt néceſſairement très-petite, imperceptible dans de petites maſſes, et fort au-deſſous de l'erreur qu'on peut commettre en peſant des maſſes conſidérables.

Quant à l'augmentation de poids des métaux calcinés, la conjecture de M. de *Voltaire*, page 20, a été confirmée par des expériences non douteuſes. On ſait à préſent qu'il ſe combine avec les métaux pendant la calcination une certaine quantité d'*air vital* ou *air déphlogiſtiqué de prieſtlei* qui en augmente le poids. C'eſt par cette raiſon que la calcination des métaux eſt impoſſible dans les vaiſſeaux clos, quelque violent que ſoit le feu qu'on leur applique.

que les rayons producteurs du rouge doivent toujours donner la ſenſation du rouge, &c.

Or, cela poſé, vous regardez deux points dont l'un eſt rouge et l'autre bleu : Non-ſeulement les rayons bleus et rouges ſe croiſent néceſſairement avant d'arriver à vos yeux ; mais dans ce point d'interſection, il paſſe encore une infinité de rayons de l'atmoſphère ; réuniſſez encore dans ce même point tous les rayons réfléchis d'un miroir concave, et tous ceux d'un verre lenticulaire qui lui ſera oppoſé, vous n'en verrez toujours que plus vivement le point rouge et le point bleu ; ces deux traits de feu viendront toujours à vos yeux dans leur même direction, à travers ces mille millions de traits qui pénètrent leur ſurface : le feu ne ſemble donc pas impénétrable.

Le feu, ſuivant l'idée de ces philoſophes, ſerait donc une ſubſtance qui aurait quelques attributs de la matière, et qui ne ſerait pas en effet matière. Il aurait la diviſibilité, la mobilité, l'étendue ; mais il n'aurait ni la gravitation vers un centre, ni l'impénétrabilité, caractère plus inhérent dans la matière que la gravitation.

Il agirait ſur les corps, ſans être entièrement de la nature des corps ; ce qui ne ſerait pas incompatible. Il ſerait dans l'ordre des

êtres une ſubſtance mitoyenne entre les corps plus groſſiers que lui, et d'autres ſubſtances plus pures que lui : il tiendrait à ceux-ci par la pénétrabilité et par ſa liberté de n'être entraîné vers aucun centre : il tiendrait aux autres par ſa diviſibilité, par ſon mouvement ; ſemblable en ce ſens à ces ſubſtances qui ſemblent marquer les bornes de ces eſpèces qui ne ſont ni animaux ni végétaux abſolus, et qui ſemblent être les degrés par leſquels la nature paſſe d'un genre à un autre. On ne peut pas dire que cette chaîne des êtres ſoit ſans vraiſemblance, et cette idée, qui agrandit l'univers, n'en ſerait par là que plus philoſophique.

Cependant, quoique aucune expérience ne ſemble encore avoir conſtaté invinciblement la peſanteur et l'impénétrabilité du feu, il paraît qu'on ne peut ſe diſpenſer de les admettre.

A l'égard de la peſanteur, les expériences lui ſont au moins très-favorables.

A l'égard de l'impénétrabilité, elle paraît plus certaine : car le feu eſt corps, ſes parties ſont très-ſolides puiſqu'elles diviſent les corps les plus ſolides, puiſque l'aiguille d'une bouſſole tourne au foyer d'un verre ardent, &c.

La ſolidité emporte néceſſairement l'impénétrabilité. Il eſt vrai que les traits de feu

qu'on

qu'on nomme *rayons de lumière*, ſe croiſent ; mais ils peuvent très-bien ſe croiſer ſans ſe pénétrer : car tout corps ayant incomparablement plus de pores que de matière, ces traits de feu paſſent, non pas dans la ſubſtance ſolide des parties élémentaires les unes des autres, ce qui ſerait incompréhenſible, mais dans les pores les uns des autres ; et non-ſeulement ils peuvent ſe croiſer ainſi, mais ils ſe croiſent l'un par deſſus l'autre comme des bâtons ; et de-là vient, pour le dire en paſſant, que deux hommes ne voient jamais le même point phyſique, le même *minimum* viſible.

Il paraît donc enfin qu'on doit admettre que le feu a toutes les propriétés primordiales connues de la matière.

Voyons ſes propriétés particulières et d'où elles dépendent, pour tâcher de connaître quelque choſe de ſa nature.

ARTICLE III.

Quelles ſont les autres propriétés générales du feu.

Les deux attributs qui caractériſent le feu étant de brûler et d'éclairer, d'où lui viennent ces deux attributs, et quelles autres propriétés en réſultent ?

SECTION PREMIERE.

D'où le feu a-t-il le mouvement ?

Le feu ne peut éclairer, échauffer, brûler, que par le mouvement de ſes parties ; d'où ce mouvement lui viendra-t-il ? ſera-ce de quelque autre matière plus ténue, plus fluide encore ? mais d'où cette autre matière aura-t-elle ſon mouvement ? Pourquoi cette matière ne fera-t-elle pas les mêmes effets que le feu ? Pourquoi recourir à une autre matière qu'on ne connaît pas ?

Cette autre matière agirait ou dans le plein abſolu ou dans le vide ; ſi elle eſt ſuppoſée dans le plein, cette ſuppoſition eſt expoſée à d'étranges contradictions : comment une étincelle de feu, venant de Sirius juſqu'à nous, dérangera-t-elle ce plein prodigieux ? comment

un rayon de ſoleil percera-t-il plus de trente millions de lieues en huit minutes ? D'ailleurs quelle foule d'objections contre le plein abſolu ! Si cette matière eſt ſuppoſée agir dans l'eſpace non rempli, quel beſoin avons-nous d'elle pour produire du feu ? Le feu eſt un élément; ſes parties conſtituantes ne s'altèrent donc point, du moins tant que cet univers ſubſiſte ; que ſervira donc une autre matière inſenſible à ces parties conſtituantes ? Il ne faut admettre de principe inviſible, inſenſible, que quand ce premier principe inviſible, inſenſible, eſt d'une néceſſité primordiale abſolue, inhérente dans la nature des choſes. Ne ſerait-il pas contre toute philoſophie d'expliquer le mouvement connu d'un élément par le mouvement ſuppoſé d'un autre élément inconnu ? Il faut donc croire que le feu a le mouvement originairement imprimé en lui-même, juſqu'à ce qu'on ſoit bien sûr qu'il y a une autre ſubſtance qui le lui donne.

Le feu étant toujours par ſa nature en mouvement, ſes parties étant les plus ſimples, et par conſéquent les plus ſolides des corps connus, tous les corps connus étant poreux, le feu habite néceſſairement dans les pores de tous les corps : il les étend, les meut, les échauffe et les conſume, ſelon ſa quantité et ſon degré de mouvement.

Tous les corps tendent à s'unir par la même loi qui fait graviter tous les corps céleſtes vers un foyer commun, quelle que ſoit la cauſe de cette tendance : donc toutes les parties de chaque corps preſſeraient également vers le centre de ce corps, et tous les corps compoſeraient des maſſes également dures, ſi le feu étant toujours en mouvement, n'écartait ces parties toujours prêtes à s'unir.

Le feu réſiſte donc continuellement à l'effort des corps, et les corps lui réſiſtent de même : cette action et cette réaction continuelle entretiennent donc un mouvement ſans interruption dans toute la nature.

Pourquoi tous les animaux ſont-ils plus grands le jour que la nuit ? pourquoi les maiſons ſont-elles plus hautes à midi qu'à minuit ? pourquoi toute la nature eſt-elle dans une agitation plus ou moins grande, ſelon que les climats ſont plus ou moins chauds ? Faudra-t-il pour expliquer ces phénomènes continuels, recourir à autre choſe qu'au feu ? ſon abſence ne fait-elle pas ſenſiblement le repos ? ſa préſence ne fait-elle pas ſenſiblement le mouvement ? Faudra-t-il, encore une fois, imaginer une autre matière que le feu pour rendre raiſon de la chaleur ?

Loin que ce ſoit le mouvement interne des corps qui puiſſe produire et faire en effet du

feu, c'eſt donc réellement le feu qui produit le mouvement interne de tous les corps. Mais, dira-t-on, comment peut-il exciter des fermentations froides qui font baiſſer le thermomètre? Comment peut-il, en agitant l'air, cauſer des vents qui apportent la gelée?

Je répondrai que ces effets arrivent de la même manière que nous feſons geler les liqueurs; en mettant du feu autour de la maſſe de neige et de ſel qui entourent la liqueur que nous voulons glacer; à peine le feu a-t-il commencé à fondre cette maſſe de neige et de ſel que notre liqueur ſe gèle; voilà du mouvement et une fermentation des plus froides à la ſuite de ce mouvement: c'eſt ainſi qu'une demi-once de ſel volatil d'urine, et trois onces de vinaigre, en fermentant, font baiſſer le thermomètre de neuf à dix degrés. Il y a certainement du feu dans ces deux liqueurs, ſans quoi elles ne feraient point fluides; mais il y a auſſi autre choſe que du feu, il y a des ſels; pluſieurs parties de ces ſels ne ſe coagulent-elles pas en la même manière que pluſieurs parties de ſel et de glace entrent dans nos liqueurs que nous glaçons?

De même l'air dilaté par le moyen du feu, de quelque manière que ce puiſſe être, ſoit par des exhalaiſons, ſoit par l'action immédiate des rayons du ſoleil, cet air, dis-je,

nous apporte du Nord des ſels coagulés ; et pourquoi ces ſels ſe coagulent-ils dans un air que la chaleur dilate ? N'eſt-ce point que ces ſels contiennent en eux moins de feu que les autres parties de l'atmoſphère, et qu'ainſi ils s'uniſſent quand l'atmoſphère ſe dilate ? Ils excitent alors un vent froid, qui n'eſt autre choſe qu'une fermentation froide ; le feu par ſon mouvement peut donc unir enſemble des matières qui par-là même deviennent froides.

Que l'on jette des morceaux de glace dans l'air, ils ſeront toujours froids quoique en mouvement ; les exhalaiſons du Nord, le vent, qui n'eſt autre choſe que l'air dilaté, doivent être conſidérés comme une puiſſance qui pouſſe des parties de glace.

Le feu par ſon mouvement contribue donc même au froid, puiſque avec le feu nous glaçons des liqueurs ; puiſque des fluides empreints de matière ignée, tels que le ſel volatil d'urine et le vinaigre, tels que le ſel ammoniac et le mercure ſublimé, font baiſſer prodigieuſement le thermomètre ; puiſque l'air dilaté par l'action du feu nous apporte du Nord des particules froides. (3)

(3) Ces phénomènes paraiſſent indiquer un nouveau principe, qu'on ne ſoupçonnait pas lorſque M. de *Voltaire* écrivit cet eſſai. Les corps en paſſant de l'état de ſolide à l'état de liquide, de celui de liquide à l'état de vapeurs, en ſe combinant, en ſe diſſolvant dans les menſtrues, paraiſſent acquérir

SECTION II.

N'eſt-il pas la cauſe de l'élaſticité ?

Le feu étant en mouvement dans tous les corps, le feu agiſſant par ce mouvement, la réaction étant toujours égale à l'action, ne ſuit-il pas que le feu doit cauſer l'élaſticité ?

Etre élaſtique, c'eſt revenir par le mouvement au point dont on eſt parti : c'eſt être repouſſé en proportion de ce qu'on preſſe. Pour que les mixtes aient cette propriété, il faut qu'ils ne ſoient pas entièrement durs, que l'adhéſion de leurs parties conſtituantes ne ſoit pas invincible ; car alors rien ne pourrait preſſer et refouler leurs parties, ni en dedans ni en dehors.

la propriété de s'unir à une quantité de feu plus ou moins grande que dans leur état antérieur ; en ſorte qu'ils peuvent refroidir ou échauffer les corps avec leſquels ils communiquent, tandis que, s'ils étaient reſtés dans leur premier état, ils n'auraient rien changé à la température de ces mêmes corps. On a fait depuis quelques années des expériences très-ſuivies et très-bien faites ſur cette claſſe de phénomènes. Il paraît donc que le feu s'applique aux corps de trois manières différentes ; 1°. en ſorte qu'il puiſſe en être ſéparé ſans y rien changer que leur température ; 2°. de manière à ne pouvoir en être ſéparé que lorſque l'état de ces corps vient à changer ; 3°. par une véritable combinaiſon qu'on ne peut détruire ſans changer la nature du corps. On peut conſulter ſur cet objet les ouvrages de MM. *Scheele*, *Black*, *Grawford* ; on y trouvera des expériences bien faites, bien combinées, et des vues ingénieuſes.

Une balle fait reſſort en tombant ſur une pierre, parce que les parties qui touchent la pierre en ſont repouſſées; parce que la réaction de la pierre eſt égale à l'action de la balle : quand cette balle, ayant cédé à cet effort qui lui a ôté ſa rondeur, la reprend enſuite, c'eſt parce que ſes parties qui étaient preſſées ſe renflent, s'étendent. Il y a donc de toute néceſſité un pouvoir qui diſtend toutes ces parties ; ce pouvoir n'eſt que du mouvement, le feu qui eſt dans ce corps eſt en mouvement, le feu cauſe donc l'élaſticité.

Que le feu ſoit l'origine de cette propriété, c'eſt une choſe d'autant plus probable que le feu lui-même ſemble parfaitement élaſtique ; ſes parties élémentaires étant néceſſairement très-ſolides, ſe choquant continuellement, et ſe repouſſant avec une force proportionnée à leur choc, doivent faire des vibrations continuelles dans les corps. Un corps ſerait parfaitement dur s'il était abſolument privé de feu.

S'il en était tout pénétré, et que ſes parties ne puſſent réſiſter aucunement à l'action du feu, ſes parties auraient encore moins de cohérence que les fluides les plus ſubtils, et il ſerait entièrement mou; un corps n'eſt donc élaſtique qu'autant que ſes parties conſtituantes réſiſtent au mouvement du feu qu'il renferme.

C'eſt ce que l'expérience confirme dans tous les corps élaſtiques. Plus on a augmenté l'adhéſion, la cohérence des parties d'un métal, en le comprimant ſous le marteau, plus alors cette adhéſion ſurpaſſe l'action du feu que contient ce métal; alors ſon reſſort eſt toujours plus grand; qu'il ſoit échauffé, le reſſort diminue; qu'il ſoit enſuite en fuſion, ce reſſort eſt perdu entièrement. Laiſſez refroidir ce corps fondu, c'eſt-à-dire, laiſſez exhaler le feu étranger et ſurabondant qui le pénétrait, ne lui laiſſez que la quantité de ſubſtance de feu qui était naturellement dans les pores de ſes parties conſtituantes, le reſſort ſe rétablit.

SECTION III.

L'air ne reçoit-il pas auſſi ſon reſſort du feu?

L'AIR, ce corps ſi ſingulièrement élaſtique, paraît recevoir ſon reſſort du feu par les mêmes raiſons.

L'air de notre atmoſphère eſt un aſſemblage de vapeurs de toute eſpèce, qui lui laiſſent très-peu de matière propre.

Otez de cet air l'eau dans laquelle il nage, et dont la peſanteur ſpécifique eſt au moins 850 fois plus grande que celle de cet air; ôtez-en toutes les exhalaiſons de la terre, que

reſtera-t-il à l'air pur pour ſa peſanteur? Il eſt impoſſible d'aſſigner ce peu que l'air pur pèſe par lui-même ; il reçoit donc certainement d'une autre matière cette grande peſanteur qui ſoutient 33 pieds d'eau, ou 29 pouces de mercure : cette force, qui ſurprit tant le ſiècle paſſé, ne lui appartient pas en propre. (4)

Si cette peſanteur n'eſt pas à lui, pourquoi ſon reſſort ne lui viendra-t-il pas auſſi d'ailleurs?

Il eſt conſtant que la chaleur augmente beaucoup le reſſort d'un air enfermé ; on connaît les découvertes fines d'*Amontons* ſur l'augmentation de puiſſance qu'un air comprimé acquiert par la chaleur de l'eau bouillante.

La chaleur étend l'air et augmente ſenſiblement ſon élaſticité dans l'inſtant que cet air s'étend : ainſi l'air ſe dilatant par le feu, caſſe les vaiſſeaux qui le renferment ; ainſi échauffé dans une veſſie il la fait crever ; ainſi il fait monter le mercure et les liqueurs dans les tubes d'autant plus qu'il s'échauffe, &c.

(4) M. de *Voltaire* eſt un des premiers qui aient annoncé que l'air, c'eſt-à-dire, le fluide expanſible qui entoure la terre n'eſt point un élément ſimple, mais un composé d'un grand nombre de ſubſtances dans l'état d'expanſibilité. On a prouvé depuis que cet air contenait non-ſeulement une grande quantité d'eau, et d'autres ſubſtances dans l'état de diſſolution, mais qu'il était encore le réſultat du mélange ou de la combinaiſon d'un grand nombre de ſubſtances expanſibles à tous les degrés de température connus.

Voyez l'article AIR, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

Tant qu'il y aura du feu dans cet air comprimé, les corpuſcules de l'air, écartés en tout ſens, preſſent en tout ſens ce qu'ils rencontrent. Voilà l'augmentation de ſon reſſort.

L'air libre, étant échauffé, ſe diſtend, s'écarte de tous côtés ; et alors ce reſſort qui agiſſait par la dilatation, s'épuiſe en proportion de ce que l'air s'eſt dilaté ; ce plein air libre, échauffé, n'eſt plus ſi élaſtique, parce qu'alors il y a moins d'air dans le même eſpace.

De même, quand le métal pénétré de feu s'étend de tous côtés, alors il y a moins de métal dans le même eſpace ; et quand il eſt fondu, il s'eſt étendu autant qu'il eſt poſſible ; alors ſon reſſort eſt perdu autant qu'il eſt poſſible.

Ce métal refroidi redevient élaſtique ; auſſi l'air libre refroidi, revenu dans ſon premier état, reprend ſon élaſticité première ; mais ſi l'air eſt plus refroidi encore, ſi le froid le condenſe trop, alors ſon reſſort s'affaiblit ; n'eſt-ce pas que l'air n'a plus alors la quantité de feu néceſſaire pour faire jouer toutes ſes parties, et pour le dégager de l'atmoſphère engourdie qui le renferme ?

Si l'air était abſolument privé de feu, il ſerait ſans mouvement et ſans action.

SECTION IV.

Suite de l'examen comment le feu cause l'élasticité.

Tous les liquides, quoique d'une autre nature que l'air, ne doivent-ils pas aussi au feu leur plus ou moins d'élasticité? Le feu, qui subsiste dans l'eau, retient les parties de l'eau dans une désunion continuelle. L'eau est alors par rapport à la quantité de feu qu'elle contient, ce qu'est un métal enflammé par rapport à la quantité de feu qui le pénètre. Ce métal en fusion perd son ressort. L'eau coulante est aussi dans une espèce de fusion, et par conséquent sans élasticité; mais dès qu'elle contient moins de feu, dès qu'elle est glacée, elle fait ressort comme le métal refroidi, parce qu'alors elle peut réagir comme le métal, contre l'action d'un moindre feu qu'elle contient: or, que la glace contienne du feu, on ne peut en douter, puisqu'on peut rendre la glace 30 à 40 fois plus froide encore qu'au premier degré de congélation; et si on pouvait trouver le dernier terme de la glace, on trouverait celui de l'extrême dureté des corps.

Ceux qui pour expliquer l'élasticité ont employé la matière subtile, de l'existence de laquelle on n'a de preuve que le besoin qu'on croit en avoir; ceux-là, dis-je, ont toujours

eu dans leur ſyſtême quelque contradiction à dévorer.

S'ils diſent, par exemple, qu'une lame d'acier courbée fait reſſort, parce que cette matière ſubtile, qu'on ſuppoſe être par-tout, fait un effort violent pour repaſſer par les pores de cet acier que ſa courbure vient de rétrécir, ils s'aperçoivent auſſitôt que la loi des fluides les contredit : car tout fluide libre preſſe également par-tout, et de plus ſi la matière ſubtile eſt ſuppoſée faire tourner notre globe d'Occident en Orient, comment cauſera-t-elle un reſſort dans un ſens contraire ?

S'ils diſent que la matière ſubtile, rempliſſant tous les pores des corps et tout l'univers, eſt compoſée de petits tourbillons logés dans les corps ; que les parties de ces tourbillons, tendant toujours à s'échapper par la tangente, ſont la cauſe du reſſort, que de difficultés et de contradictions encore ! Ces petits tourbillons ſont-ils compoſés d'autres tourbillons ? il le faut bien, puiſqu'ils ont des parties. La dernière de ces particules ſera-t-elle un tourbillon ? en quelle direction ſe mouvront-ils ? eſt-ce en un ſeul ſens ? eſt-ce en tous ſens ? Qu'on ſonge bien qu'ils rempliſſent l'univers, et qu'on voie ce qui en réſulterait. Il faudrait que tout ſuivît cette direction de leur mouvement. Sont-ils durs ? ſont-ils mous ? S'ils ſont durs, comment laiſſeront-ils venir

à nous un rayon de lumière ? s'ils ſont mous, comment ne ſe confondront-ils pas tous enſemble ? De quelque côté qu'on ſe tourne, on eſt environné d'obſcurités.

Je demande ſimplement ſi, dans les incertitudes où nous laiſſe la phyſique, il ne vaut pas mieux s'en tenir aux ſubſtances, dont au moins on connaît l'exiſtence et quelques propriétés, que de rechercher des êtres dont il faut deviner l'exiſtence. Nous ſommes tous des étrangers ſur la terre que nous habitons ; ne devons-nous pas plutôt examiner ce qui nous entoure, que de faire la carte des pays inconnus ? Nous voyons du feu ſortir des corps où il était enveloppé ; nous voyons qu'il eſt dans tous les corps connus, qu'il imprime évidemment des vibrations à leurs parties, que quand ces vibrations ſont finies par la diſſolution du corps, tout reſſort ceſſe ; nous ſentons que l'air devient plus élaſtique quand il s'échauffe, et moins quand il eſt très-froid ; pourquoi donc chercher ailleurs que dans cet élément du feu, l'élaſticité qu'il donne ſi ſenſiblement ? Par-là on ne ſe chargerait du fardeau d'aucune hypothèſe ; et certainement on n'avancerait pas moins dans la connaiſſance de la nature. (5)

(5) Il n'eſt point prouvé que la cauſe de l'élaſticité des reſſorts ſoit la même que celle de la force par laquelle les corps dans l'état d'expanſion tendent à occuper un plus grand

SECTION V.

N'eſt-il pas la cauſe de l'électricité?

S'IL eſt vraiſemblable que le feu eſt la cauſe de l'élaſticité, il ne l'eſt pas moins que l'électricité ſoit auſſi un de ſes effets.

La marche de l'eſprit humain doit être, ce ſemble, de ſe contenter d'attribuer les mêmes effets aux mêmes cauſes, juſqu'à ce que l'expérience découvre une cauſe nouvelle. Or l'électricité paraît toujours produite par la cauſe qui produit toujours du feu dans les corps durs, c'eſt-à-dire, qui développe le feu que ces corps durs contiennent : cette cauſe eſt le frottement, l'attrition des parties. Il n'y a aucun corps dur frotté qui ne s'échauffe ; il n'y a aucun corps électrique qui ne doive être frotté avant d'exercer cette électricité.

eſpace. Il ſemble que la première force peut être l'effet de celle qui produit la cohéſion. Les molécules d'un corps ont pris un certain ordre en vertu de cette force ; vous changez cet ordre en preſſant le corps ou en le pliant ; ſi vous ceſſez d'agir, les molécules dérangées de cet état qui était relativement à cette force l'état d'équilibre, tendront à s'y reſtituer. Quant à la force des ſubſtances expanſibles, elle paraît inexplicable par la force d'attraction, par la tendance à l'équilibre d'un ſyſtême de molécules qui s'attirent ; peut-être a-t-elle pour cauſe quelque propriété de feu encore inconnue. Du moins, comme la chaleur augmente cette force, et que le froid la diminue, comme le feu met dans l'état d'expanſibilité des ſubſtances liquides ou ſolides, on ne peut nier qu'il n'agiſſe comme cauſe ou comme moyen dans les phénomènes que préſente la force expanſive.

Quelques corps durs frottés s'enflamment; quelques corps électriques jettent des étincelles brûlantes; tous après un long et violent frottement jettent de la lumière.

Il eſt vrai que les métaux, quelque attrition qu'ils puiſſent éprouver, n'attirent point les corps minces à eux, n'exercent point d'électricité; mais on ne dit point que tout ce qui prend feu ſoit électrique; on remarque ſeulement que tout ce qui devient électrique jette du feu plus ou moins : donc le feu paraît avoir très-grande part à cette électricité. Au moins il eſt indubitable qu'il n'y a point d'électricité ſans mouvement, et qu'il n'y a point dans la nature de mouvement ſans le feu. (6)

(6) Lorſqu'on approche deux corps dans leſquels l'électricité n'eſt pas en équilibre, il arrive qu'à l'inſtant où l'équilibre ſe rétablit, ſoit lentement, ſoit dans un ſeul inſtant, il ſe manifeſte du feu; ce feu eſt viſible dans l'air et dans le vide, produit de la chaleur, allume les corps inflammables, fond les métaux. Ce feu paraît moins ſimple que celui des rayons de lumière raſſemblés au foyer d'un miroir; il a une odeur propre, et d'ailleurs il produit ſur les corps qu'il traverſe des effets chimiques que les rayons du miroir ardent ne paraiſſent point produire. On peut obſerver que, comme les corps changent de température ſenſible, en paſſant de l'état de ſolide à celui de liquide, de l'état de liquide à celui de de vapeurs, de même ce changement influe ſur leur état relativement à l'électricité. Le plus ou le moins de chaleur agit auſſi ſur l'électricité; la glace devient électrique par frottement comme le verre, à un certain degré de froid; le verre devient électrique par communication comme les métaux, à un certain degré de chaleur.

On ne ſavait preſque rien ſur l'électricité en 1740.

ARTICLE

ARTICLE IV.

Suite des autres propriétés générales, par lesquelles on cherche à déterminer la nature du feu.

Le feu, comme tout autre fluide, se meut également en tout sens; ou plutôt ne pouvant se mouvoir qu'avec cette égalité, parce que l'action et la réaction de ses parties élémentaires sont égales, il semble être l'unique cause pour laquelle les autres fluides se meuvent ainsi.

Comment il se répand également.

Il doit donc échauffer également dans toutes ses parties un corps homogène qu'il pénètre; sa flamme doit être ronde, et l'est toujours quand l'air ne presse pas sur le mixte qui brûle. Qu'une boule de fer soit bien enflammée dans un fourneau où l'air très-raréfié a épuisé son ressort, cette boule de fer jette des flammes également en haut et en bas; la flamme de l'esprit de vin s'arrondit quand on la plonge dans une autre flamme.

De cette propriété inhérente dans le feu, de se répandre également s'il ne trouve point d'obstacle, il suit que tout corps enflammé doit envoyer les traits de feu également de tous les côtés, et qu'ainsi tout point lumineux

eſt un centre dont les rayons partent et aboutiſſent à la ſurface d'une ſphère.

C'eſt par cette propriété que le feu échauffe et éclaire en raiſon inverſe ou réciproque du quarré des diſtances.

Le feu a donc la propriété d'envoyer aux corps une quantité de ſa ſubſtance dans cette proportion.

Le feu paraît attiré par les corps.

Il a encore la propriété d'être attiré ſenſiblement par les corps.

1°. Cette attraction eſt démontrée par cette expérience connue d'une lame de couteau ou de verre, dont la pointe eſt raſée par les rayons du ſoleil dans une chambre obſcure. (*fig.* 51)

Exemples

On ſait que les rayons s'infléchiſſent, ſe portent vers cette lame en proportion des diſtances, c'eſt-à-dire, que le rayon qui paſſe le plus près de cette pointe eſt celui qui s'infléchit le plus vers le couteau. Toutes les autres expériences de l'inflexion de la lumière près des corps, ſe rapportent à celle-ci. On les connaît; on n'en groſſira pas ce mémoire.

2°. La réfraction eſt encore une preuve évidente de cette attraction; on ſait aſſez que quand le verre ou l'eau, &c. reçoit un rayon oblique, ce rayon commence à ſe briſer en approchant de ce milieu, et qu'il ſe briſe toujours tant qu'il eſt entre les lignes A B,

C D (*fig.* 52), qui ſont les termes de cette attraction ; après quoi il continue à aller en ligne droite ; cette inflexion et ce briſement avant d'entrer dans ce corps, et en y entrant, eſt toujours d'autant plus grand que la matière qui reçoit ce rayon a plus de denſité, à moins que cette matière ne ſoit un corps oléagineux, ſulfureux, inflammable : car alors ce corps oléagineux, ſulfureux, rempli de feu, agit davantage ſur ce rayon que ne fera un corps de même denſité, mais qui contiendra moins de parties inflammables.

3°. Tout rayon tombant obliquement d'un milieu moins épais dans un milieu plus épais, va plus rapidement dans le corps qui l'attire davantage, et cela en raiſon inverſe de la grandeur des ſinus ; et non-ſeulement il accélère ſon mouvement dans ce corps en tombant en ligne oblique, mais auſſi en tombant en ligne perpendiculaire (7). Il eſt donc auſſi

(7) La différence de réfrangibilité des milieux n'eſt point proportionnelle à leur denſité, quoique dans des corps de la même nature, elle paraiſſe en dépendre, du moins en partie. Elle dépend ſur-tout de la nature de ces corps, mais ſans qu'on ait pu aſſigner juſqu'ici les cauſes de cette dépendance, ni ſaiſir aucun rapport entre cette force et la quantité de phlogiſtique contenu dans les corps, ou leur facilité à ſe combiner avec cette ſubſtance.

On ſait que des rayons différens ſont différemment réfrangibles dans le même milieu, et chaque rayon ne ſuit pas dans

indubitable qu'il y a une attraction entre les particules du feu et les autres corps, qu'il eſt difficile d'aſſigner la cauſe de cette attraction.

Ayant reconnu cette propriété ſingulière du feu, d'être attiré par les corps, de ſe plier vers eux, d'accélérer ſon mouvement vers eux, et dans eux, ſitôt qu'ils ſont dans la ſphère de l'attraction, on ne doit plus être ſi étonné qu'il rejailliſſe des corps ſolides avant de les avoir touchés; car, ſi les corps ont le pouvoir de l'attirer à quelque diſtance, pourquoi n'auront-ils pas auſſi celui de le repouſſer à cette même diſtance?

Il paraît repouſſé ſans toucher aux corps.

Or que des parties de feu ſoient repouſſées de deſſus la ſurface des corps ſans la toucher, c'eſt un phénomène dont il n'eſt plus permis de douter.

On ſait que la lumière tombant ſur un priſme, et feſant avec ſa perpendiculaire un angle de près de 40 degrés, paſſe à travers de ce priſme et va dans l'air; mais qu'à un angle de 41 elle ne paſſe plus, elle eſt réfléchie toute entière; mais alors ſi l'on met de l'eau ſous ce priſme, la même lumière qui ne

les différens milieux la même loi de réfrangibilité. Autre phénomène plus compliqué dont on ignore abſolument la cauſe et la loi. On peut conſulter ſur ces objets une ſuite de recherches ſur l'optique publiées par M. l'abbé *Rochon*.

paſſait point dans l'air à 41 degrés, paſſe à cette même obliquité dans l'eau ; elle trouve pourtant dans l'eau plus de parties ſolides que dans l'air ; elle ne rejaillit point de deſſus cette eau, et elle rejaillit de deſſus cet air ; donc elle n'eſt pas réfléchie en ce cas par les parties ſolides.

Ajoutez à cette expérience celle des corps réduits en lames minces, qui réfléchiſſent certains rayons de lumière, et qui laiſſent paſſer ces mêmes rayons quand leurs lames ſont épaiſſes. Ajoutez les inégalités extrêmes des miroirs les plus polis, qui cependant réfléchiſſent la lumière également et avec régularité, et qui par conſéquent ne peuvent renvoyer avec régularité ce qu'ils reçoivent ſi irrégulièrement ; on conviendra que la lumière, qui n'eſt autre choſe que du feu, rejaillit ſans toucher aux corps dont elle ſemble rejaillir.

De cette attraction et de cette répulſion de la matière du feu à quelque diſtance des corps ſolides, n'eſt-il pas prouvé qu'il y a une action et une réaction entre tous les corps et le feu, telle qu'il y en a une entre les corps qui s'attirent et qui ſe repouſſent ? La différence eſt (comme dit à peu-près le grand *Newton* dans ſon Optique) qu'il ne faut que des yeux pour voir l'attraction et la répulſion

de l'électricité, et qu'il faut les yeux de l'esprit pour voir l'attraction et la répulsion du feu et des corps.

Il reste à examiner la figure du feu et sa couleur.

Quelle est sa figure et sa couleur.

La figure de ses parties constituantes doit être ronde ; c'est la seule qui s'accorde avec un mouvement égal en tout sens, et la seule qui puisse produire des angles d'incidence égaux aux angles de réflexion. Il est bien vrai que ces angles d'incidence et de réflexion ne sont pas produits sur la surface des corps solides ; mais ils sont produits près de ces surfaces, par quelque cause que ce puisse être.

Or cette cause inconnue, et qui peut-être est de la matière électrique, ne peut renvoyer ainsi les rayons, s'ils ne sont pas propres à former toujours ces angles, et il n'y a que la figure ronde qui puisse les former. (8)

Pour la couleur qui résulte du feu, j'entends du feu pur et sans mélange, cette couleur

(8) Ces idées sur la forme des élémens des corps sont un reste de cartésianisme dont M. de *Voltaire* n'avait pu se débarrasser totalement, quoiqu'il en fût alors plus dégagé que la plupart des savans de l'Europe.

La seule manière plausible d'expliquer les phénomènes de la réflexion des surfaces opaques, est de les considérer comme formées de corpuscules transparens, dans lesquels la réflexion se fait comme dans les sphères transparentes, comme dans les gouttes de l'arc-en-ciel. Mais il reste à expliquer ce dernier phénomène qui semble dépendre de l'attraction, et dont on n'a point donné d'explication précise et calculée.

dépend des rayons différens qui compoſent le feu : l'aſſemblage des ſept rayons primordiaux réfléchis donne du blanc ; cependant la couleur de la lumière du ſoleil tire ſur le jaune ; et de-là on pourrait croire que le ſoleil eſt un corps ſolide, dans lequel les rayons jaunes dominent. Il n'eſt nullement impoſſible que le feu dans d'autres ſoleils ait d'autres couleurs ; et la quantité des rayons rouges ou jaunes dominant dans ce feu élémentaire, pourrait très-vraiſemblablement opérer de nouvelles propriétés dans la matière.

Voilà donc à peu-près un aſſemblage de propriétés principales qui peuvent ſervir à donner une faible idée de la nature du feu.

C'eſt un élément qui a tous les attributs généraux de la matière, et qui a par-deſſus encore le pouvoir d'agir ſur toute matière, d'être toujours en mouvement, de ſe répandre en tout ſens, d'être élaſtique, de contribuer à l'élaſticité des corps, à leur électricité, d'être attiré et d'être repouſſé par les corps ; enfin c'eſt le ſeul qui puiſſe nous éclairer et nous échauffer. Et cette propriété de nous donner le ſentiment de lumière et de chaleur, n'eſt autre choſe qu'une ſuite de la proportion établie entre ſes mouvemens et nos organes ; et il eſt très-vraiſemblable que cette proportion eſt néceſſaire pour nous cauſer ces ſentimens :

car l'auteur de la nature ne fait rien en vain, et ces rapports admirables de la matière du feu avec nos organes feraient un ouvrage vain si, dans la conftitution préfente des chofes, nous pouvions voir fans yeux et fans lumière, et être échauffés fans feu.

SECONDE PARTIE.

De la propagation du feu.

On tâchera, dans cette feconde partie, d'expliquer fes doutes en autant d'articles.

1°. Sur la manière dont nous produifons du feu.

2°. Sur la manière dont le feu agit.

3°. Sur les proportions dans lefquelles le feu embrafe un corps quelconque.

4°. Sur la manière et les proportions dont le feu fe communique d'un corps à un autre.

5°. Sur ce qu'on nomme *pabulum ignis*, et ce qui eft néceffaire pour l'action du feu.

6°. Sur ce qui éteint le feu.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Comment produisons-nous le feu ?

Les hommes ne peuvent réellement produire du feu, parce qu'ils ne peuvent rien produire du tout ; ils peuvent mêler les espèces des choses, mais non changer une espèce en une autre. On décèle, on manifeste le feu que la nature a mis dans les corps, on lui donne de nouveaux mouvemens, mais on ne peut produire réellement une étincelle.

Nous ne pouvons développer ce feu élémentaire que par l'un des cinq moyens suivans.

1°. En rendant les rayons du soleil convergens, et les assemblant en assez grand nombre.

2°. En frottant violemment des corps durs.

3°. En exposant tous les corps possibles au feu tiré de ces corps durs, comme aux charbons ardens, à la flamme, aux étincelles de l'acier, &c.

4°. En mêlant des matières fluides, comme des espèces d'huiles qui fermentent ensemble avec explosion, et qui s'enflamment.

5°. En composant des phosphores avec des matières sulfureuses et salines qui s'enflamment à l'air, comme avec du sang, des excrémens,

de l'alun, de l'urine, &c. ou bien en fesant de la poudre fulminante, et autres opérations semblables.

Dans toutes ces opérations, il est aisé de voir qu'on ne fait autre chose que d'ajouter un feu nouveau aux corps qui n'en ont point assez, ou de mettre en mouvement une quantité de feu suffisante qui était dans ces corps sans mouvement sensible.

ARTICLE II.

Comment le feu agit-il?

Le feu étant une substance élémentaire répandue dans tous les corps, et jusque dans la glace la plus dure, ne peut agir sur ces corps qu'en agitant leurs parties. Si cette agitation est modérée, comme celle qu'un air tempéré communique aux végétaux, leurs pores ouverts reçoivent alors l'eau, l'air et la terre qui les entourent, et les quatre élémens unis ensemble étendent le germe de la plante qu'ils nourrissent. Si l'agitation est trop forte, les parties du végétal désunies sont dispersées, et tout peut en être aisément détruit, jusqu'au germe.

Ce mouvement qui fait la vie et la destruction de tout, ne peut, ce me semble, être imprimé aux corps par le feu qu'en vertu de ces deux raisons-ci, ou parce qu'ils reçoivent une plus grande quantité de feu qu'ils n'en avaient, ou parce que la même quantité est mise dans un mouvement plus violent; et comme une quantité de feu quelconque appliquée aux corps n'agit que par le mouvement, il est clair que c'est le mouvement seul qui échauffe, consume et détruit les corps.

Le feu agit par sa masse et par sa vîtesse.

Il n'y a aucun corps sur la terre qui ait dans sa masse assez de feu pour faire de soi-même un effet sensible sans fermenter avec d'autres corps : voilà pourquoi du marbre et de la laine, du fer et des plumes, du plomb et du coton, de l'huile et de l'eau, du soufre et du sable, de la poudre à canon, appliqués au thermomètre, ensemble ou séparément, ne le font ni hausser ni baisser, lorsque ces divers corps ont été exposés long-temps à une égale température d'air, ainsi que le thermomètre.

Tous les corps sont également chauds dans le même air.

De grands philosophes infèrent de cette expérience qu'il y a également de feu dans tous les corps; mais on ose être d'une opinion différente.

Mais tous les corps n'ont pas en eux également de feu.

1°. Parce que si cette égale distribution de feu qu'ils supposent était réelle, la glace factice en aurait autant que l'alcohol le plus pur.

2°. Parce que les corps s'enflamment beaucoup plus aiſément les uns que les autres ; et comme il eſt certain que nous mettons plus de feu dans des matières que nous préparons dans de la chaux, par exemple, que dans le mélange d'autres pierres ; auſſi paraît-il vraiſemblable que la nature agit en cela comme nous, et diſtribue plus de feu dans du ſoufre que dans de l'eau. (*)

Il paraît donc très-probable, par toutes les expériences et par le raiſonnement, que de deux corps, celui qui s'enflammera le plus vîte à feu égal, contenait dans ſa maſſe plus de ſubſtance de feu que l'autre ; et qu'ainſi un pied cubique de ſoufre contient certainement plus de feu qu'un pied cubique de marbre.

Pourquoi donc tous les corps inégalement remplis de feu élémentaire ont-ils cependant un égal degré de chaleur, ſelon cette expérience faite au thermomètre ?

N'eſt-ce pas pour ces raiſons-ci ? Le feu n'agit dans les corps que par un mouvement proportionnel à ſa quantité ; chaque corps réſiſte à l'action de ce feu qu'il contient, et quand cette réſiſtance eſt en équilibre avec l'action du feu, c'eſt préciſément comme ſi le feu n'agiſſait pas. Or dans tous les corps en

(*) *Voyez l'article IV de cette ſeconde partie.*

repos, la réſiſtance de leurs parties et l'action du feu contenu ſont en équilibre ; (car ſans cela il n'y aurait point de repos) donc tous les corps en repos doivent avoir un égal degré de chaleur.

Il faut remarquer qu'il n'y a point de repos parfait ; mais le mouvement interne des corps eſt ſi inſenſible, qu'il ne peut faire un effet ſenſible ſur la petite quantité de liqueur contenue dans un thermomètre. On ſent aſſez pourquoi au thermomètre cette chaleur eſt égale, et ne l'eſt pas au tact de nos mains.

Pour qu'un corps s'échauffe et enſuite s'enflamme, &c. il s'agit donc de le pénétrer d'un nouveau feu, et de mettre dans un grand mouvement celui qu'il a.

Des charbons ardens, ou les rayons du ſoleil réunis, appliqués, par exemple, à du fer, produiſent le premier effet ; l'attrition ſeule produit le ſecond.

Les rayons du ſoleil, ou le feu ordinaire, ajoutent une nouvelle ſubſtance de matière ignée à ce fer ; l'attrition cauſée par un caillou n'y ajoute que du mouvement ſans nouvelle matière. Ce mouvement ſeul fait un ſi grand effet par les vibrations qu'il excite dans ce fer, qu'une partie de lui-même en tombe incontinent brûlante, lumineuſe et vitrifiée.

L'action preſque inſtantanée des rayons du

ſoleil par le plus grand miroir ardent, produit un effet entièrement ſemblable.

Si les rayons agiſſent les uns ſur les autres.

Il faut voir à préſent ſi une nouvelle quantité de traits de feu, qui pénètrent dans un mixte, agit par le nombre de ſes traits et par le mouvement avec lequel chaque trait pénètre ce mixte ; ou bien ſi cette force augmente encore par l'action de ces traits les uns ſur les autres.

Par exemple, mille rayons arrivent d'un verre ardent à un morceau de bois ; dans le foyer de ce verre ardent, je demande ſi ces mille rayons agiſſent ſeulement par leur maſſe multipliée par leur vîteſſe, (on n'entre point ici dans la queſtion ſi la force eſt meſurée par la maſſe multipliée par le quarré de la vîteſſe) ou ſi à cette action il faut encore ajouter une force réſultante de l'action mutuelle de ces rayons les uns ſur les autres.

Il paraît probable que la maſſe ſeule des rayons multipliée par leur vîteſſe, ſans autre augmentation, fait tout l'effet du verre ardent : car s'il y avait une autre action quelconque, cette action ne pourrait être que latérale, c'eſt-à-dire, que les rayons augmenteraient mutuellement leur puiſſance en ſe touchant par les côtés ; mais cette prétendue action ne ferait que détourner les rayons qui vont tous en ligne droite, et par conſéquent affaiblirait

leur pouvoir au lieu de le fortifier. Plusieurs coins enfoncés à la fois dans un morceau de bois, plusieurs flèches lancées à la fois dans un rond, se nuiront si elles se touchent ; et comment agiront-elles sensiblement les unes sur les autres, si elles ne se touchent pas ?

J'ajouterai encore que si les rayons du feu augmentaient leur force par cette action mutuelle, (ce qui n'est pas assurément conforme aux lois mécaniques) les rayons de la lune, reçus sur un miroir ardent, sembleraient devoir au moins faire sentir quelque chaleur à leur foyer, mais c'est ce qui n'arrive jamais ; donc on paraît très-bien fondé à penser que les rayons n'agissent point réciproquement l'un sur l'autre en partant d'un même lieu, et allant frapper le même corps. Il s'en faut beaucoup que le nombre des traits de flamme qui pénètrent un corps, reçoive une nouvelle action par leur agitation mutuelle.

Qu'on mette sous un métal quelconque une mèche allumée trempée d'esprit de vin, et qu'on observe à l'aide de l'ingénieuse invention du pyromètre, le degré d'expansion, de raréfaction que ce métal aura acquis dans un temps donné ; si le feu augmentait son action par le choc mutuel de ses parties, deux mèches pareilles devraient raréfier ce métal beaucoup plus du double ; mais il est prouvé par les

expériences les plus exactes, que deux mèches pareilles ne font pas ſeulement un effet double de celui d'une ſimple mèche.

Une ſimple mèche allumée, miſe ſous le milieu d'une lame de fer longue de 5 pouces $\frac{8}{10}$, et épaiſſe de $\frac{3}{10}$, alonge cette lame comme 80; deux mèches miſes au milieu, l'une auprès de l'autre, ne l'alongent que comme 117; et les deux mêmes flammes, miſes à 2 pouces $\frac{1}{2}$ l'une de l'autre, ne l'alongent que comme 109.

On ne prétend pas répéter ici le détail de toutes ces expériences vérifiées, on eſſayera ſeulement d'en tirer quelques concluſions.

Si le feu agiſſait dans ce cas par la force d'une action mutuelle de ſes parties les unes contre les autres, la flamme de ces deux mèches devrait ſe joindre pour produire ces effets réunis; et ces deux flammes devraient échauffer, raréfier cette lame beaucoup au-delà de 160, mais ces deux flammes voiſines, au lieu de ſe réunir, s'écartent; chacune ſe diſſipe de côté et d'autre.

On peut donc, encore une fois, conclure que les rayons du feu n'agiſſent point l'un ſur l'autre pour augmenter leur puiſſance, ſoit qu'ils viennent du ſoleil en parallélifme, ſoit qu'ils ſoient réunis au foyer d'un verre ardent, ſoit qu'ils s'échappent en cercle d'un charbon allumé, &c.

Voici donc ce qui arrive dans un corps auquel on applique un feu étranger ; plus ce corps réſiſte, plus la quantité de ce feu multipliée par ſa vîteſſe agit ſur lui ; et tant que l'action de ce feu et la réaction de ce corps ſubſiſtent, la chaleur augmente, juſqu'à ce qu'enfin de nouveau feu entrant toujours, les parties ſolides de ce corps qui réſiſtaient, par exemple, à 1000 parties de feu, ne pouvant réſiſter à 10000, à 100000, ſe déſuniſſent et s'évaporent. Un madrier de bois de 100 pouces quarrés pourra très-aiſément être percé dans 100 demi-pouces d'étendue, ſans perdre ſa figure ; mais s'il eſt percé dans 144000, il eſt réduit en pouſſière.

Comment le feu appliqué à un corps, agit.

Voici maintenant ce qui arrive à un corps dont on met en mouvement le feu propre qu'il contenait. Qu'un morceau de fer, par exemple, ſoit conçu partagé en mille lamines élaſtiques, que chaque lamine contienne dix parties de feu, que ce corps reçoive un choc violent qui ébranle ces mille lamines, et que ce choc réitéré augmente cent fois le reſſort de chaque partie de feu ; ces atomes de feu qui ne pouvaient agir auparavant, vu le poids dont ils étaient accablés, prennent une force égale à celle des mille lamines : que ce reſſort ſoit augmenté encore, on voit aiſément comment enfin cette centième partie de feu,

Comment un corps s'embraſe ſans addition d'un feu étranger.

contenue dans cette maſſe, l'enflammera toute, et la diſſipera à la fin, ſans qu'il y ſoit intervenu une ſeule particule de feu étranger.

Les corps ſont donc échauffés, enflammés, conſumés, ou par le feu qui eſt en eux, et dont on a augmenté le mouvement, ou par la quantité d'un feu étranger qu'on leur a appliqué, et qui par ſon mouvement vient agir ſur ces corps; et dans les deux cas le feu agit toujours par les lois du mouvement.

ARTICLE III.

Proportions dans leſquelles le feu embraſe un corps quelconque.

On a eſſayé, dans ce troiſième article, de raſſembler quelques lois générales ſur les proportions dans leſquelles le feu agit.

PREMIERE LOI.

Le feu étant un corps, et agiſſant ſur les autres corps par ſa maſſe et par ſon mouvement, ſelon les lois du choc, *il communique ſon mouvement aux corps homogènes, ſuivant une loi qui dépend de leur groſſeur.* Soit une lamine de plomb échauffée, dilatée comme 154, par

un feu donné ; une autre lamine de même longueur, deux fois auſſi large, deux fois auſſi haute, et peſant ainſi le quadruple de la première, acquiert 109 degrés de chaleur en temps égal, à feu égal, ſelon les expériences faites au pyromètre.

Le quarré des degrés de chaleur eſt à peu de choſe près comme la racine des peſanteurs de ces lamines. La racine de la peſanteur de la dernière lamine eſt à celle de la première, comme 2 eſt à 1 ; et les quarrés de leurs degrés de chaleur ſont auſſi comme 2 à 1, ou peu s'en faut.

SECONDE LOI.

Le feu agit en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance ; cela eſt aſſez prouvé, puiſque le feu ſe répand également en tout ſens : c'eſt auſſi en vertu de cette loi que de deux corps d'égale longueur et épaiſſeur, le plus large préſentant une plus grande quantité de matière plus voiſine de la flamme que le moins large, le corps le plus large ſera toujours le plutôt échauffé, en raiſon directe de cet excès de quantité de matière, et en raiſon du quarré de la proximité du feu.

TROISIEME LOI.

Le feu augmente le volume de tous les corps avant d'enlever leurs parties.

Si le bois, les cordes, &c. ne paraiſſent pas augmenter de volume, c'eſt qu'on n'a pas le temps de les meſurer avant que leurs parties aient été diſſipées.

Il eſt démontré par cette loi que le feu, puiſqu'il eſt peſant, doit augmenter le poids des corps avant qu'il en ait fait évaporer quelque choſe.

QUATRIEME LOI.

Les corps retiennent leur chaleur d'autant plus long-temps qu'il a fallu plus de temps pour les échauffer.

Ainſi le fer ayant acquis 70 degrés de chaleur et d'expanſion en 6 minutes 47 ſecondes, et un pareil volume de plomb, à feu égal, ayant acquis 70 pareils degrés en une ſeule minute, ce plomb raréfié à ce même degré 5 minutes 47 ſecondes plutôt que le fer, ſe refroidira, ſe contractera auſſi environ 5 minutes 47 ſecondes plutôt que le fer.

Cette règle ſouffre pourtant quelques exceptions; la craie, par exemple, et quelques pierres ſe refroidiſſent fort vîte après s'être

très-lentement échauffées ; la raiſon eſt vraiſemblablement que le feu a changé leurs parties, et ouvert leurs pores ; et, comme nous le dirons après avoir expoſé toutes ces lois, le tiſſu des ſubſtances et l'arrangement des pores doit apporter quelque changement aux règles les plus générales.

CINQUIEME LOI.

TOUS les corps ſont échauffés et raréfiés par un feu égal, plus lentement d'abord, enſuite plus rapidement, puis avec plus grande célérité ; et de ce point de plus grande célérité, ils ſe raréfient tous d'autant plus lentement, qu'ils approchent plus du dernier terme de leur expanſion.

Par exemple, dans les expériences faites à l'aide du pyromètre,

Le plomb ſe raréfie à feu égal, d'abord	Le fer ſe raréfie
en 5 ſec. de 5 deg.	en 9 ſec. de 1 deg.
en 9 ſec. de 10 deg.	en 15 ſec. de 2 deg.
en 13 ſec. de 15 deg.	en 18 ſec. de 3 deg.
en 15 ſec. de 20 deg.	

puis cette célérité de dilatation croiſſant toujours, le temps depuis la 28ᵉ ſeconde juſqu'à la 36ᵉ eſt l'époque de la plus grande vîteſſe de l'action du feu ; et depuis ce terme de la 36ᵉ ſeconde, les degrés de dilatation arrivent toujours plus lentement.

Cette cinquième loi dépend évidemment de la force de cohéſion des parties conſtituantes des corps.

Cette cohérence eſt d'autant plus grande que le corps eſt plus froid, et le dernier degré de froid (s'il était poſſible de le trouver) ferait le plus grand degré de cohérence poſſible.

Or, dans l'air froid, le corps étant plus refroidi à ſa ſurface que dans ſa ſubſtance, oppoſe à l'action du feu une écorce plus ferrée ; c'eſt pourquoi un feu égal emploie neuf ſecondes à échauffer le fer d'un ſeul degré.

Mais les pores de cette première écorce étant ouverts, ceux de la ſeconde écorce ſont auſſi un peu ouverts, parce qu'ils ont reçu déjà des particules de feu : le feu égal opère donc en dix-huit ſecondes une expanſion de trois degrés, qu'il n'eût produite qu'en vingt-ſept ſecondes, s'il avait eu pareille réſiſtance à vaincre : enſuite, quand le feu a par ſon mouvement ſéparé, diviſé toutes les parties de cette maſſe, il en a élargi tous les pores ; la réaction de toutes les parties ſolides plus écartées en eſt moins forte ; alors pareille quantité de feu n'étant plus ſuffiſante pour diſtendre ces pores devenus plus grands, il faut qu'il arrive dans ces pores une portion de feu plus conſidérable : or la matière qui produit ce feu étant toujours ſuppoſée la

même, une plus grande quantité de matière ignée ne peut être fournie en temps égaux ; donc le même feu doit toujours agir plus lentement jusqu'au terme où la cohérence du corps équivaudra précisément à l'action du feu ; et passé ce temps, le corps se fond, se calcine ou s'exhale en vapeurs, selon sa nature.

SIXIEME LOI.

La raison dans laquelle le feu agit sur les corps, est toujours moindre que la raison dans laquelle on augmente le feu.

Par exemple, un feu simple agit en proportion plus qu'un feu double, et un feu double plus à proportion qu'un triple.

Une mèche d'une grosseur donnée, communique à une lame de fer donnée,	Deux pareilles mèches réunies à feu égal, communiquent à la même lame.
en 9 sec.... 1 deg.	en 6 sec. 1 deg., et non en 4 sec. et dem.
en 15 sec.... 2 deg.	en 9 sec. 2 deg., et non en 7 sec. et dem.
en 18 sec.... 3 deg.	en 10 sec. 3 deg., et non en 9 sec.

La cause de ces différences est que la substance du feu, entrant dans l'intérieur d'un corps quelconque, le dilate en poussant en tout sens ses parties.

Or cette pulſion dans tout l'intérieur d'un corps eſt égale à une force quelconque appliquée extérieurement, laquelle tirerait ce corps et l'alongerait autant que le feu le dilate.

Mais il eſt démontré que les lames, les fibres égales d'un corps homogène, pareilles en longueur et épaiſſeur, étant chargées chacune d'un poids différent au même bout, ne peuvent être tendues en raiſon des poids; mais l'extenſion produite par le plus grand poids, eſt à l'extenſion que donne le plus petit, toujours en moindre raiſon que les poids ne ſont entre eux.

Une corde de trois pieds de long, chargée de deux livres, s'étend comme neuf; et, chargée de quatre livres, elle ne s'étend pas comme dix-huit, mais comme dix-ſept ſeulement.

Or ce qu'eſt cette corde par rapport aux poids qui la tendent, tous les corps homogènes le ſont à l'égard du feu qui les dilate; donc il faut plus du double de feu pour faire un effet double, et plus du triple pour faire un effet triple.

SEPTIEME LOI.

TOUTES choſes d'ailleurs égales, tout corps expoſé au feu ſera plus promptement échauffé par ce feu étranger, en raiſon de la portion de feu qu'il contient dans ſa propre ſubſtance;

ſubſtance ; ainſi, toutes choſes égales, le corps qui contiendra le plus de ſoufre ſera le plutôt dilaté, brûlé et conſumé. (9)

(9) On voit par la lecture de toutes les pièces ſur la nature du feu, envoyées à l'académie, en 1740, que la doctrine de *Stahl* ſur le phlogiſtique était alors abſolument inconnue en France. Le phlogiſtique, ſelon cet illuſtre chimiſte, eſt un principe qui ſe retrouve le même dans tous les corps inflammables, qui eſt la cauſe de leur inflammabilité, ou plutôt la décompoſition de ce principe produit le feu élémentaire, la lumière dont l'action devient ſenſible dans le phénomène de l'inflammation. *Stahl* ne croyait pas en effet que le feu élémentaire, la lumière ſe combinaſſent immédiatement avec l'acide vitriolique pour faire du ſoufre, avec une chaux métallique pour faire un métal ; il regardait la ſubſtance qui ſe combinait comme étant déjà le produit, l'effet d'une première combinaiſon, qui échappait aux moyens et aux obſervations de l'art.

On a trouvé depuis que dans les phénomènes où *Stahl* n'avait vu que la combinaiſon du phlogiſtique, il y avait dégagement d'un fluide aériforme, qu'on nomme air vital, air déphlogiſtiqué, et que ces phénomènes qu'il expliquait par le dégagement du phlogiſtique, étaient accompagnés d'une combinaiſon avec ce même fluide. Quelques chimiſtes en ont conclu que le phlogiſtique n'exiſtait point dans les corps : cette aſſertion nous paraît haſardée ; en effet, la lumière qui eſt produite par l'inflammation appartenait, ou au corps enflammé, ou à cet air néceſſaire pour que l'inflammation ait lieu : dans le premier cas, il faut reconnaître un principe particulier dans le corps inflammable ; dans le ſecond, il faut le reconnaître dans cet air vital ; mais l'air vital ne paraît point ſe décompoſer dans pluſieurs de ces opérations : il ſemble donc plus probable que le phlogiſtique, c'eſt-à-dire, le principe auquel eſt dû dans ces phénomènes l'apparition de la lumière, appartient aux corps inflammables, comme *Stahl* l'a imaginé.

On pourrait, d'après pluſieurs expériences, regarder le fluide aériforme qu'on nomme air inflammable, et qui détonne avec l'air vital, comme étant le principe de *Stahl* ; mais d'autres expériences paraiſſent prouver que la lumière

Voilà pourquoi de tous les fluides connus, l'alcohol eſt celui qui ſe conſume le plus vîte.

HUITIEME LOI.

Tous corps homogènes de dimenſions égales, à feu égal, mais chacun peint ou teint d'une couleur différente, s'échauffent ſuivant les proportions des ſept couleurs primitives. Le noir s'échauffe le plus vîte, puis le violet, le pourpre, le verd, le jaune, l'orangé, le rouge, et enfin le blanc.

Par la même raiſon, le corps blanc garde plus long-temps ſa chaleur, et le corps noir eſt celui qui la perd le plutôt.

On pourrait mettre pour neuvième loi, qu'il doit y avoir des variations dans la plupart des lois précédentes.

Ces variations viennent de ce que les pores et la tiſſure d'un corps, quelque homogène qu'il ſoit, ne ſont jamais également diſtribués et diſpoſés. Concevez un corps diviſé en cent lamines, et ayant mille pores, les cent lamines ne ſont pas toutes de la même épaiſſeur, et les pores de ces lamines ne ſe croiſent pas de

ſeule peut ſe combiner avec les corps, puiſque la lune cornée étant expoſée aux rayons du ſoleil et dans un flacon bouché, ſe colore en violet. Il faudrait, il eſt vrai, examiner ſi cet effet ſe produit dans le vide, ou ſans que l'air du flacon ſoit diminué ou changé de nature. Voyez ci-après la note 13.

la même façon ; c'eſt cet arrangement inégal des pores, et cette épaiſſeur différente des feuilles, qui ſont cauſe que certains rayons ſont réfléchis, et certains autres tranſmis ; qu'une feuille d'or tranſmet des rayons bleus tirant ſur le verd, et réfléchit les autres couleurs. que la quatrième partie d'un millionième de pouce donne du blanc entre deux verres, l'un plat et l'autre convexe, ſe touchant en un point, &c.

Or cette variation de tiſſure, qui détermine les différentes actions du feu, en tant qu'il éclaire, ne doit-elle pas auſſi déterminer les différentes actions du feu, en tant qu'il échauffe et qu'il brûle ?

C'eſt donc de la combinaiſon de toutes ces lois dont on vient de parler, que naît la proportion dans laquelle le feu pénètre les corps : il n'agit point en raiſon réciproque des peſanteurs ni des cohérences, ni en raiſon compoſée de ces deux ; car, par exemple, la cohéſion dans le fer eſt environ quinze fois plus grande que dans le plomb, (comme il eſt prouvé par les poids égaux ſuſpendus à des barres de plomb et de fer de pareil volume) la peſanteur ſpécifique du plomb eſt à celle du fer comme onze eſt à ſept ; cependant le plomb acquiert en temps égal, à feu égal, à peu-près le double de chaleur du fer ; ce qui

n'a aucun rapport ni à leurs pesanteurs, ni à leurs cohérences.

La raison dans laquelle le feu agit, est non-seulement composée de ces deux raisons de pesanteur et de cohésion, mais de tous les rapports ci-dessus mentionnés.

Il n'est guère possible que nos lumières et nos organes, aussi bornés qu'ils le sont, puissent jamais parvenir à nous faire connaître cette proportion qui résulte de tant de rapports imperceptibles; nous en saurons toujours assez pour notre usage, et trop peu pour notre curiosité.

L'expérience seule peut nous apprendre en quel rapport le feu détruit les divers corps, fluides, minéraux, végétaux, animaux.

L'on ne peut fixer rien d'exact sur cela que pour le climat que nous habitons, et pour une température déterminée de ce climat: car les rayons du soleil en moindre ou plus grand nombre, ou dardés plus ou moins obliquement, les vents, les exhalaisons, altèrent la tissure de tous les corps.

Sur-tout le ressort et la pesanteur de l'air, par leurs variétés, augmentent et diminuent l'action du feu. Plus l'air est pesant, plus les corps acquièrent de chaleur à feu égal; trois onces de plus de pesanteur dans la colonne de l'atmosphère rendent l'eau bouillante plus chaude d'un neuvième.

On fait déjà par le pyromètre qu'un philosophe excellent vient d'inventer, les dilatations comparatives des métaux à feu égal, en temps égal, le baromètre étant à telle hauteur.

On fait par le thermomètre de *Fahenrheit*, le philosophe des artisans, les degrés comparatifs de la chaleur de plusieurs liqueurs, et les termes de leur chaleur.

Or, dans une température d'air déterminée, tout a son degré de chaleur déterminé. Les liqueurs bouillantes, les métaux en fusion, les minéraux calcinés, les végétaux ardens, comme les bois, &c. acquièrent un degré de chaleur, passé lequel on ne peut les échauffer.

Ce dernier degré absolu et les degrés comparatifs de chaleur des fluides, des minéraux, des végétaux peuvent, je crois, être connus à l'aide du seul thermomètre construit sur les principes de M. de *Réaumur*.

Il n'y a qu'une seule précaution à prendre, c'est que l'esprit de vin ne bouille pas dans le thermomètre. Pour cet effet je ne plonge qu'à moitié la boule du thermomètre dans les liqueurs bouillantes.

Je mets le même thermomètre à une telle distance de chaque métal en fusion, que le métal le plus ardent fait monter l'esprit de vin plus haut sans le faire bouillir. Je fais une table en trois colonnes : la première colonne

marque le temps où la liqueur bout en un vaſe égal, à feu égal : la ſeconde marque le degré où eſt monté le thermomètre, dont la boule eſt à moitié plongée dans la liqueur bouillante : la troiſième colonne marque le temps dans lequel le thermomètre eſt monté depuis la marque *o*, ayant ſoin d'avoir toujours de la glace auprès de moi.

Une autre table ſert pour les métaux en fuſion.

La première colonne marque le temps qu'il a fallu pour fondre les divers métaux à feu égal, en vaſe égal.

La ſeconde, les degrés où s'eſt élevé le thermomètre, depuis la marque *o*, à égale diſtance des métaux fondus.

Je fais la même opération pour les calcinations.

A l'égard des plantes, je fais couper en un même jour des branches de tous les arbres d'une pépinière ; j'en fais tourner au tour des morceaux d'égale dimenſion, et les rangeant tous ſur une plaque de fer poli, également épaiſſe, rougie au feu également, j'obſerve avec une pendule à ſecondes les temps où chaque morceau eſt réduit en cendre, et il y a entre ces temps des différences très-conſidérables.

J'en fais autant avec les légumes.

Mais s'il eſt utile de ſavoir quel degré de feu eſt néceſſaire pour détruire, il ne l'eſt pas moins de ſavoir quel degré il faut pour animer, et quel feu et quel froid peuvent ſoutenir les animaux et les plantes; par exemple, quel degré de feu peut faire mûrir le blé, et en combien de temps quel degré de feu le fait périr.

C'eſt de quoi je prépare encore une table, et je joindrai toutes ces tables à ce petit eſſai, ſi meſſieurs de l'académie le jugent digne de l'impreſſion, et s'ils penſent que l'utilité de ces opérations puiſſe ſuppléer aux défauts de l'écrit. (10)

ARTICLE IV.

De la communication du feu; comment et en quelle proportion le feu ſe communique d'un corps à un autre.

Les lois du mouvement doivent toujours nous ſervir de règle. Un corps en mouvement, qui choque un corps en repos, perd de ſon mouvement autant qu'il en donne: il en eſt ainſi du feu qui échauffe un corps quelconque.

(10) M. de *Voltaire* n'a point publié les tables qu'il annonce ici; ce fut vers ce temps qu'il renonça aux ſciences phyſiques.

Tout corps échauffé communique ſa chaleur également, et en tout ſens aux corps environnans, c'eſt-à-dire, leur donne le feu qui eſt dans lui, juſqu'à ce qu'eux et lui ſoient à un même degré de température.

Le vulgaire, qui voit monter la flamme, penſe que le feu ſe communique plutôt en haut qu'en bas, ſans ſonger que la flamme ne monte que parce que l'air, plus peſant qu'elle, preſſe ſur le corps combuſtible.

Le feu ne tend ni à monter ni à deſcendre.

Quelques philoſophes obſervant que le feu deſcend preſque toujours, quand on met des matières enflammées au milieu de pareilles matières sèches, ont décidé que le feu tend à deſcendre, ſans conſidérer que le feu ne deſcend en ce cas plus qu'il ne monte, que parce que d'ordinaire la matière enflammée, un morceau de bois, par exemple, qu'on mettra au milieu d'un bûcher, touche les bois de deſſous en plus de points que les bois de deſſus; et que de plus le bûcher étant déjà allumé par le bas, la partie baſſe du bûcher eſt déjà plus échauffée que la partie haute.

On donne pour conſtant, dans un nouveau traité de phyſique ſur la peſanteur univerſelle, (ſeconde partie, chap. II), *que le feu tend toujours en bas.* J'en ai fait l'épreuve en feſant rougir un fer que je poſai enſuite entre deux

fers

fers entièrement femblables : au bout d'un demi-quart d'heure je retirai ces deux fers femblables, je mis deux thermomètres conftruits fur les principes de M. de *Réaumur*, à quatre pouces de chaque fer, les liqueurs montèrent également, en temps égaux : ainfi il eft démontré que le feu fe communique également en tout fens, quand il ne trouve point d'obftacles.

Il ne faut pas fans doute inférer de là, que deux corps égaux homogènes communiquent également de chaleur à deux corps égaux hétérogènes, en temps égal.

Chaleur non également communiquée, et comment ?

Par exemple, deux cubes de fer égaux, échauffés à pareil degré, étant pofés fur un cube de marbre, l'autre fur un cube de bois d'égale température, le fer pofé fur le marbre perdra plus de chaleur et communiquera cependant moins de fa chaleur à ce marbre que l'autre fer n'en communiquera à ce bois ; et cette différence vient évidemment de l'excès de pefanteur et de cohérence du marbre, et du tiffu de fes parties qui compofent un tout, lequel réfifte plus au choc des parties de feu qu'un morceau de bois de pareil volume.

Mais, comme on l'a déjà dit, (article II, feconde partie) ces quatre corps, au bout d'un temps confidérable, font dans le même air

d'une température égale, quelque changement que le feu ait apporté en eux.

Cette température égale de tous les corps, après un certain temps dans un même air, ne prouve pas qu'il y ait alors également de feu dans tous les corps ; elle prouve seulement que l'action du feu qui est en eux est égale. Voici, ce semble, comme on peut concevoir cet effet.

Comment tous les corps paraissent d'une égale température.

Je considère toujours le feu comme un corps qui agit par les lois du choc : quand l'action du feu est supérieure à la résistance des parties d'un corps, ce corps acquiert des degrés de chaleur : quand la résistance d'un corps, au contraire, est supérieure, il acquiert des degrés de froid.

Quand l'action et la réaction sont égales, c'est comme s'il n'y avait aucune action. Il y a plus de feu dans un pied cubique d'esprit de vin que dans un pied cubique d'eau ; mais le feu est en équilibre avec l'eau et avec l'esprit de vin, il n'agit ni dans l'un ni dans l'autre ; par conséquent il n'y a point de raison pour laquelle l'un soit alors plus chaud que l'autre.

Que deux ressorts dont l'un peut agir comme 10, et l'autre comme 1 soient retenus, leur action, ou plutôt leur inaction sera égale jusqu'à ce que leur force se déploie.

Le feu est ce ressort, la force qui le déploie

eſt le mouvement ou la maſſe qu'on peut lui ajouter ; la puiſſance qui le retient eſt la matière qui le comprime.

Il paraît donc que les corps ne deviennent d'une égale température, que parce que le feu qu'ils contiennent n'agit point ſenſiblement dans eux.

Il ſerait, ce ſemble, très-utile de ſavoir en quelle proportion le feu ſe communique d'un corps aux autres, comme des liqueurs aux liqueurs, des minéraux aux minéraux, des végétaux aux végétaux.

Par exemple, l'eau bouillante fait monter à 92 degrés un bon thermomètre de M. de *Réaumur*, dont la boule eſt à moitié plongée dans cette eau.

L'huile bouillante, qui ſeule doit faire monter le même thermomètre à près de trois fois cette hauteur, mêlée avec pareille quantité d'eau fraîche, ne le fait monter qu'à 43 degrés.

Même quantité d'huile bouillante, mêlée avec même quantité d'huile froide, le fait monter à 79 degrés, la boule toujours à moitié plongée.

Même quantité d'huile bouillante, mêlée avec même quantité de vinaigre, le fait monter à 51 degrés ; c'eſt 6 degrés de chaleur plus que le mélange d'huile et d'eau n'en donne, et

cependant le vinaigre ſeul bouillant n'eſt pas plus chaud que l'eau bouillante. (11)

J'ai préparé des expériences ſur la quantité de chaleur que les liqueurs communiquent aux liqueurs, les ſolides aux ſolides, et j'en donnerai la table ſi meſſieurs de l'académie jugent que cette petite peine puiſſe être de quelque utilité.

Il y aurait plus d'avantage à connaître en quelle proportion le feu ſe communique dans les incendies ; cette proportion dépend principalement du vent qui règne : le feu allumé dans une forêt n'eſt nullement à craindre, quelque violent qu'il ſoit, quand l'air eſt entièrement calme. J'en ai fait l'expérience ſur un terrain de 80 pieds de long, et de 20 de large, lequel je fis couvrir de bois taillis debout nouvellement coupés, entre-mêlés de baliveaux : je fis allumer avec de la paille toute la ſurface de 20 pieds ; l'air était ſec et entièrement calme ; le feu en une heure ne conſuma que 20 pieds ſur 80, après quoi il s'éteignit de lui-même ; mais le lendemain, par un grand vent qui feſait plus de 25 pieds par ſeconde, la même étendue de bois, c'eſt-à-dire, de 80 pieds de long ſur 20 de large, fut entièrement conſumée en une heure.

(11) Ces expériences ſont curieuſes ; elles tendent au même but que celles de MM. *Scheele*, *Black*, *Crawford*, dont

ARTICLE V.

Ce que c'eſt que l'aliment du feu, et ce qui eſt néceſſaire pour qu'un corps s'embraſe, et demeure embraſé.

CE qu'on nomme le *pabulum ignis*, l'aliment du feu, eſt ce qu'il y a de combuſtible dans les corps. Qu'entend-on par combuſtible ? ſi on entend la diviſion, la ſéparation des parties, tout mixte peut être ainſi diviſé tôt ou tard par le feu, et tout mixte eſt entièrement combuſtible : les élémens même le ſont auſſi ; le feu diviſe et l'air principe, et l'eau et la terre principes.

Si on entend par aliment du feu, par ce mot *combuſtible*, des parties qui ſe transforment en feu, il n'y en a aucune de cette eſpèce, et nul corps ne devient feu.

Si on entend par *combuſtible*, ce qui prend la forme de feu, ce qui s'embraſe, il eſt clair que rien ne pouvant prendre cette forme que le feu lui-même, le *pabulum ignis*, le corps

nous avons parlé note 3. Elles prouvent que les différens corps mêlés enſemble ne prennent point la température qu'ils devraient acquérir, ſi les particules de feu qu'ils contiennent s'y répandaient proportionnellement à leurs maſſes.

qui s'embrafe n'eft autre chofe qu'un corps qui contient la matière ignée dans fes pores ; et de quelque façon qu'on s'y prenne, il n'y a que le mouvement qui puiffe déceler cette matière ignée. (12)

Ce que c'eft que le *pabulum ignis.*

Mais quelles parties des corps contiennent le feu ? Les moindres opérations chimiques nous apprennent que les fels, les flegmes, la tête morte ne s'enflamment point ; la feule matière inflammable qu'on retire des corps, eft ce qu'on appelle l'*huile* ou le *foufre.* Ainfi les corps ne font donc l'aliment du feu qu'à proportion qu'ils contiennent de ce foufre, de cette huile.

Mais qu'eft-ce que ce foufre lui-même ? C'eft un principe en chimie ; mais ce principe n'eft phyfiquement qu'un mixte, dans lequel il entre encore de l'eau, de la terre, de l'air et du feu : or ce n'eft ni par l'eau, ni par l'air,

(12) Le *pabulum ignis* ne peut être que le phlogiftique de *Stahl.* Voyez la note 9. M. de *Voltaire* paraît le fentir. L'expreffion *qui contient le feu dans fes pores*, tient à la phyfique d'un temps où l'on ne favait pas affez diftinguer une véritable combinaifon d'un fimple mélange. Ce n'eft point que nous fachions en quoi confifte effentiellement ce que l'on nomme combinaifon. En ce genre nous avons fait peu de progrès dans la connaiffance des caufes, des lois mécaniques des phénomènes, mais nous en avons fait d'immenfes dans la connaiffance des faits ; nous avons appris à les obferver avec bien plus d'exactitude et de précifion, et à en tirer des règles générales que l'on peut regarder comme des lois empiriques des phénomènes.

ni par la terre qu'il eſt inflammable ; ce n'eſt donc que par le feu élémentaire qu'il contient ; auſſi l'infatigable *Homberg* diſait que ce qu'on appelle le *ſoufre principe* n'eſt autre choſe que le feu lui-même ; tout ſe réduit toujours ici à ce feu élémentaire, lequel s'échappe des mixtes, et dont la quantité et le mouvement font la force.

Or, pour que ce feu élémentaire embraſe les mixtes et continue à les embraſer, on demande ſi l'air eſt néceſſaire.

Quand et comment l'air eſt néceſſaire au feu.

On ſait que nous ne pouvons guère, ni produire, ni conſerver notre feu factice ſans air, ni même avec le même air, il nous faut toujours un air renouvelé ; de ſorte que le feu, ainſi que les animaux meurent ſouvent dans la machine pneumatique en très-peu de temps, ſi le récipient eſt vide, et ſi le récipient eſt plein de même air.

J'ai eu la curioſité d'entaſſer 4 livres de charbons noirs dans une boîte de tôle, que je fermai très-bien ; cette boîte était haute de cinq pouces, large d'un pied, et longue d'environ deux pieds ; je la fis rougir de tous côtés au feu le plus violent pendant une heure et demie : au bout de ce temps le tout peſait 4 onces de moins, les charbons étaient très-chauds, pas un n'était allumé, et pluſieurs

s'embrasèrent dès qu'ils reçurent l'action de l'air extérieur.

Mais il y a ſouvent en phyſique expérience contre expérience ; du fer enfermé dans cette même boîte s'embraſe et rougit très-bien.

Si un métal très-chaud ſe refroidit dans l'air, pareil volume de même métal ſe refroidit dans le vide en temps égal.

Suivant l'expérience exacte rapportée dans les *Additamenta experimentis Florentinis*, le ſoufre avec le ſalpêtre ſur un fer ardent y jette des flammes ; la poudre à canon s'y eſt enflammée quelquefois aux rayons réunis du ſoleil, &c. La difficulté eſt donc de ſavoir quand l'air eſt néceſſaire au feu et quand il ne l'eſt pas.

Il faut, je crois, partir toujours de ce principe, que le feu agit par ſon mouvement et par ſa maſſe, et qu'il agit autant qu'on lui réſiſte.

Sur ce principe, la poudre à canon ne s'enflammera que difficilement dans le vide, ne fera point d'exploſion, parce qu'elle manquera d'air qui la repouſſe.

Ainſi je concevrai le feu agiſſant dans l'air et dans le vide, comme un reſſort quelconque qui pouſſe un corps dur, et qui ſe perd dans un corps mou.

Que l'on allume un feu de bois d'un pied quarré, ce feu agité continuellement contre

un poids d'environ 2000 livres d'air, c'eſt-à-dire, contre un reſſort qui a la force de 2000 livres, ce reſſort ſe déploie à chaque inſtant, et augmente ainſi le mouvement du feu, et par conſéquent ſa force : ſi le reſſort de l'air qui preſſe ſur un feu allumé, s'épuiſait par ſa dilatation, le feu contre lequel il n'agirait plus s'éteindrait ; ſi l'on pompe l'air, le feu s'éteint encore plus vîte. L'air fait donc uniquement l'office d'un ſoufflet qui eſt néceſſaire à un feu médiocre. (13)

(13) On a ignoré juſqu'à ces dernières années la cauſe de l'obſervation ſi ancienne, que la préſence de l'air eſt néceſſaire pour que les corps puiſſent brûler. C'eſt depuis peu qu'on a découvert qu'une eſpèce d'air, le ſeul dans lequel la vie des animaux ſe conſerve, eſt auſſi le ſeul dans lequel les corps puiſſent brûler ; que dans la combuſtion il y a une grande quantité de cet air qui eſt abſorbé et qui ſe combine ſoit avec les parties fixes du corps inflammable, ſoit avec les parties volatiles ; que le feu s'éteint du moment où cet air en ſe combinant ceſſe de favoriſer le dégagement de la matière ignée ; qu'un courant d'air augmente le feu parce qu'il facilite ce dégagement en multipliant le nombre des parties de cet air qui touchent le corps embraſé, en ſorte qu'en ſoufflant avec un courant de cet air, dans ſon état de pureté, on donne au feu une activité prodigieuſe. Une maſſe d'air de l'atmoſphère ne contient qu'environ un quart de cet air ; la combuſtion, la reſpiration l'abſorbent, d'autres opérations de la nature le reſtituent. Sans cet équilibre les animaux terreſtres ceſſeraient bientôt de vivre. Il ſe dégage en grande quantité du nitre de la deſtruction de l'acide nitreux dont il paraît une des parties ; c'eſt à la production rapide de cet air, et à ſa propriété de détonner quand il eſt mêlé avec l'air inflammable qui ſe dégage des corps qui brûlent, que l'on doit attribuer les effets terribles de la poudre à canon, et en général de toutes les combinaiſons ſemblables.

C'eſt la ſeule raiſon pour laquelle, toutes choſes égales, la chaleur au haut et au bas d'une montagne, eſt en raiſon réciproque de la hauteur de la montagne.

Plus la montagne eſt haute, plus ſon ſommet eſt froid, parce que la maſſe des particules de feu émanées du ſoleil, eſt preſſée par beaucoup moins d'air au haut de cette montagne qu'au pied ; ce feu manque d'un ſoufflet aſſez fort.

Mais le feu agit par ſa maſſe auſſi bien que par ſon mouvement, le ſoufflet ne fait rien à ſa maſſe : ſi donc cette maſſe eſt aſſez grande pour ſe paſſer du mouvement du ſoufflet, en ce cas il peut très-bien ſubſiſter ſans air. Voilà pourquoi une boîte de fer rouge conſerve ſa chaleur auſſi long-temps dans le vide que dans l'air.

Auſſi, quand le mouvement eſt aſſez grand indépendamment de la maſſe, le ſoufflet eſt encore inutile, le feu ſubſiſte, la matière s'enflamme ſans air.

Du ſoufre entouré de ſalpêtre s'enflamme dans le vide, parce que la réaction du ſalpêtre tient lieu de la réaction de l'air.

Il eſt à croire que les verres ardens brûleront dans le vide comme dans l'air, pourvu qu'ils puiſſent tranſmettre une aſſez grande quantité de rayons ; ils ne feront pas les mêmes

explofions dans le récipient que dans l'air *libre;* mais ils confumeront, ils enflammeront auffi bien tous les corps; car la maffe du feu fuppléera au mouvement nouveau que l'air réagiffant lui donnerait.

Mais pourquoi, dira-t-on, ces charbons enfermés dans votre boîte de fer ne font-ils point enflammés par l'action du feu?

J'ofe croire que c'eft uniquement par ce même principe, parce que la maffe du feu qui les choquait n'était point affez puiffante; il fallait que la quantité du feu vainquît la quantité de réfiftance de l'atmofphère de ces charbons : cette atmofphère eft très-denfe et très-fenfible. Tous les corps en ont une; mais celle du charbon eft beaucoup plus épaiffe, elle augmente à mefure qu'ils font échauffés, elle les défend contre l'action de ce feu qui n'eft que médiocre. Je fuis très-perfuadé que fi on avait jeté ma boîte de fer dans un feu plus violent, qui eût pu la fondre, ces charbons fe feraient embrafés dans leur boîte fans le fecours de l'air extérieur.

Il paraît donc qu'il ne s'agit dans tout ceci que du plus et du moins dans tous les cas poffibles; on peut donc admettre cette règle qu'*un petit feu a befoin d'air, et qu'un grand feu n'en a nul befoin.*

Il n'y a pas d'apparence que le feu du ſoleil ſubſiſte par le ſecours d'aucune matière environnante ſemblable à l'air ; car cette matière étant dilatée en tout ſens par ce feu prodigieux d'un globe un million de fois plus gros que le nôtre, perdrait bientôt tout ſon reſſort et toute ſa force.

ARTICLE VI.

Comment le feu s'éteint.

NOUS avons déjà été obligé de prévenir cet article en parlant de l'aliment du feu ; (article précédent) car il était impoſſible de traiter de ce qui le nourrit, ſans ſuppoſer ce qui l'éteint.

On dit d'ordinaire que le feu eſt éteint, et le vulgaire croit qu'il ceſſe de ſubſiſter quand on ceſſe de le voir et de le ſentir ; cependant la même quantité de feu ſubſiſte toujours : ce qui s'eſt exhalé d'une forêt embraſée, s'eſt répandu dans l'air et dans les corps circonvoiſins ; il ne ſe perd pas un atôme de feu, il en reſte toujours beaucoup dans les corps dont on fait ceſſer l'embraſement.

Ce que l'on doit entendre par l'extinction du feu, n'eſt autre choſe que la matière

embrafée, réduite à ne contenir que la quantité de maffe et de mouvement de feu proportionnelle à la quantité de matière qui refte.

Un métal en fufion, par exemple, ne contient plus, quand il eft refroidi, qu'une maffe de feu déterminée dont l'action eft furmontée par la maffe du métal; et il s'eft exhalé la maffe de feu étrangère, dont l'action avait furmonté la réfiftance de ce métal.

Si ce métal ne s'eft enflammé que par le mouvement, comme l'effieu d'un carroffe, il n'a point acquis de feu étranger; mais la maffe de feu contenue dans fa fubftance a acquis un mouvement nouveau; et la vîteffe multipliée par cette même maffe de feu ayant chauffé le corps, la ceffation de ce mouvement étranger le refroidit. Pour éteindre un feu quelconque il faut donc diminuer fa maffe ou fon mouvement.

L'air inceffamment renouvelé, fervant de foufflet pour entretenir tout feu médiocre, l'abfence de cet air fuffit pour que le feu s'éteigne.

L'eau jetée fur le feu l'éteint pour deux raifons. Premièrement, parce qu'elle touche la matière embrafée, et fe met entre l'air et elle: fecondement, parce qu'elle contient bien moins de feu que le corps embrafé qu'elle touche.

L'huile, au contraire, contenant beaucoup de feu, augmente l'embrafement au lieu de l'éteindre.

Comme l'extinction du feu dépend toujours de la quantité de la force de cet élément, et de la force qu'on lui oppofe, un charbon ardent, un fer ardent même, s'éteignent dans l'huile la plus bouillante comme dans l'eau froide.

La raifon en eft que ces petites maffes de feu n'ont pas la force de féparer les flegmes de l'huile; et que cette huile bouillante n'ayant qu'une chaleur déterminée qui la rend froide, par comparaifon au fer ardent, elle le refroidit en le touchant, en appliquant à fa furface des parties froides qui diminuent le mouvement du feu qui pénétrait ce fer ardent.

Le même fer embrafé s'éteindra dans l'alcohol le plus pur, quoique cet alcohol foit empreint de feu; et cela précifément par la même raifon qu'il s'éteint dans l'huile; mais pour que du fer embrafé s'éteigne dans l'alcohol, il faut que ce fer ne jette point de flamme, car s'il en jette, cette flamme touchera l'alcohol avant que le fer foit plongé, et alors la liqueur s'enflammera.

La raifon en eft que les vapeurs légères de l'alcohol font aifément divifées par les parties fines de la flamme; mais le feu du fer ardent,

tout chargé de groſſes molécules de fer, entre bruſquement dans cet eſprit de vin dont la partie aqueuſe le touche en tous ſes points, et refroidit tout ce qu'elle touche.

Un charbon ardent, et tout feu médiocre, s'éteint plus vîte aux rayons du ſoleil et dans un air chaud que dans un air froid, par la raiſon ci-deſſus allégûée, que l'air eſt un ſoufflet néceſſaire à tout feu médiocre, et que ce charbon eſt plus preſſé dans un air froid moins dilaté, que dans un air chaud plus dilaté.

Un flambeau s'éteint dans l'air non renouvelé par la même raiſon, et parce que la fumée retombant ſur la flamme s'y applique, et ralentit le mouvement du feu.

Un flambeau s'éteint dans la machine du vide, parce que l'air n'y a plus aucune force qui puiſſe faire monter la cire dans la mèche en preſſant ſur elle.

Ce qu'on aurait encore à dire ſur cette matière ſe trouve en partie à l'article précédent, et l'on craint d'abuſer de la patience des juges.

Fin de l'Eſſai ſur la nature du feu.

DOUTES

DOUTES

SUR LA MESURE

DES FORCES MOTRICES,

ET SUR LEUR NATURE,

Présentés à l'académie des sciences de Paris, en 1741.

PREMIERE PARTIE.

De la mesure de la force.

1. UNE pression quelconque en un temps peut-elle donner autre chose qu'une vîtesse, et ce qu'on appelle une force ?

2. Si une pression en un temps ne peut donner qu'une force, deux pressions dans le même temps ne donneront-elles pas simplement deux vîtesses et deux forces ?

3. Donc en deux temps, une pression fait ce que deux pressions égales font en un temps. Elle donne 2 vîtesses et 2 de force, car $2x \times t = 2t \times x$.

4. Donc si de deux corps égaux le premier fait le double d'effet de l'autre dans un temps égal, c'est qu'il aura double vîtesse ; et s'il fait le quadruple d'effet, avec 2 de vîtesse, c'est en deux temps.

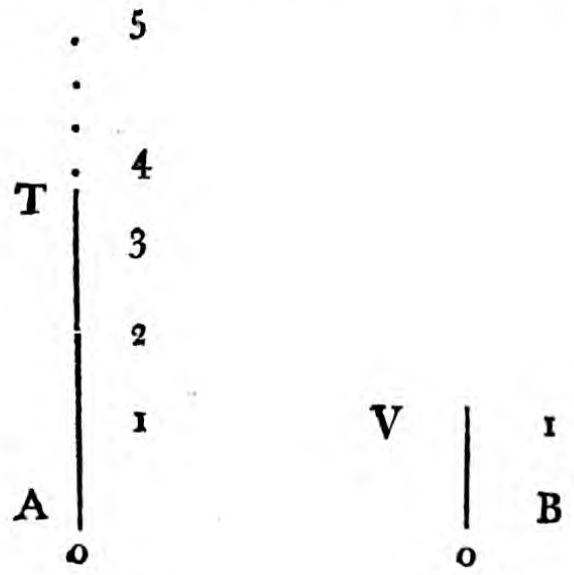
5. Donc si on veut que la force soit le produit du quarré de la vîtesse par la masse, il faudrait qu'un corps, avec double vîtesse, opérât dans le même temps une action quadruple de celle d'un corps égal qui n'aurait qu'une vîtesse simple.

Il faudrait donc que le reſſort A égal à B, tendu comme 2, pouſsât une boule à 4 de diſtance, dans le même temps que le reſſort B, tendu comme 1, ne la pouſſe qu'à 1 de diſtance ; mais c'eſt ce qui ne peut arriver jamais.

6. Donc tous les cas où cette contradiction d'une vîteſſe double qui agit comme 4 paraît ſe trouver, doivent être décompoſés et ramenés à la ſimplicité de cette loi inviolable, par laquelle 2 de vîteſſe ne donne qu'un effet double d'une vîteſſe en temps égal.

7. Or tous ces cas contradictoires, dans leſquels une vîteſſe double fait un effet quadruple, rentrent dans la loi ordinaire, quand on voit que cet effet quadruple n'arrive qu'en deux temps, en réduiſant le mouvement accéléré et retardé en uniforme.

8. Si cette méthode de réduire le mouvement retardé en uniforme n'était pas juſte, cela n'empêcherait pas que les principes ci-deſſus ne fuſſent vrais ; ce ſerait ſeulement une fauſſe explication d'un principe inconteſtable : et ſi elle eſt juſte, c'eſt un nouveau degré de clarté qu'elle donne à ces principes. Voyons donc ſi elle eſt juſte.



9. Le mobile A égal à B, reçoit 2 de vîteſſe, et B un degré. Ils trouvent en montant les impulſions de la peſanteur, ou en marchant ſur un plan poli, des obſtacles égaux quelconques. A ſurmonte 4 de ces obſtacles égaux, ou de ces impulſions, et arrive en T, où il perd toute ſa force ; B ne réſiſte qu'à une de ces impulſions, et ne fait que le quart du chemin de A.

Or il eſt démontré que A n'arrive qu'en 2 temps en T, et B en 1 temps en V.

Donc juſque-là cette méthode eſt d'une juſteſſe parfaite.

10. Maintenant, ſi dans cet eſpace A T, le corps A n'eſt parvenu à l'eſpace 3, à la fin du premier temps, que par la même raiſon

que le corps B n'eſt parvenu qu'au numéro 1, la démonſtration devient de plus en plus aiſée à ſaiſir.

On démontre facilement en effet que le corps A doit aller à 3 ; car la peſanteur ou la réſiſtance quelconque, qui agit également ſur les 2 mobiles, ôte 1 à B, quand elle ôte 1 au mobile A.

Donc le mobile A doit aller à 3, quand le mobile B n'eſt allé qu'à 1, &c.

Donc le corps A ne fait qu'en 2 temps le quadruple de B ; donc l'effet n'eſt que double, proportionnel en temps égal à la cauſe qui eſt double, &c.

11. Si on pourſuit cette démonſtration, on voit que par un mouvement uniforme B irait de 1 à 2 au ſecond temps, et A, qui a la force double, irait d'un mouvement uniforme de 3 à 5.

Or l'eſpace de 3 à 4, que le corps A ne parcourt pas dans le premier moment, joint à l'eſpace de 4 à 5 qu'il ne parcourt pas dans le ſecond moment, repréſente la force contraire qui lui ôte la ſienne ; de même l'eſpace de 1 à 2, que B ne parcourt pas, repréſente la force contraire qui a éteint la force de B.

Or ces forces contraires ſont proportionnelles à celles qu'elles détruiſent. L'eſpace 5,

3 eſt double de l'eſpace B, 1 ; donc la force détruite dans le corps A n'eſt que double de celle détruite dans le mobile B ; donc la démonſtration eſt en tout d'une entière exactitude.

12. Si l'eſprit, convaincu que le mobile A n'a fait qu'en 2 temps l'effet quadruple du mobile B, conſerve quelque ſcrupule ſur ce qu'au premier temps le mobile A ſurmonte trois obſtacles, ou remonte à 3, malgré la réſiſtance de la peſanteur, tandis que le mobile B ne ſurmonte que 1, ou ne s'élève qu'à l'eſpace 1 ; ſi, dis-je, on ne trouve pas dans ce premier temps le rapport de 3 à 1, cette difficulté a été levée, comme on va le voir.

13. Les deux temps dans leſquels le mobile A agit, et les eſpaces qu'il franchit, ſont réellement diviſés en autant d'inſtans que l'eſprit veut en aſſigner ; ainſi, au lieu de 4 eſpaces que A doit parcourir en 2 temps, concevons 100 parties d'eſpace en 10 temps pour A, et 25 parties d'eſpace en 5 temps pour B. Rangeons cette progreſſion ſous deux colonnes.

A 2 vîteſſes.		B 1 vîteſſe.	
	eſpac. parc.		*eſpac. parc.*
premier temps	19.	premier temps	9.
ſecond temps	17.	ſecond temps	7.
troiſième temps . . .	17.	. . . . .	.
.			
.			
.			
dixième	1.	cinquième temps . . .	1.
en 10 temps 100 d'eſpace.		en 5 temps 25 d'eſpace.	

Les obſtacles agiſſant en la même raiſon que la gravité.

17 . . . . 20	3.	7 . . . . 10	3.
troiſième temps.			
15 . . . . 20	5.	3 . . . . 10	5.

Il eſt aiſé de voir, en pourſuivant cette progreſſion, que les eſpaces parcourus ſont d'abord doubles l'un de l'autre moins l'eſpace non parcouru qui eſt 1, indiqué pour l'un et pour l'autre mobile ; en ſorte que plus on ſuppoſe ces inſtans petits, tout le reſte étant le même, plus le rapport des eſpaces parcourus dans un premier inſtant, approche de celui de 2 à 1, c'eſt-à-dire, de celui des vîteſſes initiales. Le rapport ſerait à cet inſtant de 20 à 10, c'eſt-à-dire, de 2 à 1. En ſuivant toujours cette progreſſion, on voit que le mobile A aura parcouru en 5 temps 75 d'eſpace, et que B en aura parcouru 25, ce qui devient en

5

5 temps le même rapport qu'on trouvait au premier inſtant de 3 à 4, quand on ne compte que 2 inſtans.

Ainſi dans la moitié du temps total, A parcourra 3, et B 1 ſeulement, mais uniquement parce que les pertes de vîteſſe ſont égales en temps égaux pour les deux corps, quelles que ſoient leurs vîteſſes initiales.

Je ſuppoſe qu'il reſtât encore quelque doute ſur les vérités précédentes, l'expérience ne décide-t-elle pas ſans retour la queſtion? Et l'ancienne manière de calculer n'eſt-elle pas ſeule recevable, ſi par elle on rend une raiſon pleine de tous les cas auxquels la force ſemble être le produit du quarré de la vîteſſe par la maſſe? tandis que la nouvelle manière ne peut, en aucun ſens, rendre raiſon des effets proportionnels à la ſimple vîteſſe.

14. Or il eſt conſtant qu'en diſtinguant les temps, on ne trouve jamais qu'une force proportionnelle à la vîteſſe en temps égaux, quoiqu'en des temps inégaux l'effet ſoit comme le quarré de la vîteſſe; mais lorſqu'une ſimple vîteſſe fait effet comme 1, et que deux vîteſſes dans le même temps agiſſent préciſément comme 2, il n'y a plus alors de quarré qui puiſſe expliquer cet effet ſimple; il ne reſte donc qu'à voir des exemples.

15. S'il y a un cas où la force paraiſſe être comme le quarré de la vîteſſe, c'eſt dans le choc des fluides, qui agiſſent en effet en raiſon doublée de leur vîteſſe ; mais s'il eſt démontré que les fluides n'agiſſent ainſi que parce qu'en un temps donné, chaque particule n'agit qu'avec ſa maſſe multipliée par ſa ſimple vîteſſe, reſtera-t-il quelque doute ſur l'évaluation des forces motrices ?

La ſomme totale des impreſſions d'un corps quelconque eſt égale à l'impreſſion de chaque partie, répétée autant de fois qu'il y a de parties dans ce corps.

Soit conçu un fluide qui choque un plan uni, avec une vîteſſe 10, et un fluide ſemblable, choquant un plan ſemblable avec une vîteſſe 1 ; dans l'inſtant 1, 10 parties du premier fluide choqueront le plan avec la vîteſſe 10. La force exercée par le fluide pendant ce temps, ſera donc 10×10 ; mais dans le même temps une ſeule particule du ſecond fluide choquera le plan avec la vîteſſe 1 ; la force exercée par le fluide ne ſera donc que 1×1.

Les forces ſont donc comme les quarrés des vîteſſes, quoique celle de chaque particule ne ſoit que comme la vîteſſe ; et ſi on diſait que chaque partie agit comme le quarré de ſa vîteſſe, chacune de ſes parties agirait alors comme 100, et le fluide aurait une action totale comme 1000;

ce qui ne ſerait plus alors le quarré de la vîteſſe, mais le cube : donc on ne trouve ici, comme par-tout ailleurs, que le produit de la vîteſſe par la maſſe.

16. Eſt-il permis de redire encore ce qui a été dit, que les corps qui ſe choquent en raiſon réciproque des vîteſſes et des maſſes, agiſſent toujours en cette proportion, et non en celle du quarré ; et le corps 1 choquant avec 10 de vîteſſe le corps 10, qui n'a que la vîteſſe 1, la preſſion eſt égale de part et d'autre, et qu'ainſi les forces ſont évidemment égales ?

17. L'expérience propoſée par M. *Jurin* n'eſt-elle pas une preuve ſans réplique, que 2 vîteſſes en un temps ne donnent que 2 de force ? On ſait que c'eſt un plan mobile à qui on donne la vîteſſe 1, ſur lequel on fait rouler, ſelon la même direction, une boule avec la même vîteſſe. Ces deux vîteſſes en un même temps ne feront jamais d'effet que comme 2 et non comme 4.

18. Les défenſeurs des forces vives ont-ils bien réfuté cette expérience, en diſant que le reſſort qui donne la vîteſſe 1 à la boule, étant appuyé lui-même ſur ce plan mobile, fait reculer ce plan et dérange l'expérience ? N'eſt-il pas aiſé de remédier à ce petit déchet de mouvement que le plan mobile doit éprouver ?

On n'a qu'à fixer le reſſort à un appui inébranlable, et jeter avec ce reſſort la boule ſur le plan mobile. L'expérience peut ſe faire, l'effet ne peut s'en conteſter ; la queſtion n'eſt-elle pas décidée de fait ? (*voyez fig.* 53.)

19. N'eſt-il pas encore évident que ces cas, tels que M. *Herman* les rapporte, et tous les cas poſſibles où un mobile ſemble communiquer plus de force qu'il n'en a, ſont tous ſoumis à la diſtinction du temps et à l'examen des forces du reſſort ? Par exemple, on dit qu'une boule ſous-double ayant la vîteſſe 2, communique en un temps une force comme 4 aux deux boules doubles, qu'elle frappe à la fois ſous un angle de 60 degrés, puiſque chacune des boules doubles recevra 1 de vîteſſe ; mais il faut obſerver que dans ce cas les boules B et E n'auront parcouru que la moitié du rayon dans le ſens de A B, tandis que le corps A, allant de A en D, aura parcouru le double de ce rayon ; et quant à la vîteſſe latérale qu'elles acquièrent, elle eſt produite également dans le cas du choc des corps durs, où tout le monde convient de meſurer la force par le produit de la maſſe par la vîteſſe.

20. Ne paraît-il pas encore que dans le choc des corps à reſſort, ce ſerait ſe faire illuſion de croire que la force motrice ſoit le produit

du quarré de la vîteſſe, ſur ce que les quarrés de cette vîteſſe multipliés par les maſſes, ſont toujours après le choc égaux à la maſſe du corps choquant, multipliée par le quarré de ſa vîteſſe ? Cette augmentation de force qu'on trouve après le choc ne vient-elle pas évidemment de la propriété des corps à reſſort ? Et n'eſt-ce pas cette propriété qui fait qu'une boule choquée par le moyen de 20 boules intermédiaires, toutes en raiſon ſous-double, peut acquérir $\frac{2^{20}(1+2^{20})}{3^{21}}$ fois plus de force que ſi elle était choquée par la première boule ſeulement ? Or il eſt démontré que dans ce cas ce n'eſt pas cette première boule qui poſſédait ce grand excédent de forces ; n'eſt-il donc pas de la dernière évidence que c'eſt au reſſort qu'il faut attribuer cette prodigieuſe augmentation ?

Donc, de quelque côté qu'on ſe tourne, ſoit que l'on conſulte l'expérience, ſoit qu'on calcule, on trouve toujours que la valeur des forces motrices eſt la maſſe multipliée par la vîteſſe.

SECONDE PARTIE.

De la nature de la force.

1. MAINTENANT, s'il eſt bien prouvé que ce qu'on appelle force motrice eſt le produit de la ſimple vîteſſe par la maſſe, ſera-t-il moins aiſé de parvenir à connaître ce que c'eſt que cette force ?

2. D'abord, ſi elle eſt la même dans un corps qui n'eſt pas en mouvement, comme dans le bras d'une balance en repos, et dans un corps qui eſt en mouvement, n'eſt-il pas clair qu'elle eſt toujours de-même nature, et qu'il n'y a point deux eſpèces de force, l'une morte et l'autre vive, dont l'une diffère infiniment de l'autre ? A moins qu'on ne diſe auſſi qu'un liquide eſt infiniment plus liquide quand il coule, que quand il ne coule pas.

3. Si la force n'eſt autre choſe que le produit d'une maſſe par ſa vîteſſe, ce n'eſt donc préciſément que le corps lui-même, agiſſant, ou prêt à agir avec cette vîteſſe. La force n'eſt donc pas un être à part, un principe interne, une ſubſtance qui anime les corps, et diſtinguée des corps, comme quelques philoſophes l'ont prétendu.

4. Cette force qui n'eſt rien, ſinon l'action des corps en mouvement, n'eſt donc pas primitivement dans des êtres ſimples qu'on nomme monades, leſquelles ces philoſophes diſent être ſans étendue, et conſtituer cependant la matière étendue; et quand même ces êtres exiſteraient, il ne paraît pas plus qu'ils puiſſent avoir une force motrice, qu'il ne ſemble que des zéros puiſſent former un nombre.

5. Si cette force n'eſt qu'une propriété, elle eſt ſujette à variations, comme tous les modes de la matière; et ſi elle eſt en même raiſon que la quantité du mouvement, n'eſt-il pas clair que ſa quantité s'altère ſi le mouvement augmente ou diminue.

6. Or il eſt de fait que la quantité de mouvement augmente toutes les fois qu'un petit corps à reſſort en choque un plus grand en repos. Par exemple, le mobile élaſtique A, qui a 20 de maſſe et 11 de vîteſſe, choque B en repos, dont la maſſe eſt 200; A rejaillit avec une quantité de mouvement de 180, et B marche avec 400.

Ainſi A qui n'avait que 20 de maſſe et 11 de vîteſſe, ou 220 de force, a produit 580. D'un autre côté il ſe perd, comme on en convient, beaucoup de mouvement dans le choc

des corps inélastiques ; donc la force augmente et diminue.

7. Les philosophes qui ont dit que la permanence de la quantité des forces est une beauté nécessaire dans la nature, ont-ils plus de raison que s'ils disaient que la même quantité d'espèces, d'individus, de figures, &c. est une beauté nécessaire ?

8. S'il est incontestable que le choc d'un petit corps contre un plus grand, produise une force beaucoup plus grande que celle que ce petit corps possédait, ne suit-il pas évidemment que les corps ne communiquent point de force proprement dite ? car dans l'exemple ci-dessus, où 20 de masse avec 11 de vîtesse ont produit 580 de force, le corps B qui a 200 de masse acquiert une force de 400, qui n'est que le résultat de la masse 200 par la vîtesse 2. Or certainement il n'a pas reçu de lui sa masse, il n'a reçu que sa vîtesse, laquelle n'est qu'un des composans, un des instrumens de la force ; donc les corps ne communiquent point la force.

9. Mais la masse et le mouvement suffisent-ils pour opérer cette force ? ne faut-il pas évidemment l'inertie, sans laquelle la matière ne résisterait pas, et sans laquelle il n'y aurait nulle action ? l'inertie, le mouvement et la

maſſe ſuffiſent-ils ? ne faut-il pas un principe qui tienne tous les corps de la nature en mouvement, et leur communique ainſi inceſſamment une force agiſſante ou prête d'agir ? et ce principe n'eſt-il pas la gravitation, ſoit que la gravitation ait elle-même une cauſe phyſique, ſoit qu'elle n'en ait point ?

10. La gravitation, qui imprime le mouvement à tous les corps vers un centre, n'eſt-elle pas encore très-loin de ſuffire pour rendre raiſon de la force active des corps organiſés ? et ne leur faut-il pas un principe interne de mouvement, tel que celui de reſſort ?

11. La force active cauſée par ce reſſort, agiſſant ſuivant ces mêmes lois, et opérant les mêmes effets que toute force quelconque, ne doit-on pas en conclure que la nature, qui va ſouvent à différens buts par la même voie, va auſſi au même but par différens chemins, et qu'ainſi la véritable phyſique conſiſte à tenir regiſtre des opérations de la nature, avant de vouloir tout aſſervir à une loi générale ?

EXPOSITION
DU LIVRE
DES
INSTITUTIONS PHYSIQUES,

Dans laquelle on examine les idées de Leibnitz.

EXPOSITION DU LIVRE

DES

INSTITUTIONS PHYSIQUES,

Dans laquelle on examine les idées de Leibnitz.

Il a paru au commencement de cette année un ouvrage qui ferait honneur à notre siècle s'il était d'un des principaux membres des académies de l'Europe. Cet ouvrage eſt cependant d'une dame ; et ce qui augmente encore ce prodige, c'eſt que cette dame, ayant été élevée dans les diſſipations attachées à la haute naiſſance, n'a eu de maître que ſon génie et ſon application à s'inſtruire.

Ce livre eſt le fruit des leçons qu'elle a données elle-même à ſon fils ; elle a eu la patience de lui enſeigner elle ſeule ce qu'elle avait eu le courage d'apprendre. Ces deux mérites ſont également rares ; elle y en a ajouté un troiſième qui relève le prix des deux autres ; c'eſt la modeſtie de cacher ſon nom.

L'ouvrage eſt intitulé *Inſtitutions de phyſique*, et ſe vend à *Paris* chez *Prault* fils, *quai de Conti* (*). On n'en a encore que le premier

(*) Le reſte de l'ouvrage n'a point paru.

tome, qui contient vingt-un chapitres. L'illuſtre auteur commence par un avant-propos capable de donner du goût pour les ſciences à ceux à qui leur génie en a refuſé. Tout y eſt naturel, en même temps ſublime. Une des perſonnes les plus reſpectables qui ſoient en France, s'eſt exprimée ainſi en parlant de cet avant-propos dans une de ſes lettres : ,, Ce ,, n'eſt pas vouloir avoir de l'eſprit, c'eſt en ,, avoir naturellement plus qu'on n'en con- ,, naiſſe à perſonne. Ce n'eſt pas vouloir écrire ,, mieux qu'un autre, c'eſt ne pouvoir écrire ,, que mille fois mieux : elle eſt la ſeule dont ,, on voie la gloire ſans envie. ,,

On gâterait un tel éloge ſi on voulait y ajouter; on ſe bornera donc ici à rendre compte de cet ouvrage, moins encore pour le plaiſir d'en parler que pour celui d'en faire une étude nouvelle.

Les idées métaphyſiques de *Leibnitz* ſont l'objet des premiers chapitres. C'eſt une philoſophie qui juſqu'ici n'a guère eu cours qu'en Allemagne, et qui a été commentée plutôt qu'éclaircie. *Leibnitz* avait répandu dans ſa Théodicée et dans les Actes de Leipſick quelques idées de ſes ſyſtêmes. Le célèbre profeſſeur *Wolf* a déjà fait dix volumes in-4° ſur ces matières; et les Inſtitutions de phyſique paraiſſent expliquer tout ce que *Leibnitz* avait reſſerré, et contenir tout ce que *Wolf* a étendu.

Le premier principe qu'on éclaircit avec méthode et ſans longueur dans le livre des Inſtitutions phyſiques, eſt celui de la raiſon ſuffiſante. De la raiſon ſuffiſante.

Depuis que les hommes raiſonnent, ils ont toujours avoué qu'il n'y a rien ſans cauſe. *Leibnitz* a inventé, dit-on, un autre principe de nos connaiſſances bien plus étendu, c'eſt qu'il n'y a rien ſans raiſon ſuffiſante. Si par raiſon ſuffiſante d'une choſe, l'on entend ce qui fait que cette choſe eſt ainſi plutôt qu'autrement, j'avoue que je ne vois pas ce que *Leibnitz* a découvert. Si par raiſon ſuffiſante *Leibnitz* a entendu que nous devons toujours rendre une raiſon ſuffiſante de tout, il me ſemble qu'il a exigé un peu trop de la nature humaine. J'imagine qu'il eût été embarraſſé lui-même, ſi on lui avait demandé pourquoi les planètes tournent d'Occident en Orient plutôt qu'en ſens contraire ; pourquoi telle étoile eſt à une telle place dans le ciel, &c.

Ainſi il me paraît que le principe de la raiſon ſuffiſante n'eſt autre choſe que celui des premiers hommes : il n'y a rien ſans cauſe. Reſte à ſavoir ſi *Leibnitz* a connu des cauſes ſuffiſantes qu'on avait ignorées avant lui. (1)

(1) *Leibnitz* prétendait qu'il n'y avait aucun phénomène de la nature qui fût l'ouvrage du haſard ou de la volonté ſans motif de l'Etre ſuprême ; mais que chacun avait une

Des indiſcernables.

Le ſecond principe de *Leibnitz* eſt qu'il n'y a et ne peut y avoir dans la nature deux choſes entièrement ſemblables. Sa preuve de fait était que, ſe promenant un jour dans le jardin de l'évêque d'Hanovre, on ne put jamais trouver deux feuilles d'arbre indiſcernables. Sa preuve de droit était que, s'il y avait deux choſes ſemblables dans la nature, il n'y aurait pas de raiſon ſuffiſante pourquoi l'une ferait à la place de l'autre. Il voulait donc que le plus petit de tous les corps imaginables fût infiniment différent de tout autre corps. Cette idée eſt grande; il paraît qu'il n'y a qu'un Etre tout-puiſſant qui ait pu faire des choſes infinies, infiniment différentes. Mais auſſi il paraît qu'il n'y a qu'un Etre tout-puiſſant qui puiſſe faire des choſes infiniment ſemblables, et peut-être les premiers élémens des choſes doivent-ils être ainſi; car comment les eſpèces pourraient-elles être reproduites éternellement les mêmes ſi les élémens qui les compoſent étaient abſolument différens?

raiſon ſuffiſante de ſon exiſtence, ſoit dans la nature même des choſes, ſoit dans la perfection de l'ordre général de l'univers; voilà ce qu'il a ſoutenu, mais ce qu'il n'a pas prouvé: il a eſſayé d'en donner des preuves métaphyſiques; mais il eſt aiſé de voir qu'elles ſuppoſent une connaiſſance de l'eſſence divine que nous ne pouvons avoir. Quant aux preuves de fait, il faudrait pouvoir aſſigner d'une manière claire la raiſon ſuffiſante de tous ou de preſque tous les phénomènes; alors ce principe pourrait devenir du moins très-probable.

Comment,

Comment, par exemple, s'il y avait une différence absolue entre chaque élément de l'or et du mercure, l'or et le mercure auraient-ils un certain poids qui ne varie jamais ? La proposition de *Leibnitz* est ingénieuse et grande : la proposition contraire est aussi vraisemblable pour le moins que la sienne. Tel a toujours été le sort de la métaphysique : on commence par deviner, on passe beaucoup de temps à disputer, et on finit par douter.

De la loi de continuité.

La loi de continuité est un principe de *Leibnitz* sur lequel l'illustre auteur a plus insisté que sur les autres, parce qu'en effet il y a des cas où ce principe est d'une vérité incontestable. La géométrie, et la physique qui est appuyée sur elle, font voir que dans les directions des mouvemens, il faut toujours passer par une infinité de degrés, et c'est même le fondement du calcul des fluxions, inventé par *Newton*, et publié par *Leibnitz*.

Newton a montré le premier que l'incrément naissant d'une quantité mathématique est moindre que la plus petite assignable, et que ces quantités peuvent augmenter par des degrés infinis jusqu'à une telle quantité qui soit plus grande qu'aucune assignable ; voilà ce qu'on appelle les fluxions.

Je demanderai seulement si, avant que l'incrément naissant commence à exister, il y a de

la continuité. N'y a-t-il pas une diſtance infinie entre exiſter et n'exiſter pas ?

Je ne vois guère de cas où la loi de continuité ait lieu que dans le mouvement : il me ſemble que c'eſt là ſeulement que cette loi eſt obſervée à la rigueur ; car peut-être ne pouvons-nous dire que très-improprement qu'un morceau de matière eſt continu ; il n'y a peut-être pas deux points dans un lingot d'or entre leſquels il n'y ait de la diſtance.

C'eſt de cette loi que *Leibnitz* tire cet axiome : *Il ne ſe fait rien par ſaut dans la nature.* Si cet axiome n'eſt vrai que dans le mouvement, cela ne veut dire autre choſe, ſinon que ce qui eſt en mouvement n'eſt pas en repos ; car un mouvement eſt continué ſans interruption juſqu'à ce qu'il périſſe ; et tant qu'il dure, il ne peut admettre du repos. Il en faut donc toujours revenir au grand principe de la contradiction, première ſource de toutes nos connaiſſances, c'eſt-à-dire, qu'une choſe ne peut exiſter, et n'exiſter pas en même temps ; et c'eſt auſſi le premier principe admis par l'illuſtre auteur, et qui tient lieu de tous ceux que *Leibnitz* y veut ajouter.

Si on prétendait que la loi de continuité a lieu dans toute l'économie de la nature, on ſe jetterait dans d'aſſez grandes difficultés ; il ſerait, ce me ſemble, mal-aiſé de prouver qu'il

y a une continuité d'idées dans le cerveau d'un homme endormi profondément, et qui eſt tout d'un coup frappé de la lumière en s'éveillant. Si tout était continu dans la nature, il faudrait qu'il n'y eût point de vide, ce qui n'eſt pas aiſé à prouver ; et s'il y a du vide, on ne voit pas trop comment la matière ſera continue. Auſſi l'illuſtre auteur dont je parle ne cite d'autres effets de cette loi de continuité que le mouvement et les lignes courbes à rebrouſſement produites par le mouvement.

De DIEU.

L'auteur des Inſtitutions de phyſique prouve un Dieu par le moyen de la raiſon ſuffiſante. Ce chapitre eſt à la fois ſubtil et clair. L'auteur paraît pénétré de l'exiſtence d'un Etre créateur que tant d'autres philoſophes ont la hardieſſe de nier. Elle croit avec *Leibnitz* que DIEU a créé le meilleur des mondes poſſibles ; et, ſans y penſer, elle eſt elle-même une preuve que DIEU a créé des choſes excellentes.

Des eſſences, &c.

Tout ce que l'on dit ici des eſſences, &c. eſt d'une métaphyſique encore plus fine que le chapitre de l'exiſtence de DIEU. Peut-être quelques lecteurs, en liſant ce chapitre, ſeraient tentés de croire que les eſſences des choſes ſubſiſtent en elles-mêmes : je ne crois pas que ce ſoit la penſée de l'illuſtre auteur.

Le ſage *Locke* regarde l'eſſence des choſes uniquement comme une idée abſtraite que

nous attachons aux êtres, ſoit qu'ils exiſtent ou non. Par exemple, une figure fermée de trois côtés eſt appelée du nom de *triangle*; nous appelons ainſi tout ce que nous concevons de cette eſpèce. C'eſt-là ſon eſſence, *ab eſſendo;* c'eſt ce qui eſt, ſoit dans notre imagination, ſoit en effet. Ainſi, quand nous nous ſommes fait l'idée d'un évêque de mer, l'eſſence de cet être imaginaire eſt un poiſſon qui a une eſpèce de mitre ſur la tête.

Mais ſi nous voulons connaître l'eſſence de la matière en général, c'eſt-à-dire, ce que c'eſt que matière, nous y ſommes un peu plus embarraſſés qu'à un triangle; car nous avons bien pu voir tout ce qui conſtitue un triangle quelconque, mais nous ne pouvons jamais connaître ce qui conſtitue une matière quelconque; et voilà en quoi il paraît que l'inventeur *Leibnitz* et le commentateur *Wolf* ſe ſont engagés dans un labyrinthe de ſubtilités dont *Locke* s'eſt tiré avec une très-grande circonſpection. Je ne ſais ſi on peut admettre cette règle du célèbre profeſſeur *Wolf:* » Que » les déterminations primordiales d'un être » ſont ſon eſſence; que, par exemple, deux » côtés et un angle qui ſont les déterminations » primordiales, ſont l'eſſence d'un triangle; » car deux côtés et un angle ſont auſſi les premières déterminations d'un quarré, d'un

trapèze. Il faudrait, à mon avis, pour que cette règle fût vraie, que deux côtés et un angle étant donnés, il ne pût en résulter qu'un triangle ; l'essence est, ce me semble, non pas seulement ce qui sert à déterminer une chose, mais ce qui la détermine différemment de toute autre chose. (2)

Ce que les philosophes disent encore des attributs, et sur-tout des attributs de la matière, ne paraît pas entraîner une pleine conviction. Ils disent qu'il ne peut y avoir de propriétés dans un sujet que celles qui dérivent de son essence ; mais on ne voit pas comment la propriété d'être bleu ou rouge est contenue dans l'essence d'un triangle ou d'un quarré.

Il faut qu'un attribut ne répugne pas à l'essence d'une chose ; mais il ne semble pas nécessaire qu'il en dérive. Par exemple, pour qu'un animal puisse avoir du sentiment, il suffit que le sentiment ne répugne pas à la matière organisée ; mais il ne faut pas que le sentiment soit un attribut nécessaire de la

(2) Ce passage de *Wolf* n'est pas clair : s'il parle de l'essence du triangle en général, les réflexions de M. de *Voltaire* sont justes ; mais s'il parle de l'essence d'un triangle particulier donné, qu'on sait déjà être une figure déterminée, ce qu'il dit est exact. Cependant il faut observer que trois côtés, deux angles et un côté, un angle, un côté et la surface, &c. déterminent également un triangle : ainsi toute détermination qui distingue la chose de toute autre, serait également son essence.

matière organisée, car alors un arbre, un champignon, auraient du sentiment.

Des hypothèses.

L'illustre auteur favorise assez *Leibnitz* pour faire l'apologie des hypothèses. Si on appelle hypothèses des recherches de la vérité, il en faut, sans doute. Je veux savoir combien de fois 15 est contenu dans deux cents. Je fais l'hypothèse de 14, et c'est trop; je fais celle de 13, et c'est trop peu : j'ajoute un reste à 13, et je trouve mon compte. Voilà deux recherches, et je ne me suis exposé sur aucune avant que j'aie découvert la vérité. Mais supposer l'harmonie préétablie des monades, un enchaînement des choses avec lequel on veut rendre raison de tout, n'est-ce pas bâtir des hypothèses pires que les tourbillons de *Descartes*, et ses trois élémens? Il faut faire en physique comme en géométrie, chercher la solution des problêmes, et ne croire qu'aux démonstrations.

De l'espace.

La question de l'espace n'a peut-être jamais été traitée avec plus de profondeur. On veut ici avec *Leibnitz* qu'il n'y ait point d'espace pur; que par conséquent toute étendue soit matière; qu'ainsi la matière remplisse tout, &c. *Leibnitz* avait commencé autrefois par admettre l'espace; mais depuis qu'il fut le second inventeur des fluxions, il nia la réalité de l'espace, que *Newton* reconnaissait.

» L'idée de l'espace, dit-on dans ce

» chapitre, vient de ce qu'on fait uniquement
» attention à la manière des êtres d'exiſter
» l'un hors de l'autre, et qu'on ſe repréſente
» que cette coexiſtence de pluſieurs êtres
» produit un certain ordre ou reſſemblance
» dans leur manière d'exiſter, en ſorte qu'un de
» ces êtres étant pris pour le premier, un autre
» devient le ſecond, un autre le troiſième. »

C'eſt ainſi que le célèbre profeſſeur *Wolf* éclaircit les idées ſimples.

Le ſage *Locke* s'était contenté de dire : J'avoue que j'ai acquis l'idée de l'eſpace par la vue et par le toucher.

La queſtion eſt de ſavoir s'il y a un eſpace pur, ou non. *Deſcartes* avança que la matière eſt infinie, et que le vide eſt impoſſible. Si cela était, DIEU ne peut donc anéantir un pouce de matière ; car alors il y aurait un pouce de vide. Or il eſt aſſez extraordinaire de dire que celui qui a créé une matière infinie ne peut en anéantir un pouce. Les ſectateurs de *Deſcartes* n'ayant jamais répondu à cet argument, *Leibnitz* fortifia d'un autre côté cette opinion qui croulait de ce côté-là.

Il dit que, ſi le monde a été créé dans l'eſpace pur, il n'y a pas de raiſon ſuffiſante pourquoi ce monde eſt dans telle partie de l'eſpace plutôt que dans une autre ; mais il paraît que *Leibnitz* n'a pas ſongé que dans le plein il n'y

à pas plus de raiſon ſuffiſante pourquoi la moitié du monde qui eſt à notre gauche n'eſt pas à notre droite. *Leibnitz* voulait-il donner une raiſon ſuffiſante de tout ce que DIEU a fait ? c'eſt beaucoup pour un homme.

La raiſon principale qui engagea *Wallis*, *Newton*, *Clarke*, *Locke*, et preſque tous les grands philoſophes à admettre l'eſpace pur, eſt l'impoſſibilité géométrique et phyſique qu'il y ait du mouvement dans le plein abſolu. *Leibnitz*, qui avait, comme on a dit, changé d'avis ſur le vide, a toujours été obligé de dire que, dans le plein, le mouvement circulaire peut avoir lieu à cauſe d'une matière très-fine qui peut y circuler.

Si on voulait bien ſonger qu'une matière très-fine, infiniment preſſée, devient une maſſe infiniment dure, on trouverait ce mouvement circulaire un peu difficile.

Newton d'ailleurs a démontré que les mouvemens céleſtes ne peuvent s'opérer dans un fluide quelconque, et perſonne n'a jamais pu éluder cette démonſtration, quelques efforts qu'on ait faits. Cette difficulté rend l'idée d'un plein abſolu plus difficile qu'on n'aurait cru d'abord.

Du temps. La queſtion du temps eſt auſſi épineuſe que celle de l'eſpace, et eſt traitée avec la même profondeur. On y explique le ſentiment que

Leibnitz

Leibnitz a embraſſé. Il penſait que, comme l'eſpace n'exiſte point, ſelon lui, ſans corps, le temps ne ſubſiſte point ſans ſucceſſion d'idées.

Il faut remarquer que dans ce chapitre le temps eſt pris pour la durée même, et cela ne peut y cauſer de confuſion, parce qu'en effet le temps eſt une partie de la durée.

Il s'agit donc de ſavoir ſi la durée exiſte indépendamment des êtres créés; et ſi elle exiſte ainſi, l'illuſtre auteur remarque très-bien qu'on eſt obligé de dire que la durée eſt un attribut néceſſaire. De-là auſſi *Newton* croyait que l'eſpace et la durée appartiennent néceſſairement à DIEU, qui eſt préſent par-tout et toujours.

L'illuſtre auteur reproche à *Clarke*, diſciple de *Newton*, d'avoir demandé à *Leibnitz* pourquoi DIEU n'avait pas créé le monde ſix mille ans plus tôt, et elle ajoute que *Leibnitz* n'eut pas de peine à renverſer cette objection du docteur anglais. C'eſt au quinzième article de ſa quatrième réplique à *Leibnitz* que le docteur *Clarke* dit formellement: Il n'était pas impoſſible que DIEU créât le monde plus tôt ou plus tard; et *Leibnitz* fut ſi embarraſſé à répondre que, dans ſon cinquième écrit, il avoue en un endroit que la choſe eſt poſſible, et donne même pour le prouver une figure géométrique

qui me paraît fort étrangère à cette dispute ; et dans un autre endroit il nie que la chose soit possible ; sur quoi le docteur *Clarke* remarque, dans son cinquième écrit, que le savant *Leibnitz* se contredit un peu trop souvent. (3)

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'il est difficile aux leibnitziens de faire concevoir que DIEU ne puisse pas détruire le monde dans neuf mille ans. Il peut donc le détruire plus tôt que plus tard ; il y a donc une durée et un temps indépendans des choses successives. La raison suffisante qu'on oppose à tous ces raisonnemens est-elle bien suffisante ? Si tous les instans sont égaux, dit-on, il n'y a pas de raison pourquoi DIEU aurait créé ou détruirait en un instant plutôt que dans un autre : on veut toujours juger DIEU ; mais ce n'est pas à nous, ni d'instruire sa cause, ni de la juger. Toutes les parties de la durée se ressemblent, je le veux ; donc DIEU, dit *Leibnitz*, ne peut choisir un instant préférablement à un autre. Je le nie ; DIEU ne peut-il pas avoir en lui-même mille raisons pour agir, et ne peut-il

(3) Si *Leibnitz* s'est contredit ici, ce ne peut être que parce qu'il n'osa point prononcer ouvertement que le monde est nécessairement éternel ; cette éternité du monde est une conséquence si palpable de son systême, qu'elle ne pouvait lui échapper ; il devint ensuite plus hardi. Le théologien *Clarke* a eu tort de se moquer d'un philosophe à qui la crainte des persécutions théologiques ne permettait point d'avouer toutes les conséquences de ses opinions.

pas y avoir unè infinité de rapports entre chacun de ces inſtans et les idées de DIEU, ſans que nous les connaiſſions ?

Si, ſelon *Leibnitz* et ſes ſectateurs, DIEU n'a pu choiſir un inſtant de la durée plutôt qu'un autre pour créer ce monde, il eſt donc créé de toute éternité. C'eſt à eux à voir s'ils peuvent aiſément comprendre cette éternité de la durée du monde, à qui DIEU a pourtant donné l'être. Avouons que, dans ces diſcuſſions, nous ſommes tous des aveugles qui diſputent ſur les couleurs ; mais on ne peut guère être aveugle, c'eſt-à-dire, homme, avec plus d'eſprit que *Leibnitz*, et ſur-tout que l'auteur qui l'a embelli ; le génie de cette perſonne illuſtre eſt aſſez éclairé pour douter de beaucoup de choſes dont *Leibnitz* s'eſt efforcé de ne pas douter.

Leibnitz, cherchant un ſyſtême, trouva que perſonne n'avait dit encore que les corps ne ſont pas compoſés de matière, et il le dit. Il lui parut qu'il devait rendre raiſon de tout, et ne pouvant dire pourquoi la matière eſt étendue, il avança qu'il fallait qu'elle fût compoſée d'êtres qui ne le ſont point. En vain il eſt démontré que la plus petite portion de matière eſt diviſible à l'infini ; il voulut que les élémens de la matière fuſſent des êtres indiviſibles, ſimples et ne tenant nulle place. Il

Des êtres ſimples.

était mal-aiſé de comprendre qu'un compoſé n'eût rien de ſon compoſant ; cette difficulté ne l'arrêta pas ; il ſe ſervit de la comparaiſon d'une montre. Ce qui compoſe une horloge n'eſt pas horloge ; donc ce qui compoſe la matière n'eſt pas matière. Peut-être quelqu'un lui dit alors : Votre comparaiſon de l'horloge n'eſt guère concluante ; car vous ſavez bien de quoi une horloge eſt compoſée, puiſque vous l'avez vu faire ; mais vous n'avez point vu faire la matière ; et c'eſt un point ſur lequel il ne vous eſt pas trop permis de deviner.

Leibnitz ayant donc créé ſes êtres ſimples, ſes monades, il les diſtribua en quatre claſſes ; il donna aux unes la perception par un ſeul P, et aux autres l'apperception par deux PP. Il dit que chaque monade eſt un miroir concentrique de l'univers. Il veut que chaque monade ait un rapport avec tout le reſte du monde ; ainſi on a propoſé ce problème à réſoudre : Un élément étant donné, en déterminer l'état préſent, paſſé et futur de l'univers. Ce problème eſt réſolu par DIEU ſeul. On pourrait encore ajouter que DIEU ſeul ſait la ſolution de la plupart de nos queſtions ; lui ſeul ſait quand et pourquoi il créa le monde, pourquoi il fit tourner les aſtres d'un certain côté, pourquoi il fit un nombre déterminé d'eſpèces, pourquoi les anges ont péché, ce que c'eſt que

la matière et l'eſprit, ce que c'eſt que l'ame des animaux, comment le mouvement et la force motrice ſe communiquent, ce que c'eſt originairement que cette force, ce que c'eſt que la vie, comment on digère, comment on dort, &c.

L'aimable et reſpectable auteur des Inſtitutions phyſiques a bien ſenti l'inconvénient du ſyſtême des monades, et elle dit, page 143, qu'il a beſoin d'être éclairci et d'être ſauvé du ridicule. Il n'y a eu encore ni aucun français ni aucun anglais, ni je crois aucun italien, qui ait adopté ces idées étrangères. Pluſieurs allemands les ont ſoutenues, mais il eſt à croire que c'eſt pour exercer leur eſprit, et par jeu plutôt que par conviction.

J'ajouterai ici que, pour rendre le roman complet, *Leibnitz* imagina que notre corps étant compoſé d'une infinité de monades d'une eſpèce, la monade de notre ame eſt d'une autre eſpèce; que notre ame n'agit aucunement ſur notre corps, ni le corps ſur elle; que ce ſont deux automates qui vont chacun à part, à peu-près comme dans certains ſermons burleſques un homme prêche tandis que l'autre fait des geſtes; qu'ainſi, par exemple, la main de *Newton* écrivit mécaniquement le calcul des fluxions, tandis que ſa monade était montée ſéparément pour penſer au calcul : cela

s'appelle l'harmonie préétablie ; et l'auteur des Institutions physiques n'a pas voulu encore exposer ce sentiment ; elle a voulu y préparer les esprits.

De la nature des corps.

Si on doit être content de cet art, de cette élégance, avec lesquels l'illustre auteur a rendu compte de tous ces sentimens extraordinaires, on ne doit pas moins admirer les ménagemens et les précautions ingénieuses dont elle colore les idées de *Leibnitz* sur la nature des corps.

Ces corps étendus étant composés de monades non étendues, c'est toujours à ces monades qu'il en faut revenir. Il n'y a point de corps qui n'ait à la fois étendue, force active et force passive : voilà, disent les leibnitziens, la nature des corps ; mais c'est aux monades à qui appartient de droit la force active et passive.

Il est encore ici assez étrange que les monades étant les seules substances, les corps aient l'étendue pour eux et les monades aient la force. Ces monades sont toujours en mouvement, quoique ne tenant point de place ; et c'est des mouvemens d'une infinité de monades qu'un boulet de canon reçoit le sien. Voilà donc le mouvement essentiel, non pas tout-à-fait à la matière, mais aux êtres intangibles et inétendus qui composent la matière. Ces monades ont un principe actif, qui est la raison

ſuffiſante pourquoi un corps en pouſſe un autre ; et un principe paſſif, qui rend auſſi une raiſon très-ſuffiſante pourquoi les corps réſiſtent. Il faut avoir tout l'eſprit de la perſonne qui a fait les Inſtitutions phyſiques, pour répandre quelque clarté ſur des choſes qui paraiſſent ſi obſcures.

Chacun de ces ſujets fait un article à part, et on reconnaît par-tout la même méthode et la même élégance. Les découvertes de *Galilée* ſur la peſanteur et ſur la chute des corps ſont ſur-tout miſes dans un jour très-lumineux. L'auteur paraît là plus à ſon aiſe qu'ailleurs, puiſqu'il n'y a que des vérités à développer.

De la diviſibilité, figure, poroſité, mouvement, peſanteur.

L'auteur s'élève ici fort au-deſſus de ce qu'elle appelle modeſtement Inſtitutions. On voit dans ce chapitre comment *Newton* découvrit cette vérité ſi admirable, et ſi inconnue juſqu'à lui, que la même force qui opère la peſanteur ſur la terre, fait tourner les globes céleſtes dans leurs orbites. *Kepler* avait préparé la voie à cette recherche, et quelques expériences faites par des aſtronomes français déterminèrent *Newton* à la faire. Ce n'eſt point un ſyſtême imaginaire et métaphyſique qu'il ait tâché de rendre probable par des raiſons ſpécieuſes, c'eſt une démonſtration tirée de la plus ſublime géométrie, c'eſt l'effort de l'eſprit humain,

Les découvertes de *Newton* ſur la peſanteur.

c'eſt une loi de la nature que *Newton* a développée ; il n'y a ici ni monade, ni harmonie préétablie, ni principe des indiſcernables, ni aucune de ces hypothèſes philoſophiques, qui ſemblent faites pour détourner les hommes du chemin du vrai, et qui ont égaré l'antiquité, *Deſcartes* et *Leibnitz*.

De l'attraction newtonienne.

Newton, ayant découvert et démontré qu'une pierre retombe ſur la terre par la même loi qui fait tourner Saturne autour du ſoleil, &c. appela ce phénomène attraction, gravitation : enſuite il démontra qu'aucun fluide et aucune loi du mouvement ne peuvent être cauſe de cette gravitation.

Il démontre encore que cette gravitation eſt dans toutes les parties de la matière, à peu-près de même que les parties d'un corps en mouvement ſont toutes en mouvement.

Newton, dans ſes recherches ſur l'optique, déploya ce même eſprit d'invention qui s'appuie ſur des vérités inconteſtables, entièrement oppoſé à cet eſprit d'invention qui ſe joue dans des hypothèſes. Il trouva entre les corps et la lumière une attraction nouvelle, dont jamais on ne s'était aperçu avant lui. Il trouva encore, par l'expérience, d'autres attractions, comme, par exemple, entre deux petites boules de criſtal, qui, preſſées l'une contre l'autre, acquièrent une force de huit onces, &c. &c.

Mille gens ont voulu rendre raiſon de toutes ces découvertes ; ceux ſur-tout qui n'en ont jamais fait ont tous fait des ſyſtêmes. *Newton* ſeul s'en eſt tenu aux vérités, peut-être inexplicables, qu'il a trouvées. La même ſupériorité de génie, qui lui a fait connaître ces nouveaux ſecrets de la création, l'a empêché d'en aſſigner la cauſe. Il lui a paru très-vraiſemblable que cette attraction eſt elle-même une cauſe première, dépendante de celui qui ſeul a tout fait. C'eſt ſur quoi ceux qui en Allemagne ont pris le parti de *Leibnitz* ſe ſont élevés ; et notre illuſtre auteur a la complaiſance pour eux de prêter de la force à leurs objections. Un corps ne peut ſe mouvoir, dit-elle, vers un autre, ſans qu'il arrive à ce corps aucun changement, ce changement ne peut venir que de l'un des deux corps, ou que du milieu qui les ſépare : or, il n'y a aucune raiſon pour qu'un corps agiſſe ſur un autre ſans le toucher, il n'y a aucune raiſon de ſon attraction dans le milieu qui les ſépare, puiſque les newtoniens diſent que ce milieu eſt vide ; donc l'attraction étant ſans raiſon ſuffiſante, il n'y a point d'attraction.

Les newtoniens répondront que l'attraction, la gravitation, quelle qu'elle ſoit, étant réelle et démontrée, aucune difficulté ne peut l'ébranler, et qu'étant tout de même démontré

qu'aucun fluide ne peut cauſer cette attraction, qui ſubſiſte entre les corps céleſtes, la raiſon ſuffiſante eſt bien loin de ſuffire à prouver que les corps ne peuvent s'attirer ſans milieu.

Un newtonien ſera encore aſſez fort s'il prie ſeulement un leibnitzien de faire un moment d'attention à ce que nous ſommes, et à ce qui nous environne. Nous penſons, nous éprouvons des ſenſations, nous mettons des corps en mouvement, les corps agiſſent ſur nos ames, &c. Quelle raiſon ſuffiſante, je vous prie, me trouverez-vous de ce que la matière influe ſur ma penſée, et ma penſée ſur elle? quel milieu y a-t-il entre mon ame et une corde de clavecin qui réſonne? quelle cauſe a-t-on jamais pu alléguer de ce que l'air frappé donne à une ame l'idée et le ſentiment du ſon? N'êtes-vous pas forcé d'avouer que DIEU l'a voulu ainſi? Que ne vous ſoumettez-vous de même quand *Newton* démontre que DIEU a donné à la matière la propriété de la gravitation.

Lorſqu'on aura trouvé quelque bonne raiſon mécanique de cette propriété, on rendra ſervice aux hommes en la publiant; mais depuis ſoixante et dix ans que les plus grands philoſophes cherchent cette cauſe, ils n'ont rien trouvé. Tenons-nous-en donc à l'attraction

jusqu'à ce que DIEU en révèle la raison suffisante à quelque leibnitzien.

Des plans inclinés, des pendules, des projectiles.

Les découvertes de *Galilée* et d'*Huyghens* sont expliquées ici avec une clarté qui fait bien voir que ce ne sont point là des hypothèses, lesquelles laissent toujours l'esprit égaré et incertain, mais des vérités mathématiques qui entraînent la conviction.

De la force des corps.

Je me hâte de venir à ce dernier chapitre. On y prête de nouvelles armes au sentiment de *Leibnitz*; c'est *Camille* qui vient au secours de *Turnus*, ou *Minerve* au secours d'*Ulysse*. Cette dispute sur les forces actives, qui partage aujourd'hui l'Europe, n'a jamais exercé de plus illustres mains qu'aujourd'hui. La dame respectable dont je parle, et madame la princesse de *Columbrano*, ont toutes deux suivi l'étendard de *Leibnitz*, non pas comme les femmes prennent d'ordinaire parti pour des théologiens, par faiblesse, par goût, et avec une opiniâtreté fondée sur leur ignorance, et souvent sur celle de leurs maîtres. Elles ont écrit l'une et l'autre en mathématiciennes, et toutes deux avec des vues nouvelles. Il n'est ici question que du chapitre de notre illustre française; c'est un des plus forts et des plus séduisans de cet ouvrage profond.

Pour mettre les lecteurs au fait, il est bon

de dire ici que nous appelons force d'un corps en mouvement, l'action de ce corps ; c'eſt ſa maſſe qui agit, c'eſt avec de la vîteſſe qu'agit cette maſſe, c'eſt dans un temps plus ou moins long qu'agit cette vîteſſe ; ainſi on a toujours ſupputé la force motrice des corps par leur maſſe multipliée, par leur vîteſſe appliquée au temps. Une puiſſance qui preſſe, et donne une vîteſſe à un corps, lui donne une force motrice ; deux puiſſances qui le preſſent en même temps, et qui lui donnent deux degrés de vîteſſe, lui en donnent deux de force ; et dans deux temps, elles lui en donneront quatre de force. Cela parut clair et démontré à tous les mathématiciens.

Newton fut, ſur ce point, de l'avis de *Deſcartes ;* et l'expérience dans toutes les parties des mécaniques fut d'accord avec leurs démonſtrations.

Mais *Leibnitz* ayant beſoin que cette théorie ne fût pas vraie, afin qu'il y eût toujours égale quantité de force dans la nature, prétendit qu'on s'était trompé juſque-là, et qu'on aurait dû eſtimer la force motrice des corps en mouvement par le quarré de leurs vîteſſes multipliées par leurs maſſes ; et avec cette manière de compter, *Leibnitz* trouvait qu'en effet il ſe perdait du mouvement dans la nature, mais qu'il pouvait bien ne ſe perdre point de force.

Le docteur *Clarke*, illuſtre élève de *Newton*, traita ce ſentiment de *Leibnitz* avec beaucoup de hauteur, et lui reprocha, ſans détour, que ſes ſophiſmes étaient indignes d'un philoſophe.

Il diſcuta cette queſtion dans la cinquième réplique à *Leibnitz*, qui roulait d'ailleurs ſur d'autres ſujets importans.

Il fit voir qu'il eſt impoſſible d'omettre le temps ; que quand un corps tombe par la force de la gravité, il reçoit en temps égaux des degrés de vîteſſe égaux.

Il répondit à toutes les objections qui ſe réduiſent à celle-ci : Qu'un mobile tombe de la hauteur trois, il fait effet comme trois ; qu'il tombe de la hauteur ſix, il agit comme ſix, c'eſt-à-dire, il agit en raiſon de ſes hauteurs ; mais ces hauteurs ſont comme le quarré de ſes vîteſſes ; donc, diſent les partiſans de *Leibnitz*, qui l'ont éclairci depuis, un mobile agit comme le quarré de ſes vîteſſes ; donc ſa force eſt comme le quarré.

Samuel Clarke renverſa, dis-je, toutes ces objections en feſant voir de quoi eſt compoſé ce quarré. Un corps parcourt un eſpace, cet eſpace eſt le produit de ſa vîteſſe par le temps : or le temps et la vîteſſe ſont égaux ; donc il eſt évident que ce quarré de la vîteſſe n'eſt autre choſe que le temps lui-même, multiplié

ou par lui-même, ou par cette vîteſſe ; ce qui rend parfaitement raiſon de ce quarré, qui étonnait M. de *Fontenelle*, en 1721. D'où viendrait, dit-il, ce quarré ? On voit clairement ici d'où il vient.

Mais on ne voit guère d'abord comment, après une pareille explication, il y avait encore lieu de diſputer. L'émulation qui régnait alors entre les Anglais et les amis de *Leibnitz*, engagea un des plus grands mathématiciens de l'Europe, le célèbre *Jean Bernouilli*, à ſecourir *Leibnitz :* tout ce qui porte le nom de *Bernouilli* eſt philoſophe. Tous combattirent pour *Leibnitz*, hors un d'eux qui tient fermement pour l'ancienne opinion.

C'était une guerre, et on ſe ſervit d'artifices. Une de ſes ruſes qui firent le plus d'impreſſion, fut celle-ci :

Que le corps A (*figure* 53) ſoit pouſſé par deux puiſſances à la fois en A B, et en A E, on ſait qu'il décrit la diagonale A D : or la puiſſance en A B n'augmente ni ne diminue la puiſſance A E, et pareillement A E ne diminue ni n'augmente A B ; donc le mobile a une force compoſée de A B et de A E ; mais le quarré de A B et de A E, pris enſemble, font juſte le quarré de cette diagonale, et ce quarré exprime la vîteſſe du mobile ; donc la force de ce mobile eſt ſa maſſe par le quarré de ſa vîteſſe.

Mais on fit voir bientôt la ſupercherie de ce raiſonnement très-captieux.

Il eſt bien vrai que AB et AE ne ſe nuiſent point, tant qu'ils vont chacun dans leur direction ; mais dès que le corps A eſt porté dans la diagonale, ils ſe nuiſent ; car décompoſez ſon mouvement une ſeconde fois, réſolvez la force A E en A F, et F E, (*figure* 54) de ſorte que A E devienne à ſon tour diagonale d'un nouveau rectangle. Réſolvez de même A B en A D, et en B D, il eſt clair que les forces A D, A F ſe détruiſent. Que reſte-t-il donc de force au corps ? il lui reſte F E d'un côté, et B D de l'autre ; donc il n'a pas la force de A B, et de A E, réunies, comme on le prétendait ; donc, &c.

Il y avait beaucoup de fineſſe dans la difficulté, et il y en a encore plus dans la réponſe ; elle eſt de M. *Jurin*, l'un des meilleurs phyſiciens d'Angleterre.

M. *Jurin*, pour épargner tout calcul, toute décompoſition, et pour faire voir encore plus clairement, s'il eſt poſſible, comment deux vîteſſes en un même temps ne donnent qu'une force double, imagina cette expérience.

Qu'on faſſe mouvoir avec l'aide d'un reſſort une balle avec un degré de vîteſſe quelconque ; qu'enſuite ce degré étant bien conſtaté, le

reſſort bien rétabli, la balle en repos, on donne à la table un mouvement égal à celui que le reſſort communique à la boule; c'eſt-à-dire qu'on faſſe en même temps mouvoir la boule avec la vîteſſe 1, et la table avec la vîteſſe 1 : il eſt clair qu'alors la boule acquerra deux vîteſſes et ſimplement deux forces; donc, quand il n'y a pas pluſieurs temps différens à conſidérer, il faut ne reconnaître dans les corps mobiles d'autre force que celle de leur maſſe par leur vîteſſe.

L'illuſtre auteur, engagée aux leibnitziens, a voulu contredire cette expérience. Voici, dit-elle, en quoi conſiſte le vice du raiſonnement de M. *Jurin*.

Suppoſons, pour plus de facilité, au lieu du plan mobile de M. *Jurin*, un bateau A B, qui avance ſur la rivière avec la vîteſſe 1; et le mobile P tranſporté avec le bateau: ce mobile acquiert la même vîteſſe que le bateau. Suppoſons un reſſort capable de donner cette vîteſſe 1 hors du bateau, il ne la lui donnera plus, car l'appui du reſſort dans le bateau n'eſt pas inébranlable, &c.

Il eſt vrai que cette expérience peut être ſujette à cette difficulté, et qu'il y aura une petite diminution de force dans l'action du reſſort, parce que le bateau cédera un peu à l'effort du reſſort; cela fera peut-être un dix-

millième

millième de différence ; ainſi le mobile aura deux de force moins un dix-millième : mais certainement cette diminution de force ne fera pas qu'il aura le quarré de deux, c'eſt-à-dire quatre, et il n'y a pas d'apparence que pour avoir perdu quelque choſe, il ait gagné plus du double.

D'ailleurs il eſt très-aiſé de faire cette expérience, en attachant le reſſort à une muraille, et en le détendant contre le mobile qui ſera ſur la table. A cela il n'y a rien à répondre, et il faut abſolument ſe rendre à cette démonſtration expérimentale de M. *Jurin*.

Il paraît que les expériences qui ſe font en temps égaux favoriſent auſſi pleinement l'ancienne doctrine, que deux corps qui ſont en raiſon réciproque de leur maſſe et de leur vîteſſe viennent ſe choquer ; s'il fallait eſtimer la force motrice par le quarré de la vîteſſe, il ſe trouverait que le mobile avec 100 de maſſe et 1 de vîteſſe, rencontrant celui qui aurait cent de vîteſſe et un de maſſe, en ſerait prodigieuſement repouſſé, ce qui n'arrive jamais ; car ſi les deux mobiles ſont ſans reſſort, ils ſe joignent et s'arrêtent, s'ils ſont flexibles ils rejailliſſent également. Les leibnitziens ont tâché de ramener ce phénomène à leur ſyſtême, en diſant que les cent de vîteſſe ſe

confument dans les enfoncemens qu'ils produisent dans le corps qui a cent de masse.

Mais on répond aisément à cette évasion, que le corps qui souffre ces enfoncemens se rétablit s'il est à ressort, et rend toute cette force qu'il a reçue, et s'il n'est pas à ressort il doit être entraîné par le corps qui l'enfonce; car le corps cent, supposé non élastique, n'ayant qu'un de vîtesse, résiste bien par ses cent de masse aux cent de vîtesse du corps 1; mais il ne peut résister aux cent fois cent qu'on suppose au corps choquant, il faudrait alors qu'il cédât, et c'est ce qui n'arrive jamais.

Enfin, M. *Jurin* ayant fait voir démonstrativement qu'il faut toujours faire mention du temps, et ayant imaginé cette expérience hors de toute exception, dans laquelle deux vîtesses en un temps ne donnent qu'une force double, a défié publiquement tous ses adversaires d'imaginer un seul cas où une vîtesse double pût en un temps donner quatre de force, et il a promis de se rendre le disciple de quiconque résoudrait ce problème. On a entrepris de le résoudre d'une manière extrêmement ingénieuse.

On suppose une boule qui ait un de masse et deux de vîtesse, et qui rencontre deux boules, dont chacune a deux de masse, de façon que

la maſſe 1 communique tout ſon mouvement par le choc à ces maſſes doubles : or, dit-on, ſi cette maſſe 1, qui a deux de vîteſſe, communique à chacune des maſſes doubles un de vîteſſe, chacune de ces maſſes doubles aura donc deux de force, ce qui fait quatre ; la boule 1, qui n'avait que deux de force, aura donc donné plus qu'elle n'avait. Voila donc, peut-on dire, une abſurdité dans l'ancien ſyſtême, mais dans le nouveau le compte ſe trouve juſte ; car la boule 1, avec deux de vîteſſe, aura eu quatre de force, et n'a donné préciſément que ce qu'elle poſſédait.

Il faut voir maintenant ſi M. *Jurin* ſe rendra à cet argument, et s'il ſe fera le diſciple de celui qui en eſt l'auteur. Je crois qu'il ne lui ſera pas difficile de répondre. Soient dans ce cercle les trois boules ; la boule 1 choque les boules 2 ſous un angle de 60 degrés ; la boule 1 avec 2 de vîteſſe eût parcouru en un ſeul temps deux fois le rayon du cercle.

Les boules 2, avec chacune 1 de vîteſſe, parcourent en un même temps le rayon D C, et le rayon I C ; donc les deux boules ne font en un même temps dans la direction du rayon que ce qu'eût fait la boule 1 ; il n'y a de plus que les deux forces latérales en ſens contraire ; excédant de forces qu'on ne peut expliquer par cette manière de les évaluer, puiſqu'il

exiſte dans les corps durs, où la loi de la conſervation des forces vives n'eſt pas obſervée.

On trouve également une ſolution pour le cas qu'on rapporte de M. *Herman*. Que la boule 1, dit-on, qui a 2 de vîteſſe, rencontre la maſſe 3, elle lui donnera 1 de vîteſſe, et gardera 1. Voilà donc quatre de force qui ſemblent naître de 2, et cette boule 1 a donné, dit-on, ce qu'elle n'avait pas.

Non, elle n'a pas donné ce qu'elle n'avait pas. Si la boule 3, avec cette unité de vîteſſe reçue, agit enſuite comme 3, et la boule avec l'unité de vîteſſe qui lui reſte, agit comme 1, il faut obſerver que cette augmentation de force n'a lieu ici que parce que les boules ont un mouvement en ſens contraire, phénomène dont l'élaſticité de ces corps eſt la cauſe; on trouverait, en ſuppoſant les corps durs dans des hypothèſes où il ſe produirait une augmentation de force, que la meſure des forces propoſée par *Leibnitz* n'expliquerait pas, et tous ces exemples prouvent ſeulement que le principe de la conſervation des forces vives a lieu dans les corps élaſtiques. (*)

Qu'il ſe perd de la force.

Il me paraît évident que ſi la force eſt proportionnelle au mouvement, il ſe perd de la force, puiſqu'il ſe perd du mouvement.

(*) Voyez les *Elèmens de la philoſophie de Newton.*

L'exemple rapporté par le grand *Newton*, à la fin de ſon Optique, demeure inconteſtable.

Donc, s'il ſe perd à tout moment de la force dans la nature, il faut un principe qui la renouvelle ; ce principe n'eſt-il pas l'attraction, quelle que puiſſe être la cauſe de l'attraction ?

J'ai non-ſeulement fait l'analyſe la plus exacte que j'ai pu de l'ouvrage le plus méthodique, le plus ingénieux et le mieux écrit qui ait paru en faveur de *Leibnitz ;* j'ai pris la liberté d'y joindre mes doutes, que les lecteurs pourront éclaircir ; je n'ai point touché aux objections que l'illuſtre auteur a adreſſées à M. de *Mairan*, dans le chapitre de la force des corps : c'eſt à ce philoſophe à répondre, et on attend avec impatience les ſolutions qu'il doit donner des difficultés qu'on lui fait. Je croirais lui faire tort en répondant pour lui, il eſt ſeul digne d'une telle adverſaire. La vérité gagnera ſans doute à ces contradictions qui ne doivent ſervir qu'à l'éclaircir ; et ce ſera un modèle de la diſpute littéraire la plus profonde et la plus polie. Réſumé.

MEMOIRE

SUR UN OUVRAGE DE PHYSIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET,

Lequel a concouru pour le prix de l'académie des ſciences, en 1738; par M. de Voltaire.

MEMOIRE

MEMOIRE

SUR UN OUVRAGE DE PHYSIQUE

DE MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Lequel a concouru pour le prix de l'académie des ſciences, en 1738; par M. de Voltaire.

Le public a vu cette année un des événemens les plus honorables pour les beaux arts. De près de trente diſſertations préſentées par les meilleurs philoſophes de l'Europe, pour les prix que l'académie des ſciences devait diſtribuer l'année 1738, il n'y en eut que cinq qui concoururent, et l'une de ces cinq était d'une dame dont le haut rang eſt le moindre avantage.

L'académie des ſciences a jugé cette pièce digne de l'impreſſion, et vient de la joindre à celles qui ont eu le prix. On ſait que c'eſt en effet être couronné, que d'être imprimé par ordre de cette compagnie.

Le premier prix d'éloquence que donna l'académie françaiſe, fut remporté par une perſonne du même ſexe. Le diſcours ſur la gloire, compoſé par mademoiſelle *Scudéri*, ſera long-temps mémorable par cette raiſon.

Mais on peut dire ſans flatterie, que l'Eſſai de phyſique de l'illuſtre dame dont il eſt ici queſtion, eſt autant au-deſſus du diſcours de mademoiſelle *Scudéri*, que les véritables connaiſſances ſont au-deſſus de l'art de la parole, ſans qu'on prétende en cela diminuer le mérite de l'éloquence.

Le ſujet était *la nature du feu et ſa propagation.*

L'ouvrage dont je rends compte eſt fondé en partie ſur les idées du grand *Newton*, ſur celles du célèbre M. *s'Graveſende*, actuellement vivant, mais ſur-tout ſur les expériences et les découvertes de M. *Boerhaave* qui, dans ſa chimie, a traité à fond cette matière, et l'Europe ſavante ſait avec quel ſuccès.

Il eſt vrai que ces notions ne ſont pas généralement goûtées par meſſieurs de l'académie des ſciences ; et quoique l'académie en corps n'adopte aucun ſyſtême, cependant il eſt impoſſible que les académiciens n'adjugent pas le prix aux opinions les plus conformes aux leurs.

Car, toutes choſes d'ailleurs égales, qui peut nous plaire que celui qui eſt de notre avis ?

C'eſt ainſi qu'on couronna, il y a quelques années, un bon ouvrage du révérend père *Mazière*, dans lequel il dit qu'*on ne s'aviſera*

plus d'admettre déformais les forces vives, de calculer la quantité du mouvement par le produit de la maſſe et du quarré de la vîteſſe; calcul aſſez proſcrit alors dans l'académie; mais cette même académie fit auſſi imprimer l'excellente diſſertation de M. *Bernouilli*, qui a mis le ſentiment contraire dans un ſi beau jour, qu'aujourd'hui pluſieurs académiciens ne font nulle difficulté d'admettre les forces vives, et le quarré de cette vîteſſe.

Voici à peu-près un cas pareil : le révérend père *Fieſc*, jéſuite, aſſure dans ſa diſſertation, qui a remporté un des prix, que *le feu élémentaire eſt une chimère, parce qu'on n'en a jamais vu, et que le feu eſt un mixte compoſé de ſels, de ſoufre, d'air et de matière éthérée.*

Le révérend père traite donc de chimères les admirables idées de *Boerhaave;* nous ſommes bien loin de vouloir abaiſſer l'ouvrage du ſavant jéſuite, que nous eſtimons ſincèrement; mais nous penſons, avec la plupart des plus grands phyſiciens de l'Europe, qu'il eſt abſolument impoſſible que le feu ſoit un mixte.

Nous ne nous arrêtons pas beaucoup à combattre cette idée, qu'*on ne doit point admettre le feu élémentaire, parce qu'il eſt inviſible;* car l'air eſt ſouvent inviſible, et cependant il exiſte. La matière éthérée eſt bien inviſible, bien douteuſe; cependant le révérend père

l'admet. Il ne paraît pas vrai non plus que nos yeux voient le feu ; car il n'y a point de feu plus ardent ſur la terre que la pointe du cône lumineux au foyer d'un verre ardent. Cependant, comme le remarque très-bien la dame illuſtre qui a fait tant d'honneur au ſentiment de *Boerhaave*, on ne voit jamais ce feu que lorſqu'il touche quelque objet. Nous voyons les choſes matérielles embraſées ; mais pour le feu qui les embraſe, il eſt prouvé que nous ne le voyons jamais : car il n'y a pas deux ſortes de feu. Cet être qui dilate tout, qui échauffe tout, ou qui éclaire tout, eſt le même que la lumière : or la lumière ſert à faire voir, et n'eſt elle-même jamais aperçue ; donc nous n'apercevons jamais le feu pur, qui eſt la même choſe que la lumière. (1)

Mais pour être convaincu que le feu ne ſaurait être un mixte produit par d'autres mixtes, il me ſuffit de faire les réflexions ſuivantes :

Qu'entendez-vous par ce mot *produire* ? Si le feu n'eſt que développé, n'eſt que délivré de la priſon où il était lorſqu'il commença à paraître, il exiſtait donc déjà ; il y avait donc

(1) On ſent qu'on peut dire dans un autre ſens que nous ne voyons que la lumière ; mais nous rapportons toujours la ſenſation à un autre objet, et cela ſuffit pour détruire le raiſonnement du père *Lozeran de Fieſc*.

une ſubſtance de feu, un feu élémentaire caché dans les corps dont il échappe.

Si le feu eſt un mixte compoſé des corps qui le produiſent, il retient donc la ſubſtance de tous les corps ; la lumière eſt donc de l'huile, du ſel, du ſoufre ; elle eſt donc l'aſſemblage de tous les corps. Cet être ſi ſimple, ſi différent des autres êtres, eſt donc le réſultat d'une infinité de choſes auxquelles il ne reſſemble en rien. N'y aurait-il pas dans cette idée une contradiction manifeſte ? et n'eſt-il pas bien ſingulier que dans un temps où la philoſophie enſeigne aux hommes qu'un brin d'herbe ne ſaurait être produit, et que ſon germe doit être auſſi ancien que le monde, on puiſſe dire que le feu répandu dans toute la nature eſt une production de ſels, de ſoufre et de la matière éthérée ? Quoi ! je ſerai contraint d'avouer que tout l'arrangement, que tout le mouvement poſſible ne pourront jamais former un grain de moutarde, et j'oſerais aſſurer que le mouvement de quelques végétaux, et d'une prétendue matière éthérée, fait ſortir du néant cette ſubſtance de feu, et cette même ſubſtance inaltérable que le ſoleil nous envoie, qui a des propriétés ſi étonnantes, ſi conſtantes, qui ſeule s'infléchit vers les corps, ſe réfracte ſeule, et ſeule produit un nombre fixe de couleurs primitives.

Que cette idée du fameux *Boerhaave* et des philofophes modernes eft belle, c'eft-à-dire, vraie, que *rien ne fe peut changer en rien!* Nos corps fe détruifent à la vérité; mais les chofes dont ils font compofés reftent à jamais les mêmes. Jamais l'eau ne devient terre; jamais la terre ne devient eau. Il faut avouer que le grand *Newton* fut trompé par une fauffe expérience, quand il crut que l'eau pouvait fe changer en terre. Les expériences de *Boerhaave* ont prouvé le contraire. Le feu eft comme les autres élémens des corps; il n'eft jamais produit d'un autre, et n'en produit aucun. Cette idée fi philofophique, fi vraie, s'accorde encore mieux que toute autre avec la puiffante fageffe de celui qui a tout créé, et qui a répandu dans l'univers une foule incroyable d'êtres, lefquels peuvent bien fe confondre, aider au développement les uns des autres, mais ne peuvent jamais fe convertir en d'autres fubftances.

Je prie chaque lecteur d'approfondir cette opinion, et de voir fi elle tire fa fublimité d'une autre fource que de la vérité.

A cette vérité, l'illuftre auteur ajoute l'opinion que le feu n'eft point pefant; et j'avoue que, quoique j'aie embraffé l'opinion contraire après les *Boerhaave* et les *Muffchembroeck*, je fuis fort ébranlé par les raifons qu'on voit dans la differtation.

Je ne ſais ſi toutes les autres matières ayant reçu de DIEU la propriété de la gravitation, il n'était pas néceſſaire qu'il y en eût une qui ſervît à déſunir continuellement des corps que la gravitation tend à réunir ſans ceſſe. Le feu pourrait bien être l'unique agent qui diviſe tout ce que le reſte aſſemble. Au moins, ſi le feu eſt peſant, on doit être fort incertain ſur les expériences qui paraiſſent dépoſer en faveur de ſon poids, et qui toutes, en prouvant trop, ne prouvent rien. Il eſt beau de ſe défier de l'expérience même.

L'illuſtre auteur ſemble prouver par l'expérience et par le raiſonnement, que le feu tend toujours à l'équilibre, et qu'il eſt également répandu dans tout l'eſpace. Elle examine enſuite comment il s'éteint, comment la glace ſe forme; et il eſt à croire que ces recherches, ſi bien faites et ſi bien expoſées, auraient eu le prix, ſi on n'y avait pas ajouté une opinion trop hardie.

Cette opinion eſt que le feu n'eſt ni eſprit ni matière. C'eſt ſans doute élargir la ſphère de l'eſprit humain et de la nature, que de reconnaître dans le Créateur la puiſſance de former une infinité de ſubſtances qui ne tiennent ni à cet être purement penſant, dont nous ne connaiſſons rien, ſinon la penſée, ni à cet être étendu, dont nous ne connaiſſons guère

que l'étendue divifible, figurable et mobile. Mais il eft bien hardi peut-être de refufer le nom de matière au feu qui divife la matière, et qui agit comme toute matière par fon mouvement.

Quoi qu'il en foit de cette idée, le refte n'en eft ni moins exact ni moins vrai. Tout le phyfique du feu refte le même. Toutes fes propriétés fubfiftent, et je ne connais d'erreurs capitales en phyfique que celles qui vous donnent une fauffe économie de la nature. Or qu'importe que la lumière foit un être à part, ou un être femblable à la matière, pourvu qu'on démontre que c'eft un élément doué de propriétés qui n'appartiennent qu'à lui? C'eft par-là qu'il faut confidérer cette differtation; elle ferait très-eftimable, fi elle était de la main d'un philofophe uniquement occupé de ces recherches; mais qu'une dame, attachée d'ailleurs à des foins domeftiques, au gouvernement d'une famille, et à beaucoup d'affaires, ait compofé un tel ouvrage, je ne fais rien de fi glorieux pour fon fexe, et pour le temps éclairé dans lequel nous vivons.

Un des plus fages philofophes de nos jours, M. l'abbé *Conti*, noble vénitien, qui a cultivé toujours la poëfie et les mathématiques, ayant lu l'ouvrage de cette dame, ne put s'empêcher de faire fur le champ ces vers italiens,

qui font également honneur, et au poëte et à madame la marquise *du Châtelet*.

Si d'Urania, e d'Amor questa è la figlia,
Cui del bel globo la custodia diero
L'infallibili parche, e'l sommo impero,
Sù tutta l'amorosa ampia famiglia.

Ad amore, nel volto, ella simiglia,
Ad Urania, nel rapido pensiero,
Chè sa d'ogn'astro il moto, ed il sentiero,
Ed onde argentea abbia luce, aurea, vermiglia,

Non t'inganni, mi disse il franco vate;
Ma costei non d'Urania, e non d'Amore;
Ma da Minerva, ed Apollo ebbe i natali,
Come a Minerva, a lei furo suelate
L'opre di Giove, ed ella il genitore
Proporle qual oracolo à mortali.

DISSERTATION

SUR

LES CHANGEMENS

ARRIVÉS DANS NOTRE GLOBE.

DISSERTATION (1)

Envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, et traduite par lui-même en français, sur les changemens arrivés dans notre globe, et sur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages.

Il y a des erreurs qui ne sont que pour le peuple; il y en a qui ne sont que pour les philosophes. Peut-être en est-ce une de ce

(1) Cette dissertation parut en 1749. L'histoire naturelle avait fait en France peu de progrès; l'existence des coquilles fossiles était cependant connue depuis très-long-temps; mais il faut avouer, 1°. que l'on rangeait alors au nombre des productions de la mer trouvées dans l'intérieur des terres, un grand nombre de substances dont les analogues vivans sont inconnus; 2°. que l'on avait décidé un peu légérement que les coquilles fossiles d'un pays étaient les dépouilles d'animaux placés aujourd'hui dans les mers d'une portion du globe très-éloignée; 3°. que l'on mettait au nombre des coquilles fossiles plusieurs corps dont l'origine est encore absolument incertaine; 4°. qu'on regardait comme l'ouvrage de la mer les dépôts et les vallées, qui sont évidemment celui des fleuves. Depuis ce temps, des observations plus suivies ont appris que l'on doit regarder les substances calcaires répandues sur le globe, à quelque profondeur ou à quelque élévation qu'elles se trouvent, comme formées par le débris d'animaux engloutis dans les eaux, que les empreintes, les noyaux de ces coquilles, se retrouvent dans les craies et dans les silex; qu'un très-grand nombre de silex doit même sa forme à un corps marin détruit, et dont la substance du silex a rempli la place. Les eaux ont donc couvert successivement ou à la fois tous les terrains où se trouvent ces substances, mais ces terrains ne forment point tout le globe.

genre, que l'idée où ſont tant de phyſiciens, qu'on voit par toute la terre des témoignages d'un bouleverſement général. On a trouvé dans les montagnes de la Heſſe une pierre qui paraiſſait porter l'empreinte d'un turbot, et

Une ſeule mer en a-t-elle couvert à la fois preſque toute la ſurface, et la quantité d'eau du globe eſt-elle diminuée par l'évaporation, par la combinaiſon de l'eau avec d'autres ſubſtances ? Mais, en ce cas, pourquoi une ſi grande partie de la ſurface de la terre ne porte-t-elle aucune empreinte de ce ſéjour des eaux, quoique inférieure à des parties où cette empreinte eſt marquée ?

La mer couvre-t-elle ſucceſſivement toutes les parties du globe ? Cela eſt moins probable encore : quelque changement qu'on ſuppoſe dans l'axe de la terre, on ne trouvera aucune hypothèſe qui explique comment la mer a pu ſe trouver ſur les montagnes du Pérou, où cependant l'on a trouvé des coquilles.

Suppoſera-t-on que la terre a été couverte de grands lacs ſéparés, dont la réunion ſucceſſive a formé l'Océan ? Cette hypothèſe n'eſt du moins que précaire, et M. de *Voltaire* paraît ici lui donner la préférence.

Il a eu tort ſans doute de s'obſtiner à nier l'exiſtence des coquilles foſſiles, ou plutôt de croire qu'elles étaient en trop petit nombre dans les pays très-éloignés de la mer, ou très-élevés, pour qu'on fût obligé de recourir à d'autres explications qu'à des cauſes purement accidentelles ; mais il a eu raiſon de reléguer dans la claſſe des romans tous les ſyſtêmes inventés pour expliquer l'origine de ces coquilles.

Il faut obſerver enfin que les gloſſopètres ne ſont pas des langues pétrifiées, et qu'on ne ſait pas encore bien préciſément ce que peuvent être ni les cornes d'*Ammon*, ni les pierres lenticulaires que l'on a retrouvées en France ; que les fougères dont on voit les empreintes dans les ardoiſières du Lyonnais, fougères qu'on a cru long-temps ne ſe trouver qu'en Amérique, ont été obſervées en France ; et qu'il faudrait connaître un peu plus les pays d'où viennent les fleuves de la mer du Nord, pour deviner d'où viennent les os d'éléphans qu'on trouve ſur leurs bords.

ſur les Alpes un brochet pétrifié : on en conclut que la mer et les rivières ont coulé tour à tour ſur les montagnes. Il était plus naturel de ſoupçonner que ces poiſſons, apportés par un voyageur, s'étant gâtés, furent jetés, et ſe prétrifièrent dans la ſuite des temps ; mais cette idée était trop ſimple et trop peu ſyſtématique. On dit qu'on a découvert une ancre de vaiſſeau ſur une montagne de la Suiſſe : on ne fait pas réflexion qu'on y a ſouvent tranſporté à bras de grands fardeaux, et ſur-tout du canon ; qu'on s'eſt pu ſervir d'une ancre pour arrêter les fardeaux à quelque fente de rochers ; qu'il eſt très-vraiſemblable qu'on aura pris cette ancre dans les petits ports du lac de Genève ; que peut-être enfin l'hiſtoire de l'ancre eſt fabuleuſe ; et on aime mieux affirmer que c'eſt l'ancre d'un vaiſſeau qui fut amarré en Suiſſe avant le déluge.

La langue d'un chien marin a quelque rapport avec une pierre qu'on nomme *gloſſopètre ;* c'en eſt aſſez pour que des phyſiciens aient aſſuré que ces pierres ſont autant de langues que les chiens marins laiſsèrent dans les Apenins du temps de *Noé :* que n'ont-ils dit auſſi que les coquilles que l'on appelle *conques de Vénus*, ſont en effet la choſe même dont elles portent le nom ?

Les reptiles forment preſque toujours une ſpirale, lorſqu'ils ne ſont pas en mouvement; et il n'eſt pas ſurprenant que, quand ils ſe pétrifient, la pierre prenne la figure informe d'une volute. Il eſt encore plus naturel qu'il y ait des pierres formées d'elles-mêmes en ſpirales; les Alpes, les Voſges en ſont pleines. Il a plu aux naturaliſtes d'appeler ces pierres des *cornes d'Ammon*. On veut y reconnaître le poiſſon qu'on nomme *nautilus*, qu'on n'a jamais vu, et qui était produit, dit-on, dans les mers des Indes. Sans trop examiner ſi ce poiſſon pétrifié eſt un *nautilus* ou une anguille, on conclut que la mer des Indes a inondé long-temps les montagnes de l'Europe.

On a vu auſſi dans des provinces d'Italie, de France, &c. de petits coquillages qu'on aſſure être originaires de la mer de Syrie. Je ne veux pas conteſter leur origine; mais ne pourrait-on pas ſe ſouvenir que cette foule innombrable de pélerins et de croiſés, qui porta ſon argent dans la Terre-ſainte, en rapporta des coquilles? et aimera-t-on mieux croire que la mer de Joppé et de Sidon eſt venue couvrir la Bourgogne et le Milanais?

On pourrait encore ſe diſpenſer de croire l'une et l'autre de ces hypothèſes, et penſer, avec beaucoup de phyſiciens, que ces coquilles, qu'on croit venues de ſi loin, ſont des foſſiles

que

que produit notre terre. On pourrait encore, avec bien plus de vraiſemblance, conjecturer qu'il y a eu autrefois des lacs dans les endroits où l'on voit aujourd'hui des coquilles, mais quelque opinion, ou quelque erreur qu'on embraſſe, ces coquilles prouvent-elles que tout l'univers a été bouleverſé de fond en comble ?

Les montagnes vers Calais et vers Douvres ſont des rochers de craie ; donc autrefois ces montagnes n'étaient point ſéparées par les eaux. Le terrain vers Gibraltar et vers Tanger eſt à peu-près de la même nature ; donc l'Afrique et l'Europe ſe touchaient, et il n'y avait point de mer Méditerranée. Les Pyrénées, les Alpes, l'Apenin ont paru à pluſieurs philoſophes des débris d'un monde qui a changé pluſieurs fois de forme ; cette opinion a été long-temps ſoutenue par toute l'école de *Pythagore*, et par pluſieurs autres ; elles affirmaient que toute la terre habitable avait été mer autrefois, et que la mer avait long-temps été terre.

On ſait qu'*Ovide* ne fait que rapporter le ſentiment des phyſiciens de l'Orient, quand il met dans la bouche de *Pythagore* ces vers latins, dont voici le ſens :

Le temps, qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,

Change tout dans les cieux, ſur la terre et dans l'air:
L'âge d'or à ſon tour ſuivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité ſauvage.
La mer change ſon lit, ſon flux et ſon rivage.
Le limon qui nous porte eſt né du ſein des eaux.
Le Caucaſe eſt ſemé du débris des vaiſſeaux.
La main lente du temps applanit les montagnes;
Il creuſe les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le ſouverain des temps,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Voilà quelle était l'opinion des Indiens et de *Pythagore*, et ce n'eſt pas lui faire tort de la rapporter en vers. Cette opinion à été plus que jamais accréditée par l'inſpection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, en Touraine et ailleurs, dans des terrains placés à une aſſez grande diſtance de la mer. Il y a en effet apparence qu'ils y ont été dépoſés dans une longue ſuite d'années.

La mer, qui s'eſt retirée à quelques lieues de ſes anciens rivages, a regagné peu à peu ſur quelques autres terrains. De cette perte preſque inſenſible, on s'eſt cru en droit de conclure qu'elle a long-temps couvert le reſte du globe. Fréjus, Narbonne, Ferrare, &c. ne ſont plus des ports de mer; la moitié du petit pays de l'Oſtfriſe a été ſubmergée par

l'Océan ; donc autrefois les baleines ont nagé pendant des ſiècles ſur le mont Taurus et ſur les Alpes, et le fond de la mer a été peuplé d'hommes.

Ce ſyſtême des révolutions phyſiques de ce monde a été fortifié dans l'eſprit de quelques philoſophes par la découverte du chevalier de *Louville*. On ſait que cet aſtronome, en 1714, alla exprès à Marſeille, pour obſerver ſi l'obliquité de l'écliptique était encore telle qu'elle y avait été fixée par *Pitheas*, environ deux mille ans auparavant ; il la trouva moindre de vingt minutes, c'eſt-à-dire qu'en deux mille ans l'écliptique, ſelon lui, s'était approchée de l'équateur d'un tiers de degré, ce qui prouve qu'en ſix mille ans elle s'approcherait d'un degré entier.

Cela ſuppoſé, il eſt évident que la terre, outre les mouvemens qu'on lui connaît, en aurait encore un, qui la ferait tourner ſur elle-même d'un pôle à l'autre. Il ſe trouverait que dans vingt-trois mille ans le ſoleil ſerait pour la terre très-long-temps dans l'équateur, et que dans une période d'environ deux millions d'années, tous les climats du monde auraient été tour à tour dans la zone torride et dans la zone glaciale. Pourquoi, diſait-on, s'effrayer d'une période de deux millions d'années ? Il y en a probablement de plus longues entre

les positions réciproques des astres. Nous connaissons déjà un mouvement à la terre, lequel s'accomplit en plus de vingt-cinq mille ans; c'est la précession des équinoxes. Des révolutions de mille millions d'années sont infiniment moindres aux yeux de l'architecte éternel de l'univers, que n'est pour nous celle d'une roue, qui achève son tour en un clin d'œil. Cette nouvelle période, imaginée par le chevalier de *Louville*, soutenue et corrigée par plusieurs astronomes, fit rechercher les anciennes observations de Babylone, transmises aux Grecs par *Alexandre*, et conservées à la postérité par *Ptolomée* dans son *Almageste*. (2)

Les Babyloniens prétendaient, au temps d'*Alexandre*, avoir des observations astronomiques de quatre cents mille trois cents

(2) Il est prouvé que l'obliquité de l'écliptique n'est point constante, et qu'elle éprouve une variation sensible dans l'espace d'un siècle; mais doit-on supposer que l'écliptique ait une révolution comme celle de la précession des équinoxes, ou un simple balancement, ou bien qu'outre ce balancement, elle ait une tendance à se rapprocher du plan de Jupiter et de Saturne? Toutes ces combinaisons sont possibles, et ni les observations ni le calcul ne peuvent nous apprendre encore laquelle mérite la préférence; il n'en faut pas être surpris: nous n'avons d'observations exactes que depuis un siècle environ, et il n'y a qu'un peu plus de trente ans que nous savons appliquer le calcul à ces grandes questions.

Au reste, le changement qui résulterait de cette révolution de l'écliptique, affecterait sur-tout la température des différentes parties du globe, la durée de leurs jours, les mouvemens apparens des corps célestes, &c. mais influerait très-peu sur l'équilibre des fluides placés à la surface.

années. On tâcha de concilier ces calculs des Babyloniens avec l'hypothèſe de ſa révolution de deux millions d'années. Enfin, quelques philoſophes conclurent que chaque climat ayant été à ſon tour tantôt pôle, tantôt ligne équinoxiale, toutes les mers avaient changé de place.

L'extraordinaire, le vaſte, les grandes mutations ſont des objets qui plaiſent quelquefois à l'imagination des plus ſages. Les philoſophes veulent de grands changemens dans la ſcène du monde, comme le peuple en veut aux ſpectacles. Du point de notre exiſtence et de notre durée, notre imagination s'élance dans des milliers de ſiècles, pour voir avec plaiſir le Canada ſous l'équateur, et la mer de la nouvelle Zemble ſur le mont Atlas.

Un auteur, qui s'eſt rendu plus célèbre qu'utile par ſa théorie de la terre, a prétendu que le déluge bouleverſa tout notre globe, forma des débris du monde les rochers et les montagnes, et mit tout dans une confuſion irréparable; il ne voit dans l'univers que des ruines. L'auteur d'une autre théorie, non moins célèbre, n'y voit que de l'arrangement, et il aſſure que ſans le déluge cette harmonie ne ſubſiſterait pas : tout deux n'admettent les montagnes que comme une ſuite de l'inondation univerſelle.

Burnet, en ſon cinquième chapitre, aſſure que la terre avant le déluge était unie, régulière, uniforme, ſans montagnes, ſans vallées et ſans mers ; le déluge fit tout cela ſelon lui : et voilà pourquoi on trouve des cornes d'*Ammon* dans l'Apenin.

Woodward veut bien avouer qu'il y avait des montagnes ; mais il eſt perſuadé que le déluge vint à bout de les diſſoudre avec tous les métaux, qu'il s'en forma d'autres, et que c'eſt dans cette nouvelle terre qu'on trouve ces cailloux autrefois amollis par les eaux, et remplis aujourd'hui d'animaux pétrifiés. *Woodward* aurait pu, à la vérité, s'apercevoir que le marbre, le caillou, &c. ne ſe diſſolvent point dans l'eau, et que les écueils de la mer ſont encore fort durs. N'importe ; il fallait pour ſon ſyſtême que l'eau eût diſſous, en cent cinquante jours, toutes les pierres et tous les minéraux de l'univers, pour y loger des huîtres et des pétoncles.

Il faudrait plus de temps que le déluge n'a duré pour lire tous les auteurs qui en ont fait de beaux ſyſtêmes ; chacun d'eux détruit et renouvelle la terre à ſa mode, ainſi que *Deſcartes* l'a formée ; car la plupart des philoſophes ſe ſont mis ſans façon à la place de DIEU ; ils penſent créer un univers avec la parole.

Mon deſſein n'eſt pas de les imiter, et je n'ai point du tout l'eſpérance de découvrir les moyens dont DIEU s'eſt ſervi pour former le monde, pour le noyer, pour le conſerver; je m'en tiens à la parole de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer, et ſans oſer admettre ce qu'elle ne dit point : qu'il me ſoit permis d'examiner ſeulement, ſelon les règles de la probabilité, ſi ce globe a été et doit être un jour ſi abſolument différent de ce qu'il eſt : il ne s'agit ici que d'avoir des yeux.

J'examine d'abord ces montagnes, que le docteur *Burnet* et tant d'autres regardent comme les ruines d'un ancien monde diſperſé ça et là, ſans ordre, ſans deſſein, ſemblable aux débris d'une ville que le canon a foudroyée; je les vois au contraire arrangées avec un ordre infini d'un bout de l'univers à l'autre. C'eſt en effet une chaîne de hauts aqueducs continuels, qui, en s'ouvrant en pluſieurs endroits, laiſſent aux fleuves et aux bras de mer l'eſpace dont ils ont beſoin pour humecter la terre.

Du cap de Bonne-Eſpérance naît une ſuite de rochers, qui s'abaiſſent pour laiſſer paſſer le Niger et le Zaïr, et qui ſe relèvent enſuite ſous le nom du mont Atlas, tandis que le Nil coule d'une autre branche de ces montagnes. Un bras de mer étroit ſépare l'Atlas

du promontoire de Gibraltar, qui se rejoint à la Sierra-Morena; celle-ci touche aux Pyrénées, et les Pyrénées aux Cévènes, les Cévènes aux Alpes, les Alpes à l'Apenin, qui ne finit qu'au bout du royaume de Naples; vis-à-vis sont les montagnes d'Epire et de la Thessalie. A peine avez-vous passé le détroit de Gallipoli, que vous trouvez le mont Taurus, dont les branches, sous le nom de Caucase, de l'Immaüs, &c. s'étendent aux extrémités du globe : c'est ainsi que la terre est couronnée en tout sens de ces réservoirs d'eau, d'où partent sans exception toutes les rivières qui l'arrosent et qui la fécondent. Et il n'y a aucun rivage à qui la mer fournisse un seul ruisseau de son eau salée.

Burnet fit graver une carte de la terre divisée en montagnes, au lieu de provinces : il s'efforce, par cette représentation et par ses paroles, de mettre sous les yeux l'image du plus horrible désordre; mais de ses propres paroles, comme de sa carte, on ne peut conclure qu'harmonie et utilité. *Les Andes*, dit-il, *dans l'Amérique ont mille lieues de long; le Taurus divise l'Asie en deux parties, &c. Un homme qui pourrait embrasser tout cela d'un coup d'œil verrait que le globe de la terre est plus informe encore qu'on ne l'imagine.* Il paraît, tout au contraire, qu'un homme raisonnable, qui

verrait

verrait d'un coup d'œil l'un et l'autre hémisphère traversés par une suite de montagnes, qui servent de réservoirs aux pluies, et de sources aux fleuves, ne pourrait s'empêcher de reconnaître dans cette prétendue confusion toute la sagesse et la bienfesance de DIEU même.

Il n'y a pas un seul climat sur la terre sans montagnes, et sans rivière qui en sorte. Cette chaîne de rochers est une pièce essentielle à la machine du monde. Sans elle, les animaux terrestres ne pourraient vivre ; car point de vie sans eau : l'eau est élevée des mers, et purifiée par l'évaporation continuelle ; les vents la portent sur les sommets des rochers, d'où elle se précipite en rivières ; et il est prouvé que cette évaporation est assez grande pour qu'elle suffise à former les fleuves et à répandre les pluies.

L'autre opinion, qui prétend que dans la période de deux millions d'années l'axe de la terre, se relevant continuellement et tournant sur lui-même, a forcé l'Océan de changer son lit ; cette opinion, dis-je, n'est pas moins contraire à la physique. Un mouvement qui relève l'axe de la terre de dix minutes en mille ans, ne paraît pas assez violent pour fracasser le globe ; ce mouvement, s'il existait, laisserait assurément les montagnes à leurs

places ; et franchement il n'y a pas d'apparence que les Alpes et le Caucase aient été portées où elles sont, ni petit à petit, ni tout à coup, des côtes de la Cafrerie.

L'inspection seule de l'Océan sert autant que celle des montagnes à détruire ce systême. Le lit de l'Océan est creusé ; plus ce vaste bassin s'éloigne des côtes, plus il est profond. Il n'y a pas un rocher en pleine mer, si vous en exceptez quelques îles. Or, s'il avait été un temps où l'Océan eût été sur nos montagnes, si les hommes et les animaux eussent alors vécu dans ce fond qui sert de base à la mer, eussent-ils pu subsister? De quelles montagnes alors auraient-ils reçu des rivières ? Il eût fallu un globe d'une nature toute différente. Et comment ce globe eût-il tourné alors sur lui-même, ayant une moitié creuse et une autre moitié élevée, surchargée encore de tout l'Océan ? Comment cet Océan se fût-il tenu sur les montagnes sans couler dans ce lit immense que la nature lui a creusé ? Les philosophes qui font un monde, ne font guère qu'un monde ridicule.

Je suppose un moment, avec ceux qui admettent la période de deux millions d'années, que nous sommes parvenus au point où l'écliptique coincidera avec l'équateur ; le climat de l'Italie, de la France et de l'Allemagne

ſera changé ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'alors, ni dans aucun temps, l'Océan pût changer de place ; ce mouvement de la terre ne peut s'oppoſer aux lois de la peſanteur ; en quelque ſens que notre globe ſoit tourné, tout preſſera également le centre. La mécanique univerſelle eſt toujours la même.

Il n'y a donc aucun ſyſtême qui puiſſe donner la moindre vraiſemblance à cette idée ſi généralement répandue, que notre globe a changé de face, que l'Océan a été très-long-temps ſur la terre habitée, et que les hommes ont vécu autrefois où ſont aujourd'hui les marſouins et les baleines. Rien de ce qui végète et de ce qui eſt animé n'a changé ; toutes les eſpèces ſont demeurées invariablement les mêmes ; il ſerait bien étrange que la graine de millet conſervât éternellement ſa nature, et que le globe entier variât la ſienne.

Ce qu'on dit de l'Océan, il faut le dire de la Méditerranée, et du grand lac qu'on appelle *mer Caſpienne*. Si ces lacs n'ont pas toujours été où ils ſont, il faut abſolument que la nature de ce globe ait été toute autre qu'elle n'eſt aujourd'hui.

Une foule d'auteurs a écrit qu'un tremblement de terre ayant englouti un jour les montagnes qui joignaient l'Afrique et l'Europe, l'Océan ſe fit un paſſage entre Calpé et Abila,

et alla former la Méditerranée, qui finit à cinq cents lieues de là aux Palus-Méotides ; c'eſt-à-dire que cinq cents lieues de pays ſe creusèrent tout d'un coup pour recevoir l'Océan. On remarque encore que la mer n'a point de fond vis-à-vis Gibraltar, et qu'ainſi l'aventure de la montagne eſt encore plus merveilleuſe.

Si on voulait bien ſeulement faire attention à tous les fleuves de l'Europe et de l'Aſie qui tombent dans la Méditerranée, on verrait qu'il faut néceſſairement qu'ils y forment un grand lac. Le Tanaïs, le Boryſthène, le Danube, le Pô, le Rhône, &c. ne pouvaient avoir d'embouchure dans l'Océan, à moins qu'on ne ſe donnât encore le plaiſir d'imaginer un temps ou le Tanaïs et le Boryſthène venaient par les Pyrénées ſe rendre en Biſcaye.

Les philoſophes diſaient qu'il fallait bien cependant que la Méditerranée eût été produite par quelque accident. On demandait encore ce que devenaient les eaux de tant de fleuves reçus continuellement dans ſon ſein ; que faire des eaux de la mer Caſpienne? On imaginait un vaſte ſouterrain formé dans le bouleverſement qui donna naiſſance à ces mers ; on diſait que ces mers communiquaient entre elles et avec l'Océan par ce gouffre ſuppoſé ; on aſſurait même que les poiſſons qu'on avait jetés dans la mer Caſpienne avec

un anneau au muſeau, avaient été repêchés dans la Méditerranée. C'eſt ainſi qu'on a traité long-temps l'hiſtoire et la philoſophie ; mais depuis qu'on a ſubſtitué la véritable hiſtoire à la fable, et la véritable phyſique aux ſyſtêmes, on ne doit plus croire de pareils contes. Il eſt aſſez prouvé que l'évaporation ſeule ſuffit à expliquer comment ces mers ne ſe débordent pas : elles n'ont pas beſoin de donner leurs eaux à l'Océan ; et il eſt bien vraiſemblable que la mer Méditerranée a été toujours à ſa place, et que la conſtitution fondamentale de cet univers n'a point changé.

Je ſais bien qu'il ſe trouvera toujours des gens ſur l'eſprit deſquels un brochet pétrifié ſur le Mont-Cénis, et un turbot trouvé dans le pays de Heſſe, auront plus de pouvoir que tous les raiſonnemens de la ſaine phyſique ; ils ſe plairont toujours à imaginer que la cime des montagnes a été autrefois le lit d'une rivière, ou de l'Océan, quoique la choſe paraiſſe incompatible ; et d'autres penſeront en voyant de prétendues coquilles de Syrie en Allemagne, que la mer de Syrie eſt venue à Francfort. Le goût du merveilleux enfante les ſyſtêmes ; mais la nature paraît ſe plaire dans l'uniformité et dans la conſtance, autant que notre imagination aime les grands changemens ; et, comme dit le grand *Newton*,

Natura eſt ſibi conſona. L'Ecriture nous dit qu'il y a eu un déluge ; mais il n'en eſt reſté (ce ſemble) d'autre monument ſur la terre que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être juſtes.

DIGRESSION

Sur la manière dont notre globe a pu être inondé.

QUAND je dis que le déluge univerſel, qui éleva les eaux quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes, eſt un miracle inexécutable par les lois de la nature que nous connaiſſons, je ne dis rien que de très-véritable. Ceux qui ont voulu trouver des raiſons phyſiques de ce prodige ſingulier, n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les lois de la mécanique, comment quatre mille perſonnes furent nourries avec cinq pains et trois poiſſons. La phyſique n'a rien de commun avec les miracles ; la religion ordonne de les croire, et la raiſon défend de les expliquer.

Quelques-uns ont imaginé que les nuages ſeuls peuvent ſuffire à inonder la terre ; mais ces nuages ne ſont que les eaux de la mer même élevées continuellement de ſa ſurface,

et atténuées et purifiées. Plus l'air en eſt chargé, plus les eaux de notre globe en ont perdu. Ainſi la même quantité d'eau ſubſiſte toujours. Si les nuages ſe fondent également ſur tout le globe, il n'y a pas un pouce de terre inondée; s'ils ſont amoncelés par le vent dans un climat, et qu'ils retombent ſur une lieue quarrée de terrain aux dépens des autres terres qui reſtent ſans pluie, il n'y a que cette lieue quarrée de ſubmergée.

D'autres on fait ſortir tout l'Océan de ſon lit, et l'ont envoyé couvrir toute la terre. On compte aujourd'hui que la mer, en prenant enſemble les fonds qu'on a ſondés et ceux qui ſont inacceſſibles à la ſonde, peut avoir environ mille pieds de profondeur. Elle n'a que cinquante pieds en beaucoup d'endroits, et ſur les côtes bien moins. En ſuppoſant partout ſa profondeur de mille pieds, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Or les montagnes vers Quito s'élèvent au-deſſus du niveau de la mer de plus de dix mille pieds. Il aurait donc fallu dix océans l'un ſur l'autre, élevés ſur la moitié aqueuſe du globe, et dix autres océans ſur l'autre moitié; et, comme la ſphère aurait alors plus de circonférence, il faudrait encore quatre océans pour en couvrir la ſurface agrandie: ainſi il faudrait néceſſairement vingt-quatre

océans au moins pour inonder le ſommet des montagnes de Quito ; et, quand il n'en faudrait que quatre, comme le prétend le docteur *Burnet*, un phyſicien ſerait encore bien embarraſſé avec ces quatre océans. Qui croirait que *Burnet* imagine de les faire bouillir pour en augmenter le volume ? Mais l'eau en bouillant ne ſe gonfle jamais un quart ſeulement au-delà de ſon volume ordinaire. A quoi eſt-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que reſpecter !

RELATION

Touchant un maure blanc, amené d'Afrique à Paris, en 1744.

J'AI vu il n'y a pas long-temps à Paris un petit animal blanc comme du lait, avec un mufle taillé comme celui des Lapons, ayant comme les nègres de la laine friſée ſur la tête, mais une laine beaucoup plus fine, et qui eſt de la blancheur la plus éclatante ; ſes cils et ſes ſourcils ſont de cette même laine, mais non friſée ; ſes paupières d'une longueur qui ne leur permet pas en s'élevant de découvrir tout l'orbite de l'œil, lequel eſt un rond parfait ; les yeux de cet animal ſont ce qu'il

y a de plus ſingulier ; l'iris eſt d'un rouge tirant ſur la couleur de roſe ; la prunelle, qui eſt noire chez nous et chez tout le reſte du monde, eſt chez eux d'une couleur aurore très-brillante : ainſi au lieu d'avoir un trou percé dans l'iris, à la façon des blancs et des nègres, ils ont une membrane jaune tranſparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumière. Il ſuit de-là évidemment qu'ils voient tous les objets tout autrement colorés que nous ne les voyons ; et, s'il y a parmi eux quelque *Newton*, il établira des principes d'optique différens des nôtres ; ils regardent, ainſi que marchent les crabes, toujours de côté, et ſont tous louches de naiſſance ; par-là ils ont l'avantage de voir à la fois à droite et à gauche, et ont deux *axes* de viſion, tandis que les plus beaux yeux de ce pays-ci n'en ont qu'un ; mais ils ne peuvent ſoutenir la lumière du ſoleil ; ils ne voient bien que dans le crépuſcule. La nature les deſtinait probablement à habiter les cavernes ; ils ont d'ailleurs les oreilles plus longues et plus étroites que nous. Cet animal s'appelle un *homme*, parce qu'il a le don de la parole, de la mémoire, un peu de ce qu'on appelle *raiſon*, et une eſpèce de viſage.

La race de ces hommes habite au milieu de l'Afrique : les Eſpagnols les appellent *Albinos* ;

leur principale habitation eſt près du royaume de Loango. Je ne ſais pourquoi *Voſſius* prétend que ce ſont des lépreux ; celui que j'ai vu à l'hôtel de Bretagne avait une peau très-unie, très-belle, ſans boutons, ſans taches. Cette eſpèce eſt mépriſée des nègres, plus que les nègres ne le ſont de nous : on ne leur pardonne pas dans ce pays d'avoir des yeux rouges, et une peau qui n'eſt point huileuſe, dont la membrane graiſſeuſe n'eſt point noire. Ils paraiſſent aux nègres une eſpèce inférieure faite pour les ſervir ; quand il arrive à un nègre d'avilir la dignité de ſa nature, juſqu'à faire l'amour à une perſonne de cette eſpèce blafarde, il eſt tourné en ridicule par tous les nègres. Une négreſſe, convaincue de cette méſalliance, eſt l'opprobre de la cour et de la ville. J'ai appris depuis, des voyageurs les plus dignes de foi, et qui ont été chargés dans les grandes Indes des plus importans emplois, qu'on a tranſporté de ces animaux à Madagaſcar, à l'île de Bourbon, à Pondichéri ; il n'y a point d'exemple, m'ont-ils dit, qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans : je ne ſais s'il faut les en féliciter ou les en plaindre. (1)

(1) On a prétendu depuis que ces êtres ne ſont point une eſpèce diſtincte, qu'ils ſont la production d'un père et d'une mère nègres ; que c'eſt une variété de couleur, ou une eſpèce

Il y a quelques années que nous avons connu l'exiſtence de cette eſpèce : on avait tranſporté en Amérique un de ces petits maures blancs. On trouve dans les mémoires de l'académie des ſciences, qu'on en avait donné avis à M. *Helvétius;* mais perſonne ne voulait le croire : car, ſi on donne une créance aveugle à tout ce qui eſt abſurde, on ſe défie toujours en récompenſe de tout ce qui eſt naturel. La première fois qu'on dit aux Européans qu'il y avait une eſpèce d'hommes noirs comme des taupes, il y a grande apparence qu'on ſe mit à rire autant qu'on ſe moqua depuis de ceux qui imaginèrent les antipodes. Comment ſe peut-il faire, diſait-on, qu'il y ait des femmes qui n'aient pas la peau blanche ? On s'eſt familiariſé depuis avec la variété de la nature. On a ſu qu'il a plu à la Providence de faire des hommes à membrane noire, et des têtes à laine dans des climats tempérés, d'en mettre de blancs ſous la ligne, de bronzer les hommes aux grandes Indes et au Bréſil, de donner aux Chinois d'autres figures qu'à nous, de mettre des corps de Lapons tout auprès des Suédois.

d'étiolement comme celui qu'on obſerve dans les plantes : mais cette queſtion reſtera indéciſe tant qu'on n'aura pour la décider que des relations de voyageurs, des témoignages de colons, ou des atteſtations en forme juridique.

Voici enfin une nouvelle richeſſe de la nature, une eſpèce qui ne reſſemble pas tant à la nôtre que les barbets aux lévriers. Il y a encore probablement quelque autre eſpèce vers les terres auſtrales. Voilà le genre humain plus favoriſé qu'on n'a cru d'abord ; il eût été bien triſte qu'il y eût tant d'eſpèces de ſinges, et une ſeule d'hommes. C'eſt ſeulement grand dommage qu'un animal auſſi parfait ſoit ſi peu diverſifié, et que nous ne comptions encore que cinq ou ſix eſpèces abſolument différentes, tandis qu'il y a parmi les chiens une diverſité ſi belle. Il eſt très-vraiſemblable qu'il s'eſt détruit quelques-unes de ces eſpèces d'animaux à deux pieds ſans plumes, comme il s'eſt perdu évidemment beaucoup d'autres eſpèces d'animaux ; celle-ci, que nous appelons *maures blancs*, eſt très-peu nombreuſe ; il ne faudrait preſque rien pour l'anéantir ; et, pour peu que nous continuions en Europe à peupler les couvens, et à dépeupler la terre, pour ſavoir qui la gouvernera, je ne donne pas encore beaucoup de ſiècles à notre pauvre eſpèce.

On m'aſſure que la race de ces petits maures blancs eſt fort fière, qu'elle ſe croit privilégiée du ciel, qu'elle a une ſainte horreur pour les hommes qui ſont aſſez malheureux pour avoir des cheveux ou de la laine noire, pour ne

point loucher, pour avoir les oreilles courtes. Ils disent que tout l'univers a été créé pour les maures blancs : que depuis il leur est arrivé quelques petits malheurs, mais que tout doit être réparé, et qu'ils seront les maîtres des nègres et des autres blancs, gens réprouvés du ciel à jamais. Peut-être qu'ils se trompent ; mais si nous pensons valoir beaucoup mieux qu'eux, nous nous trompons assez lourdement.

DES SINGULARITÉS

DE

LA NATURE.

DES

DES SINGULARITÉS DE LA NATURE. (a)

On ſe propoſe ici d'examiner pluſieurs objets de notre curioſité avec la défiance qu'on doit avoir de tout ſyſtême, juſqu'à ce qu'il ſoit démontré aux yeux ou à la raiſon. Il faut bannir autant qu'on le pourra toute plaiſanterie dans cette recherche. Les railleries ne ſont pas des convictions ; les injures encore moins. Un médecin, plus connu par ſon imagination impétueuſe que par ſa pratique, en écrivant contre le célèbre *Linneus*, qui range dans la même claſſe l'hippopotame, le porc et le cheval, lui dit : *Cheval toi-même.* Je l'interrompis lorſqu'il liſait cette phraſe, et je lui dis : ,, Vous m'avouerez que, ſi M. *Linneus* ,, eſt un cheval, c'eſt le premier des chevaux. ,, Il n'eſt pas adroit de débuter par de telles épithètes, et il n'eſt pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'eſt pas une ſatire. Tenons-nous ſeulement en garde contre les apparences qui trompent ſi ſouvent, contre

(a) Voyez ſur ces différens objets le *Dictionnaire philoſophique, Phyſique, &c.* Tome II.

l'autorité magiſtrale qui veut ſubjuguer, contre le charlataniſme qui accompagne et qui corrompt ſi ſouvent les ſciences, contre la foule crédule qui eſt pour un temps l'écho d'un ſeul homme.

Souvenons-nous que les tourbillons de *Deſcartes* ſe ſont évanouis ; qu'il ne reſte rien de ſes trois élémens, preſque rien de ſa deſcription de l'homme ; que deux de ſes lois du mouvement ſont fauſſes ; que ſon ſyſtême ſur la lumière eſt erroné ; que ſes idées innées ſont rejetées, &c. &c. &c.

Songeons que les ſyſtêmes de *Burnet*, de *Woodward*, de *Whiſton* ſur la formation de la terre n'ont pas aujourd'hui un partiſan ; qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie, et la théodicée de l'ingénieux et profond *Leibnitz* comme des jeux d'eſprit, oubliés en naiſſant dans tout le reſte de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le ſiècle de *Newton*, plus on doit bannir les erreurs qui ſouilleraient ces vérités. On a fait une ample moiſſon, mais il faut cribler le froment, et rejeter l'ivraie.

Dans la phyſique, comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter. C'eſt le premier précepte d'*Ariſtote* et de *Deſcartes*. Mais on a cru en France que *Deſcartes* était l'inventeur de cette maxime.

Examinons par nos yeux et par ceux des autres. Craignons enſuite d'établir des règles générales. Celui qui, n'ayant vu que des bipèdes et des quadrupèdes, enſeignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle et d'une femelle, ſe tromperait lourdement.

Celui qui, avant l'invention de la greffe, aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur eſpèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un ſiècle, qu'on crut avoir découvert un ſatellite de Vénus. Depuis, un célèbre obſervateur anglais vit ou crut voir ce ſatellite ; on a cru auſſi le voir en France : cependant les aſtronomes n'en ont rien vu. Il peut exiſter ; mais attendons.

L'analogie pourrait attribuer à plus forte raiſon un ſatellite à Mars, qui eſt beaucoup plus éloigné du ſoleil que nous ; ce ſatellite ſerait plus aiſé à découvrir : cependant on ne l'a jamais aperçu. Le plus sûr eſt donc toujours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel ni ſur la terre, juſqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien conſtatées.

Caliginoſâ nocte premit Deus : DIEU couvre, dit *Horace*, ſes ſecrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t-on jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps ?

Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère;
Et que, reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles?
Comment ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre et reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes?
Le ſage Du Faï parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe et fugitive?
. . . . . .
Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penſer mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.

Ce n'eſt point là ce qu'on appelle *la raiſon pareſſeuſe*; c'eſt la raiſon éclairée et ſoumiſe qui ſait qu'un être chétif ne peut pénétrer

l'infini. Un fétu suffit pour nous démontrer notre impuissance. Il nous est donné de mesurer, calculer, peser et faire des expériences ; mais souvenons-nous toujours que le sage *Hippocrate* commença ses aphorismes par dire que *l'expérience est trompeuse ;* et qu'*Aristote* commença sa métaphysique par ces mots, *qui cherche à s'instruire doit savoir douter.*

Pour voir de quels effets étonnans la nature est capable, examinons quelques-unes de ses productions qui sont sous nos mains, et cherchons (en doutant) quels résultats évidens nous en pourrions former.

CHAPITRE PREMIER.

Des pierres figurées.

Ces pierres, soit agates, soit espèces de marbres et de cailloux, sont fort communes; on les appelle *dendrites*, quand elles représentent des arbres ; *herborisées* ou *arborisées*, lorsqu'elles ne figurent que de petites plantes ; *zoomorfites*, quand le jeu de la nature leur a imprimé la ressemblance imparfaite de quelques animaux. On pourrait nommer *domatistes* celles qui représentent des maisons. Il y en

a quelques-unes de cette eſpèce très-étonnantes. J'en ai vu une ſur laquelle on diſcernait un arbre chargé de fruits, et une face d'homme très-mal deſſinée, mais reconnaiſſable.

Il eſt clair que ce n'eſt ni un arbre, ni une maiſon qui a laiſſé l'empreinte de ſon image ſur ces petites pierres dans le temps qu'elles pouvaient avoir de la molleſſe et de la fluidité. Il eſt évident qu'un homme n'a pas laiſſé ſon viſage ſur une agate. Cela ſeul démontre que la nature exerce dans le genre des foſſiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puiſſance ni démêler les reſſorts.

Dire qu'on a vu ſur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croiſſent qu'aux Indes, n'eſt-ce pas avancer une choſe peu prouvée (1)? Une telle fiction n'eſt-elle pas la ſuite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes eſt venue autrefois

(1) Il y a des dendrites qui ſont véritablement des empreintes de plantes; d'autres ſont produites par des parties métalliques dépoſées ſur ces pierres ou dans leur intérieur; d'autres ſont formées par des bulles d'air. Quant aux pays des plantes qui ont produit ces impreſſions, on doit être très-réſervé à en décider: la plupart n'ont point de caractères ſpécifiques bien certains, et nous ne connaiſſons point toutes les eſpèces de nos climats. Les botaniſtes font chaque année des découvertes en ce genre.

en Allemagne, dans les Gaules et dans l'Espagne? Les Huns et les Goths y ſont bien venus : oui; mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe. Elle obéit aux lois de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les dépoſer ſur des agates de Bohême? Nous commençons par cette obſervation, parce qu'elle nous ſervira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poiſſons des mers les plus éloignées ſont venus habiter les carrières de Montmartre et les ſommets des Alpes et des Pyrénées. Il y a eu ſans doute de grandes révolutions ſur ce globe; mais on aime à les augmenter: on traite la nature comme l'hiſtoire ancienne, dans laquelle tout eſt prodige.

CHAPITRE II.

Du corail.

EST-ON bien sûr que le corail ſoit une production d'inſectes, comme il eſt indubitable que la cire eſt l'ouvrage des abeilles? On a trouvé de petits inſectes dans les pores du corail; mais où n'en trouve-t-on pas? Les

creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles ſont tapiſſées de républiques ; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles et les arbres. On ſerait bien mieux fondé, ſi on voyait un vieux fromage de Saſſenage pour la première fois, à ſuppoſer que les mites innombrables qu'il renferme ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient compoſés de petits vers, prétendit en même temps que les turquoiſes étaient faites d'oſſemens de morts, parce qu'on avait découvert quelques turquoiſes imparfaites auprès d'un ancien cadavre. Il ſe pourrait bien que les coraux ne fuſſent pas plus l'ouvrage d'un ver que la turquoiſe n'eſt l'ouvrage d'un os de mort.

Mille insectes viennent ſe loger dans les éponges ſur le bord de la mer ; mais ces insectes ont-ils produit les éponges ? De très-habiles naturaliſtes croient le corail un logement que des insectes ſe ſont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'eſt un végétal, et le témoignage des yeux eſt en leur faveur. (2)

(2) La découverte que le corail eſt la production d'une eſpèce de polypes marins eſt de M. *Peiſſonel;* de ſavans naturaliſtes la nièrent ; elle a été confirmée depuis par M. de *Juſſieu ;* et en feſant diſſoudre ces ſubſtances dans un acide affaibli,

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des polypes.

EST-IL bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées *polypes d'eau douce*, ſoient de vrais animaux? Je me défie beaucoup de mes yeux et de mes lumières; mais je n'ai jamais pu apercevoir juſqu'à préſent dans ces polypes que des eſpèces de petits joncs très-fins qui ſemblent tenir de la nature des ſenſitives. L'héliotrope ou la fleur au ſoleil, qui ſouvent ſe tourne d'elle-même du côté de cet aſtre, a pu paraître d'abord un phénomène auſſi extraordinaire que celui des polypes. La mimoſe des Indes, qui ſemble imiter le mouvement des animaux, n'eſt pourtant point dans le genre animal. La petite progreſſion très-lente et très-faible qu'on remarque dans les polypes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progreſſion beaucoup plus rapide et plus viſible des petites pierres plates qui deſcendent des bords d'un plat

on parvient à ſéparer la partie terreuſe du réſeau animal qui lui ſert de baſe.

Les turquoiſes paraiſſent devoir leur origine à des os colorés par une chaux métallique; cela eſt même prouvé pour quelques-unes de ces pierres.

dans le milieu, quand ce plat eſt rempli de vinaigre. Les bras du polype pourraient bien n'être que des ramifications, ſes têtes de ſimples boutons, ſon eſtomac des fibres creuſes, ſes mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits inſectes que cette plante ſemble quelquefois avaler, peuvent entrer dans ſa ſubſtance pour s'y nourrir et y périr, auſſi-bien qu'être attirés par cette ſubſtance pour être mangés par elle. Le polype ſubſiſte très-bien ſans que ces petits inſectes tombent dans ſes fibres; il n'a donc pas beſoin d'alimens : on peut donc croire qu'il n'eſt qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ſes œufs peut n'être que de la graine. Sa reproduction par bouture paraît indiquer que c'eſt une ſimple plante. Enfin il jette des rameaux quand on l'a retourné comme on retourne un gant : certainement la nature ne l'a pas fait pour être ainſi retourné par nos mains; et il n'y a rien là qui ſente l'animalité.

Feu M. *Dufey* avait ſur ſa cheminée une belle garniture de polypes de la grande eſpèce dans des vaſes. Ses parens et moi, nous regardions de tous nos yeux, et nous lui diſions que nous reſſemblions à *Sancho Pança*, qui ne voyait que des moulins à vent où ſon maître voyait des géans armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces polypes

de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes dépofent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres ; mais ont-ils la fenfibilité et la perception qui diftinguent le règne animal du végétal ? Reconnaiffons-nous pour nos confrères des êtres qui n'ont pas avec nous la moindre reffemblance ? Certainement le flûteur de M. *Vaucanfon* a plus l'air d'un homme qu'un polype n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifefteraient du fentiment, des défirs, des volontés et des idées.

Il eft bon de douter encore, jufqu'à ce qu'un nombre fuffifant d'expériences réitérées nous ait convaincus que ces plantes aquatiques font des êtres doués de fentiment, de perception, et des organes qui conftituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre. (3)

(3) Voyez l'ouvrage de M. *Trembley* fur les polypes. Il réfulte de fes obfervations que les polypes donnent des fignes d'irritabilité et de fpontanéité dans leurs mouvemens ; que leur manière de fe nourrir eft plus analogue à celle des animaux qu'à celle des plantes. Mais pourquoi n'y aurait-il pas des êtres organifés qui ne feraient ni végétaux ni animaux ? D'ailleurs il faut s'en tenir aux faits ; et pourvu qu'on connaiffe avec exactitude les phénomènes des polypes, il eft très-peu important de favoir dans quelle claffe on doit les ranger.

CHAPITRE IV.

Des limaçons.

La reproduction de ces polypes, qui se fait comme celle des peupliers et des saules, est bien moins merveilleuse que la renaissance des têtes de limaçons de jardin, à coquille. Qu'il revienne une tête à un animal assez gros, visiblement vivant, et dont le genre n'est point équivoque, c'est-là un prodige inoui, mais un prodige qu'on ne peut contester. Il n'y a point là de supposition à faire, point de microscope à employer, point d'erreurs à craindre. La raison humaine, et sur-tout la raison de l'école, est confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le principe, la cause de tous les mouvemens, de toutes les sensations, de toutes les perceptions : ici c'est tout le contraire. La tête qui va renaître reçoit du reste du corps, en quinze ou vingt jours, des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient lieu de sang, une bouche, des dents, des télescopes, des yeux, un cerveau, des sensations, des idées; je dis des idées, car on ne peut sentir sans avoir une idée au moins confuse

que l'on ſent. Où ſera donc déſormais le principe de l'animal ? Sera-t-on forcé de revenir à l'*harmonie* des Grecs ? et dix mille volumes de métaphyſique deviendront-ils abſolument inutiles ?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand ſervice au genre humain.

CHAPITRE V.

Des huîtres à l'écaille.

Les huîtres ſont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toujours immobile, toujours ſolitaire, empriſonné entre deux murs auſſi durs qu'il eſt mou, qui fait naître ſes ſemblables ſans copulation, et qui produit des perles ſans qu'on ſache comment, qui ſemble privé de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et des organes ordinaires de la nourriture : quelle énigme ! On les mange par centaines ſans faire la moindre réflexion ſur leurs ſingulières propriétés.

Il faudrait faire ſur elles les mêmes tentatives que ſur les limaçons, leur couper ſur leur rocher ce qui leur ſert de tête, refermer

enſuite leur écaille, et voir au bout d'un mois ce qui leur ſera arrivé. Sont-elles des zoophytes? quelles bornes diviſent le végétal et l'animal? où commence un autre ordre de choſes? quelle chaîne lie l'univers? mais y a-t-il une chaîne? ne voit-on pas une diſproportion marquée entre les planètes et leurs diſtances, entre la nature brute et l'organiſée, entre la matière végétante et la ſenſible, entre la ſenſible et la penſante? Qui ſait ſi elles ſe touchent? qui ſait s'il n'y a pas entre elles un infini qui les ſépare? qui ſaura jamais ſeulement ce que c'eſt que la matière?

CHAPITRE VI.

Des abeilles.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un ſérail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour et à faire ſes couches, qui pondait et logeait environ quarante mille

œufs par an. On a été plus loin, on a prétendu qu'elle pondait trois eſpèces différentes ; des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, et des ſervantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat et de celui d'Egypte (4). On a dit encore que ce phyſicien inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine, mère de trois eſpèces.

Tous les naturaliſtes avaient avant lui répété cette invention. Enfin il eſt venu un homme qui, étant poſſeſſeur de ſix cents ruches, a mieux examiné ſon bien que ceux qui, n'ayant point d'abeilles, ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe, qu'on ne connaît

(4) Ces fours à poulets, renouvelés par M. de *Réaumur*, ne furent entre ſes mains qu'une expérience curieuſe ; on a fait depuis des expériences ſur la manière de donner à tous ces œufs dans ces fours une chaleur égale et conſtante, ſur les moyens d'empêcher ces œufs de ſe deſſécher par la chaleur, en produiſant dans le lieu où ils ſont renfermés un certain degré d'humidité : par ces précautions cette méthode eſt devenue plus sûre, on ne perd que très-peu de poulets, et elle peut être employée avec profit dans le voiſinage des grandes villes.

guère mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt M. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très-ſimplement; mais qui recueille comme moi du miel et de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi; il en ſait plus que M. le prieur de *Jonval*, et que M. le comte du *Spectacle de la nature:* il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi et de reine qui perpétuent cette race royale et qui préſident aux ouvrages; il les a vus, il les a deſſinés, et il renvoie aux *Mille et une nuits* et à l'*Hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſérail. Il y a enſuite la race des bourdons, qui n'a aucune relation avec la première, et enfin la grande famille des abeilles ouvrières partagées en mâles et en femelles, qui forment le corps de la république. Ce ſont les abeilles femelles qui dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourrait-elle pondre et loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Il eſt très-vraiſemblable que M. *Simon* a raiſon. Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Je me ſoucie d'ailleurs fort peu du roi et de la reine. J'aurais

mieux aimé que tous ces raiſonnemens m'euſſent appris à guérir mes abeilles, dont la plupart moururent, il y a deux ans, pour avoir trop ſucé des fleurs de tilleul. (5)

On nous a trompés ſur tous les objets de notre curioſité, depuis les éléphans juſqu'aux abeilles et aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'hiſtoire depuis *Séſoſtris* juſqu'à la donation de *Conſtantin*, et depuis *Conſtantin* et ſon *labarum* juſqu'au pacte que le maréchal *Fabert* fit avec le diable. Preſque tout eſt obſcurité dans les origines des animaux, ainſi que dans celles des peuples ; mais quelque opinion qu'on embraſſe ſur les abeilles et ſur les fourmis, ces deux républiques auront toujours de quoi nous étonner et de quoi humilier notre raiſon. Il n'y a point d'inſecte qui ne ſoit une merveille inexplicable.

(5) Il reſte encore de grandes obſcurités ſur la génération des abeilles, malgré les recherches d'une ſociété économique établie en Luſace, et qui a fait de l'obſervation des abeilles l'objet principal de ſes travaux. L'opinion de M. de *Réaumur* eſt la plus vraiſemblable, à cela près qu'il paraît que les mâles ne fécondent les œufs que hors du corps de la femelle, et lorſqu'ils ſont dépoſés dans leurs cellules ; ce qui explique l'uſage de cette grande quantité de mâles.

Quant à l'opinion de M. *Simon*, elle n'a jamais eu de partiſans parmi les obſervateurs exacts. Il reſte à examiner ſi la différence entre la reine femelle et les ouvrières tient à ce qu'elles naiſſent de germes différens, ou ſeulement à ce qu'elles ſont élevées dans des cellules plus ou moins grandes : on ignore également pourquoi il y a dans les ruches deux eſpèces de bourdons.

On trouve dans les proverbes attribués à *Salomon*, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, et qui ſont plus ſages que les ſages. Les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon; le lièvre, peuple faible qui couche ſur des pierres; la ſauterelle, qui, n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes mains, et qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles, qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point ſur la pierre, et des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus, je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

CHAPITRE VII.

De la pierre.

La nature ſe joue à former autant de ſortes de pierres que d'animaux; elle produit des pierres qui reſſemblent à des lentilles, et qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu reſſemblantes à des langues, et qu'on a nommées *gloſſopètres*; d'autres qui ont la forme approchante d'un œuf; d'autres dont la figure eſt celle de l'ourſin de mer; il y en a beaucoup de tournées en ſpirales; on leur a donné très-improprement le nom de *cornes d'Ammon*; car dans toutes les

ſciences on a eu la petite vanité d'impoſer des noms faſtueux aux choſes les plus communes. Ainſi les chimiſtes ont appelé une préparation de plomb, *du ſucre de Saturne*, comme un bourgeois ayant acheté une charge prend le titre de *haut* et *puiſſant ſeigneur* chez ſon notaire.

J'ai vu de ces cornes d'Ammon qui paraiſſent nouvellement formées, et qui ne ſont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt; j'en ai vu d'à demi-formées, et qui pèſent vingt livres; j'en ai vu qui font une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un ſerpent entortillé ſur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres ſont l'ancien logement d'un poiſſon qui ne ſe trouve qu'aux Indes; que par conſéquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déjà parlé, et nous demandons encore ſi cette manière d'expliquer la nature eſt bien naturelle? (*)

Il y a des coquilles nommées *conchæ Veneris*, conques de Vénus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques phyſiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles ſoient les dépouilles des dames.

(*) Voyez les notes de la Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe.

CHAPITRE VIII.

Du caillou.

QUEL ſuc pierreux forme ces cailloux de mille eſpèces différentes ? Pourquoi dans pluſieurs de nos campagnes ne voit-on pas un ſeul caillou, et que d'autres à peu de diſtance en ſont couvertes ? Pourquoi en Amérique, vers la rivière des Amazones, n'en trouve-t-on pas un ſeul dans l'eſpace de cinq cents lieues ?

Au milieu de nos champs nous découvrons ſouvent des cailloux énormes, depuis trois pieds juſqu'à vingt de diamètre ; et à côté il y en a qui paraiſſent auſſi anciens et qui n'ont pas un demi-pouce d'épaiſſeur ; d'autres n'ont que deux ou trois lignes de diamètre : leur peſanteur ſpécifique eſt inégale : elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle eſt moindre, et dans quelques-uns plus forte.

Quelque peſant, quelque opaque, quelque liſſe qu'un caillou puiſſe être, il eſt percé comme un crible. Si l'or et les diamans ont autant et plus de pores que de ſubſtance, à plus forte raiſon le caillou eſt-il percé dans toutes ſes dimenſions ; et un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'aſiles à des inſectes imperceptibles. C'eſt

un aſſemblage de parties homogènes dont réſulte une maſſe ſouvent inébranlable au marteau ; il eſt vitrifiable à la longue à un feu de fournaiſe, et on voit alors que ſes parties conſtituantes ſont une eſpèce de criſtal ; mais quelle force avait joint ces petits criſtaux ? d'où réſultait ce corps ſi dur que le feu a diviſé ? Eſt-ce l'attraction qui rendait toutes ſes parties ſi unies entre elles et ſi compactes ? Cette attraction démontrée entre le ſoleil et les planètes, entre la terre et ſon ſatellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe entier ? Eſt-elle le premier principe de la cohéſion des corps ? Eſt-elle avec le mouvement la première loi de la nature ? C'eſt ce qui paraît le plus probable ; mais que cette probabilité eſt encore loin d'une conviction lumineuſe !

CHAPITRE IX.

De la roche.

Il y a pluſieurs ſortes de roches qui forment la chaîne des Alpes et des autres montagnes par leſquelles les Alpes ſe rejoignent aux Pyrénées. Je ne parlerai dans cet article que

de la fameuſe opération d'*Annibal* ſur le haut des Alpes. Une pointe de roche eſcarpée lui fermait le paſſage. Il la rendit calcinable, ou du moins facile à diviſer par le fer, en l'échauffant par un grand feu, et en y verſant du vinaigre.

Les ſiècles ſuivans ont douté de la poſſibilité du fait. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui compoſent la plus grande partie des Alpes, je les mis dans un vaſe rempli d'un vinaigre bouillant; ils devinrent en peu de minutes preſque friables comme du ſable. Ils ſe pulvérisèrent entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puiſſe faire l'expérience d'*Annibal*.

CHAPITRE X.

Des montagnes, de leur néceſſité, et des cauſes finales.

Il y a une très-grande différence entre les petites montagnes iſolées et cette chaîne continue de rochers qui règnent ſur l'un et ſur l'autre hémiſphère. Les iſolées ſont des amas hétérogènes compoſés de matières étrangères, entaſſées ſans ordre, ſans couches régulières.

On y trouve des reſtes de végétaux, d'animaux terreſtres et aquatiques, ou pétrifiés, ou friables, des bitumes, des débris de minéraux. Ce ſont pour la plupart des volcans, des éruptions de la terre, des excreſcences cauſées par des convulſions ; leurs ſommets ſont rarement en pointes, leurs flancs contiennent des ſoufres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire eſt formée d'un roc continu, tantôt de roche dure, tantôt de pierre calcaire, tantôt de graviers. Elle s'élève et s'abaiſſe par intervalles. Ses fondemens ſont probablement auſſi profonds que ſes cimes ſont élevées. Elle paraît une pièce eſſentielle à la machine du monde, comme les os le ſont aux quadrupèdes et aux bipèdes. C'eſt autour de leurs faîtes que s'aſſemblent les nuages et les neiges, qui de là ſe répandant ſans ceſſe, forment tous les fleuves et toutes les fontaines, dont on a ſi long-temps et ſi fauſſement attribué la ſource à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre eſt couronnée, point de coquilles (*), point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crevaſſes profondes où le haſard a jeté des corps étrangers.

(*) Voyez la note 1 de la Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un et l'autre hémiſphère ont une utilité plus ſenſible. Elles affermiſſent la terre ; elles ſervent à l'arroſer ; elles renferment à leurs baſes tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il ſoit permis de remarquer à cette occaſion que toutes les pièces de la machine de ce monde ſemblent faites l'une pour l'autre. Quelques philoſophes affectent de ſe moquer des cauſes finales rejetées par *Epicure* et par *Lucrèce*. C'eſt plutôt, ce me ſemble, d'*Epicure* et de *Lucrèce* qu'il faudrait ſe moquer. Ils vous diſent que l'œil n'eſt point fait pour voir; mais qu'on s'en eſt ſervi pour cet uſage, quand on s'eſt aperçu que les yeux y pouvaient ſervir. Selon eux, la bouche n'eſt point faite pour parler, pour manger, l'eſtomac pour digérer, le cœur pour recevoir le ſang des veines et l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les tailleurs leur feſaient des habits pour les vêtir, et les maçons des maiſons pour les loger ; et ils oſaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence, univerſelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas, ſans doute, abuſer des cauſes finales : on ne doit pas dire comme monſieur le prieur dans le *Spectacle de la nature*,

que

que les marées ſont données à l'Océan pour que les vaiſſeaux entrent plus aiſément dans les ports, et pour empêcher que l'eau de la mer ne ſe corrompe; car la Méditerranée n'a point de flux et de reflux, et ſes eaux ne ſe corrompent point.

Pour qu'on puiſſe s'aſſurer de la fin véritable pour laquelle une cauſe agit, il faut que cet effet ſoit de tous les temps et de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaiſſeaux en tout temps et ſur toutes les mers; ainſi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaiſſeaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées; on ſent combien il ſerait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout temps pour s'ajuſter aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru ſi tard; mais il eſt bien évident que ſi les nez n'ont pas été faits pour les béſicles, ils l'ont été pour l'odorat, et qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même, les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles ſont viſiblement deſtinées à tous les uſages que le métacarpe, les phalanges de nos doigts, et les mouvemens du muſcle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des cauſes finales.

Il paraît bien difficile ſur-tout que les organes de la génération ne ſoient pas deſtinés à perpétuer les eſpèces. Ce mécaniſme eſt bien admirable ; mais la ſenſation que la nature a jointe à ce mécaniſme eſt plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaiſir eſt divin, et que ce plaiſir eſt une cauſe finale, par laquelle ſont produits ſans ceſſe ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

Cet *Epicure* était un grand homme pour ſon temps ; il vit ce que *Deſcartes* a nié, ce que *Gaſſendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement ſans vide. Il conçut la néceſſité des atomes pour ſervir de parties conſtituantes aux eſpèces invariables. Ce ſont-là des idées très-philoſophiques. Rien n'était ſur-tout plus reſpectable que la morale des vrais épicuriens : elle conſiſtait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la ſageſſe, et dans l'amitié, ſans laquelle la vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de *Deſcartes*.

Enfin, les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémiſphères, et plus de ſix cents fleuves qui coulent juſqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui deſcendent de ces mêmes réſervoirs, et qui

groſſiſſent les fleuves après avoir fertiliſé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même ſource, et qui abreuvent le genre animal et le végétal ; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit et d'une déclinaiſon d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le criſtallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les ſons, les routes du ſang dans nos veines, la ſyſtole et la diaſtole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

CHAPITRE XI.

De la formation des montagnes.

On ne s'eſt pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre ; *Maillet* a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux et les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans l'*Hiſtoire naturelle* imprimée au louvre, comme un enfant inconnu et expoſé eſt quelquefois recueilli par un grand ſeigneur ; mais le public philoſophe n'a pas adopté cet enfant, et il eſt difficile à élever. Il eſt trop viſible que

la mer ne fait point une chaîne de roches ſur la terre. Le flux peut amonceler un peu de ſable, mais le reflux l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des ſiècles innombrables une ſuite immenſe de rochers néceſſaires dans tous les temps. L'Océan ne peut avoir quitté ſon lit, creuſé par la nature, pour aller élever au-deſſus des nues les rochers de l'Immaüs et du Caucaſe. L'Océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitié du globe pour ſe jeter ſur l'autre, qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la lune.

Sur quelles raiſons apparentes appuie-t-on ce paradoxe? ſur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles ſaillans d'une montagne à l'Occident, répondent aux angles rentrans d'une montagne à l'Orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer aient produit ces angles. La concluſion eſt haſardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'eſt pas dans le grand baſſin de la Savoie et du lac de Genève; il ne l'eſt pas dans la grande vallée de l'Arno, autour de Florence; mais à quelles branches ne ſe prend-on pas quand on ſe noie dans les ſyſtêmes? (6)

(6) La plupart des vallées qu'on a ſuppoſé avoir été formées par la mer, ſont évidemment l'ouvrage des torrens et

Il vaudrait autant avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes.

Quel eſt donc le véritable ſyſtême ? celui du grand Etre qui a tout fait, et qui a donné à chaque élément, à chaque eſpèce, à chaque genre ſa forme, ſa place et ſes fonctions éternelles. Le grand Etre qui a formé l'or et le fer, les arbres, l'herbe, l'homme et la fourmi, a fait l'Océan et les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poiſſons, comme le dit *Maillet ;* tout a été probablement ce qu'il eſt par des lois immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne ſommes pas des dieux qui puiſſions créer un univers avec la parole.

Il eſt très-vrai que d'anciens ports ſont comblés, que la mer s'eſt retirée de Carthage, de Roſette, des deux Cirtes, de Ravenne, de Fréjus, d'Aigues-mortes, &c. Elle a englouti des terrains ; elle en a laiſſé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes ; on conclut que l'Océan a caché pendant des ſiècles le mont Taurus et les Alpes ſous ſes flots. Quoi ! parce que des atterriſſemens auront reculé la mer de pluſieurs lieues, et qu'elle

des rivières qui y coulent ou qui y ont coulé autrefois ; car on obſerve ſur les plateaux ſupérieurs aux vallées où coulent ces fleuves, les dépôts où l'on retrouve les mêmes cailloux roulés que ces rivières entraînent.

aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous perſuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de ſiècles! Nous voyons des volcans, donc tout le globe a été en feu; des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'univers a été la proie des flammes. Ne doit-on pas ſe défier d'une telle concluſion? Les accidens ne ſont pas des règles générales.

L'illuſtre et ſavant auteur de l'*Hiſtoire naturelle* dit à la fin de la théorie de la terre, page 124: *Ce ſont les eaux raſſemblées dans la vaſte étendue des mers, qui, par le mouvement continuel du flux et du reflux, ont produit les montagnes, les vallées*, &c.

Mais auſſi voici comme il s'exprime, page 139: „ Il y a ſur la ſurface de la terre des „ contrées élevées qui paraiſſent être des „ points de partage marqués par la nature „ pour la diſtribution des eaux. Les environs „ du mont Saint-Gothard ſont un de ces „ points en Europe; un autre point eſt le „ pays ſitué entre les provinces de Belozera „ et de Vologda en Ruſſie, d'où deſcendent „ des rivières dont les unes vont à la mer „ Noire, et d'autres à la mer Caſpienne, &c. „

Il enſeigne donc ici que cette grande chaîne de montagnes, prolongée d'Eſpagne en Tartarie, eſt une pièce eſſentielle à la machine

du monde. Il ſemble ſe contredire dans ces deux aſſertions ; il ne ſe contredit pourtant pas : car en avouant la néceſſité des montagnes pour entretenir la vie des animaux et des végétaux, il ſuppoſe que *les eaux du ciel détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, et ramenant tout au niveau, rendront un jour notre terre à la mer, qui s'en emparera ſucceſſivement, en laiſſant à découvert de nouveaux continens*, &c.

Voilà donc, ſelon lui, notre Europe privée des Alpes et des Pyrénées et de toutes leurs branches. Mais en ſuppoſant cette chaîne de montagnes écroulée, diſperſée ſur notre continent, n'en élèvera-t-elle pas la ſurface ? cette ſurface ne ſera-t-elle pas toujours au-deſſus du niveau de la mer ? comment la mer, en violant les lois de la gravitation et celle des fluides, viendra-t-elle ſe placer chez les Baſques ſur les débris des Pyrénées ? Que deviendront les habitans, hommes et animaux, quand l'Océan ſe ſera emparé de l'Europe ? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car ſi l'Océan prend chaque jour quelque choſe de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Deſcendrons-nous dans les profondeurs de l'Océan, qui ſont en beaucoup d'endroits de plus de mille pieds ? Mais

quelle puiſſance contraire à la nature commandera aux eaux de quitter ces profondes et immenſes vallées pour nous recevoir ?

Prenons la choſe d'un autre biais. Preſque tous les naturaliſtes ſont perſuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles, au milieu de nos terres, ſont des monumens du long ſéjour de l'Océan dans les provinces où ces dépouilles ſe ſont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Eſpagne, et ſur-tout en Afrique. C'eſt donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a ſuppoſé d'abord : *Ce ne ſont plus les eaux du ciel qui détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, et qui rendent notre terre à la mer.* C'eſt au contraire la mer qui s'eſt retirée inſenſiblement dans la ſuite des ſiècles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Touraine, de la Bretagne, où elle demeurait, et qui s'en eſt allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux ſuppoſitions prendrons-nous ? D'un côté, on nous dit que l'Océan vient peu à peu couvrir les Pyrénées et les Alpes ; de l'autre, on nous aſſure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il eſt évident que l'un des deux ſyſtêmes eſt faux ; et il n'eſt pas improbable qu'ils le ſoient tous deux.

J'ai

J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'ici pour concilier avec lui-même le savant et éloquent académicien, auteur aussi ingénieux qu'utile de l'Histoire naturelle. J'ai voulu rapprocher ses idées pour en tirer de nouvelles instructions; mais comment pourrai-je accorder avec son systême ce que je trouve au tome XII, page 10, dans son discours intitulé : Première vue de la nature ? *La mer irritée*, dit-il, *s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter. La terre élevée au-dessus du niveau de la mer est à l'abri de ses irruptions. Sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices*, &c.

Ce morceau, dérobé à la poësie, semble être de *Massillon* ou de *Fénélon*, qui se permirent si souvent d'être poëtes en prose; mais certainement si la mer irritée, en s'élevant vers le ciel, se brise en mugissant contre des digues inébranlables, si elle ne peut surmonter ces digues avec tous ses efforts, elle n'a donc jamais quitté son lit pour s'emparer de nos rivages; elle est bien loin de se mettre à la place des Pyrénées et des Alpes. C'est non-seulement contredire ce systême qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de suppositions, mais c'est

contredire une vérité reconnue de tout le monde ; et cette vérité eſt que la mer s'eſt retirée à pluſieurs milles de ſes anciens rivages, et qu'elle en a couvert d'autres ; vérité dont on a étrangement abuſé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque ſuppoſition que l'eſprit humain ſe perde, il eſt poſſible, il eſt vraiſemblable, il eſt même prouvé que pluſieurs parties de la terre ont ſouffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en ſon chemin : et *Triſſotin* dans les Femmes ſavantes n'a peut-être pas tort de dire :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle :
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle ;
Un monde près de nous a paſſé tout du long,
Eſt chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encore connue lorſque la comédie des Femmes ſavantes fut jouée à la cour en 1672. Il eſt très-certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'eſpace avec tant de rapidité, aurait des ſuites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement inſenſible de l'Océan à l'endroit où eſt aujourd'hui le mont

Saint-Gothard, ou ſon départ de Breſt et de Saint-Malo pour ſe retirer vers le pôle et vers le détroit de Hudſon. Heureuſement il ſe paſſera du temps avant que notre Europe ſoit fracaſſée par une comète, ou engloutie par l'Océan.

N. B. Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique* les articles intitulés : *Des coquilles et des ſyſtêmes bâtis ſur des coquilles. Amas de coquilles. Obſervations importantes ſur la formation des pierres et des coquilles. De la grotte des fées. Du falun de Touraine et de ſes coquilles. Idée de Paliſſi ſur les coquilles prétendues. Du ſyſtême de Maillet, qui de l'inſpection des coquilles conclut que les poiſſons ſont les premiers pères des hommes.* Ces articles ſervaient de ſuite à cet ouvrage-ci ; on ne fait que les indiquer au lecteur, pour ne pas les imprimer deux fois.

CHAPITRE XII.

Des germes.

Des philoſophes tâchèrent donc d'établir quelque ſyſtême qui bannît les germes par leſquels les générations des hommes, des animaux et des plantes, s'étaient perpétuées juſqu'à nos jours. C'eſt en vain que nos yeux voient, et que nos mains manient les ſemences

que nous jetons en terre; c'eſt en vain que les animaux ſont tous évidemment produits par un germe : on s'eſt plu à démentir la nature pour établir d'autres ſyſtêmes que le ſien.

Celui des animaux ſpermatiques ne ſemble point contredire la phyſique ; cependant on s'en eſt dégoûté comme d'une mode. Il était très-commun alors que tous les philoſophes, excepté ceux de quatre-vingts ans, dérobaſſent à l'union des deux ſexes la liqueur ſéminale productrice du genre humain, et que dans cette liqueur on vît, à l'aide du microſcope, nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs gliſſer les têtards deſtinés à être grenouilles.

Dans ce ſyſtême les mâles étaient les principaux dépoſitaires de l'eſpèce; au lieu que dans le ſyſtême des œufs, qui avait prévalu juſque alors, c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, et qui étaient véritablement mères. Le mâle ne ſervait qu'à féconder les œufs, comme les coqs fécondent les poules. Ce ſyſtême des œufs avait un prodigieux avantage ; celui de l'expérience journalière eſt inconteſtable dans pluſieurs eſpèces. Cependant on a fini par douter de l'un et de l'autre ; mais, ſoit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, ſoit que la femelle le renferme dans ſon ovaire, et que

la liqueur du mâle ſerve à ſon développement, il eſt certain que dans les deux cas il y a un germe : et c'eſt ce germe que l'amour de la nouveauté, la fureur des ſyſtêmes, et encore plus celle de l'amour propre, entreprirent de détruire.

L'auteur d'un petit livre intitulé *la Vénus phyſique*, imagina que tout ſe feſait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée d'un œil, ſa rétine, ſa cornée, ſa conjonctive étaient attirées par de ſemblables parties de l'autre œil. Perſonne n'avait jamais corrompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par *Newton* dans des cas abſolument différens ; une telle chimère était digne de l'idée de diſſéquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, et d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne ſervit pas peu à décréditer l'eſprit ſyſtématique, qui eſt pourtant ſi néceſſaire au progrès des ſciences, quand il n'eſt que l'eſprit d'ordre, et qu'il eſt réglé par la raiſon.

CHAPITRE XIII.

De la prétendue race d'anguilles formées de farine et de jus de mouton.

PRECISEMENT dans le même temps un jésuite irlandais, nommé *Néedham*, qui voyageait dans l'Europe en habit séculier, fit des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut apercevoir dans de la farine de blé ergoté, mise au four et laissée dans un vase purgé d'air, et bien bouché, il crut apercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli. Aussitôt plusieurs philosophes s'efforcèrent de crier merveilles, et de dire, il n'y a point de germe; tout se fait, tout se régénère par une force vive de la nature. C'est l'attraction, disait l'un; c'est la matière organisée, disait l'autre; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons physiciens furent trompés par un jésuite. C'est ainsi qu'un commis des fermes en Basse-Bretagne fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle fesait très-bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines que bien des gens la soutiennent encore, lorsqu'elle est reconnue et tombée dans le mépris, comme quelques journaux historiques répètent de fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées. Un nouvel auteur d'une traduction élégante et exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes savantes, s'efforce, dans les notes du troisième livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuses expériences de *Néedham*, si bien convaincues de fausseté par M. *Spalanzani*, et rejetées de quiconque a un peu étudié la nature (7). L'ancienne

(7) Voyez l'ouvrage intitulé : *Nouvelles recherches sur les animaux microscopiques*, par M. *Spalanzani*. Il avait sur *Néedham* un grand avantage, celui de n'avoir les yeux fascinés par aucun systême physique ou théologique. *Tuberville Néedham* était anglais et prêtre, et non irlandais et jésuite, c'est une plaisanterie. Les expériences microscopiques lui avaient donné quelque réputation, mais la métaphysique de collége, dans laquelle il noya ses observations, le firent tomber ; il eut le malheur d'obliger M. de *Voltaire* à écrire contre lui, et il devint ridicule. Les animaux microscopiques, observés par *Néedham*, sont de vrais animaux, comme l'a prouvé M. *Spalanzani*. Parmi les prétendues anguilles il y en a de réelles, ce sont celles d'une espèce de blé vicié ; elles ont la singulière propriété de vivre étant desséchées, et de se ranimer lorsqu'on les mouille avec un peu d'eau. Cette propriété se conserve durant un temps indéfini ; mais ces animaux existent dans le grain même, après avoir vécu dans la racine et dans la tige ; il n'y a point là de génération spontanée. Quelques autres des anguilles de *Néedham* sont des filamens ou des gaines, dans lesquelles les vrais animaux sont renfermés.

erreur que la corruption eſt mère de la génération allait reſſuſciter ; il n'y avait plus de germe ; et ce que *Lucrèce*, avec toute l'antiquité, jugeait impoſſible, allait s'accomplir.

> . . . . . *Ex omnibus rebus*
> *Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.*
> *Ex undis homines, è terrâ poſſet oriri*
> *Squammiferum genus, et volucres; erumpere cœlo*
> *Armenta et pecudes.... ferre omnes omnia poſſent.*

Le haſard incertain de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, et l'effet eſt ſans cauſe.
On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs;
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure :
Tout pourra tout produire ; il n'eſt plus de nature.

Lucrèce avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il eſt démontré aujourd'hui aux yeux et à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal, ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice préſide

M. *Spalanzani* a montré que *Néedham* n'avait pas pris toutes les précautions néceſſaires pour détruire les germes qui auraient pu ſe développer dans les infuſions, et que quand on prend ces précautions, on ne trouve plus d'animaux.

à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître les germes, puiſqu'on les voit et qu'on les sème, et que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embryon qui croîtra par le ſecours de la terre et de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embryon, parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matière, parce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas. Ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes que nous voyons, et que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions, mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtême qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable, et il aura par deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable, dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtêmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.

CHAPITRE XIV.

D'une femme qui accouche d'un lapin.

A quoi ne porte point l'envie de ſe ſignaler par un ſyſtême !

Cette doctrine des générations fortuites avait déjà pris tant de crédit dès le commencement du ſiècle, que pluſieurs perſonnes étaient perſuadées qu'une ſole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, diſait-on, que des parties organiques de grenouilles dans les moules de ſoles. Un chirurgien de Londres, aſſez fameux, nommé *Saint-André*, publiait cette doctrine de toutes ſes forces, en 1726 ; et il avait l'enthouſiaſme des nouvelles ſectes. Une de ſes voiſines, pauvre et hardie, réſolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapereau, et que la honte l'avait forcée de ſe défaire de ſon enfant ; mais que la tendreſſe maternelle l'avait empêchée de le manger.

Saint-André, trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de ſon ſyſtême, ne douta pas de cette aventure, et en triompha avec ſes adhérens. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans ſon galetas,

elle lui dit qu'elle reſſent des tranchées comme ſi elle était prête d'accoucher encore. *Saint-André* l'aſſure que c'eſt une ſuperfétation. Il la délivre lui-même en préſence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore en vie. *Saint-André* montre par-tout le fils de ſa voiſine. Les opinions ſe partagent ; quelques-uns crient miracle : les partiſans de *Saint-André* diſent que, ſuivant les lois de la nature, il eſt étonnant que la choſe n'arrive pas plus ſouvent. Les gens ſenſés rient ; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier ſi bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la juſtice ſe mêla des affaires de ſa famille ; on la tint enfermée ; on la veilla ; on ſurprit un petit lapereau qu'elle avait fait venir, et qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie ; *Saint-André* ſe cacha. Les papiers publics s'égayèrent ſur cette garenne, comme ils ſe ſont égayés depuis ſur l'homme qui devait ſe mettre dans une bouteille de deux pintes, et ſur le public qui vint en foule à ce ſpectacle.

La ſaine phyſique détruit toutes ces impoſtures, ainſi qu'elle a chaſſé les poſſédés et les ſorciers.

Il réſulte de tout ce que nous avons vu qu'il faut ſe méfier des lapereaux de *Saint-*

André, des anguilles de *Néedham*, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui eſt très-ingénieuſe, et des molécules organiques qui ſont plus ingénieuſes encore.

CHAPITRE XV.

Des anciennes erreurs en phyſique.

Les erreurs de la fauſſe phyſique ſont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Preſque tout eſt abſurde dans *Lucrèce:* voyez ſeulement le quatrième et le cinquième livre, vous y trouverez que des ſimulacres émanent des corps pour venir frapper notre vue et notre odorat.

Quàm primùm noſcas rerum ſimulacra vagare, &c.

. . . . . .

Ergo nulla brevi ſpatio ſimulacra genuntur.

Les voix s'engendrent mutuellement.

Ex aliis aliæ quoniam gignuntur. . . . .

Le lion tremble et s'enfuit à la vue du coq.

Neque queunt rapidi contrà conſtare leones.

Les animaux ſe livrent au ſommeil, quand des trois parties de l'ame, une eſt chaſſée au

dehors, une autre ſe retire dans l'intérieur, et une troiſième éparſe dans les membres ne peut ſe réunir.

. . . . . *Ut pars inde animaï*
Ejiciatur, et introrsùm pars abdita cedat,
Pars etiam diſperſa per artus non queat eſſe
Conjuncta inter ſe, nec motu mutua fungi.

Le ſoleil et les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. . . . . *Cum ſol et vapor omnis*
Omnibus epotis humoribus exſuperarunt.

Le ſoleil et la lune ne ſont pas plus grands qu'ils le paraiſſent.

Nec nimiò ſolis major rota, nec minor ardor, &c.
. . . . . .
Lunaque.... nihilò fertur majore figurâ.

Nous n'avons la nuit que parce que le ſoleil a épuiſé ſes feux durant le jour.

. . . . . *Efflavit languidus ignes.*

Ou parce qu'il ſe cache ſous la terre.

. . . *Quia ſub terras curſum convertere cogit.*

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Géorgiques de *Virgile*; ſes

obſervations ſur la nature ne ſont pas plus vraies que ſa triſte apothéoſe d'*Octave*, ſurnommé *Auguſte*, auquel il dit qu'on ne ſait pas encore s'il voudra bien être le dieu de la terre ou de la mer, et que le ſcorpion ſe retire pour lui laiſſer une place dans le ciel. Ce ſcorpion aurait mieux fait de s'alonger pour percer de ſon aiguillon l'auteur des proſcriptions, et l'aſſaſſin des citoyens de Pérouſe.

Il commence par dire que le lin et l'avoine brûlent la terre.

Urit enim lini campum ſeges, urit avenæ.

Selon lui, les peuples qui habitent les climats de l'ourſe ſont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du ſoir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

Illic (ut perhibent) aut intempeſta ſilet nox
Semper, et obtentâ denſantur nocte tenebræ:
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit;
Noſque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic ſera rubens accendit lumina veſper.

On ſait aſſez que ce ſont nos antipodes de l'Orient chez qui la nuit arrive, quand le ſoleil commence à luire pour nous, et non pas les peuples du Nord qui peuvent être ſous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquième jour de la lune : car c'eſt le jour que les Titans combattirent contre les dieux.

Quintam fuge, &c.

Le dix-ſeptième jour de la lune eſt très-heureux pour planter la vigne et pour dompter les bœufs.

Septima poſt decimam felix, &c.

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

Sæpe etiam ſtellas vento impendente videbis
Præcipites cælo labi. . . . . . .

Les cavales ſont fécondées par le zéphyr ; leur matrice diſtille le poiſon de l'hippomane.

Tous les fleuves ſortent du ſein de la terre ; et enfin les Georgiques finiſſent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque, en un mot, croirait connaître la nature en liſant *Lucrèce* et *Virgile*, meublerait ſa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les ſecrets du petit *Albert*, ou dans les anciens almanachs de Liége. D'où vient donc que ces poëmes ſont ſi eſtimés ? pourquoi ſont-ils lus avec tant d'avidité par tous ceux qui ſavent bien la langue latine ? C'eſt à cauſe de leurs belles deſcriptions, de leur ſaine

morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine. Le charme de la poësie fait pardonner toutes les erreurs, et l'esprit pénétré de la beauté du style ne songe pas seulement si on le trompe.

CHAPITRE XVI.

D'un homme qui fesait du salpêtre.

Il faudrait avoir toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : *De las cosas mas seguras, la mas segura es dudar.* Quand on a fait une expérience, le meilleur parti est de douter longtemps de ce qu'on a vu et de ce qu'on a fait.

En 1753, un chimiste allemand, d'une petite province voisine de l'Alsace, crut, avec apparence de raison, avoir trouvé le secret de faire aisément du salpêtre, avec lequel on composerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché, et beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre ; il en donna au prince, son souverain, qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée plus fine et plus agissante que toute autre. Le prince, dans un voyage à Versailles, donna de la même poudre au roi, qui l'éprouva souvent, et en fut toujours également satisfait. Le chimiste

était

était si sûr de son secret, qu'il ne voulut pas le donner à moins de dix-sept cents mille francs payés comptant, et le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut signé ; le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du trésor royal, vint en Alsace, de la part du roi, accompagné d'un des plus savans chimistes de France. L'allemand opéra devant eux auprès de Colmar, et il opéra à ses propres dépens : c'était une nouvelle preuve de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux ; mais le garde du trésor royal étant venu chez moi avec son chimiste, je lui dis que s'il ne payait les dix-sept cents mille livres qu'après avoir fait du salpêtre, il garderait toujours son argent. Le chimiste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui répétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'est que les hommes ne font rien, lui dis-je. Ils unissent et ils désunissent ; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'allemand travailla trois mois entiers, au bout desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer la terre en salpêtre, dit-il ; je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or : il partit, et fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre allemand, et le duc son maître, et le

garde du tréſor royal, et le chimiſte de Paris, et le roi? La voici :

Le tranſmutateur allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de ſalpêtre, et il en avait tiré d'excellent, avec lequel il avait compoſé la meilleure poudre à tirer; mais il ne s'aperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries, et des reſtes du mortier des murs. Il ne conſidéra que la terre : et il crut qu'il ſuffiſait de cuire une terre pareille pour faire le ſalpêtre le meilleur. (8)

CHAPITRE XVII.

D'un bateau du maréchal de Saxe.

Le maréchal de *Saxe* avait ſans doute l'eſprit de combinaiſon, de pénétration, de vigilance, qui forme un grand capitaine. Cependant, en 1729, il imagina de conſtruire une

(8) Le ſalpêtre eſt un ſel neutre, réſultant de la combinaiſon de l'acide nitreux avec l'alcali fixe. Dans les pays ſeptentrionaux on trouve peu de terres qui fourniſſent par la leſſive, ſoit du ſalpêtre, ſoit des nitres à baſe terreuſe. Cependant on y eſt parvenu à ſe procurer du ſalpêtre, en expoſant à l'air, à l'abri de la pluie, des murs de terre calcaire, ſoit en arroſant ces murs avec des eaux chargées de matières végétales ou animales, ſoit même ſeulement en les plaçant auprès des habitations. L'air méphitique, produit par la décompoſition des ſubſtances végétales et animales, paraît contribuer à la formation de l'acide nitreux, et les

galère ſans rame et ſans voile, qui remonterait la rivière de Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures, dans l'eſpace de quatre-vingt-dix lieues; car il n'y en a pas moins par les ſinuoſités de la rivière. On a conſtruit de pareilles machines, dans leſquelles on peut ſe promener ſur une eau dormante au moyen de deux roues à larges aubes, auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne feſait pas réflexion que ſon bateau ne pourrait réſiſter au courant de l'eau; que ce que l'on gagne en temps, on le perd en force, et au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'académie des ſciences, et il obtint un privilége excluſif pour ſa machine. Il l'eſſaya; on croira bien qu'il ne réuſſit pas. Mlle *le Couvreur* diſait alors comme *Géronte: Que diable allait-il faire dans cette galère?* Cette tentative lui coûta dix mille écus; il n'était pas riche alors. Il répara bien depuis ſur terre ſon erreur ſur la rivière de Seine. Il ſut ménager plus à propos la force et le temps, en feſant les plus ſavantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes, en fait d'hydraulique et de forces mouvantes, arrivent tous les jours à plus d'un artiſte.

végétaux contribuent à lui donner une baſe alcaline. L'acide nitreux n'eſt pas une ſubſtance ſimple; mais ſes véritables élémens ne ſont pas encore bien connus.

CHAPITRE XVIII.

Des méprises en mathématiques.

Ce fut le ſcandale de la géométrie, lorſque, vers le commencement de ce ſiècle, des mathématiciens français et allemands diſputèrent ſur la force des corps en mouvement. Les diſciples de *Leibnitz* prétendaient que cette force était en raiſon compoſée du quarré de la vîteſſe et de la peſanteur des corps. Les Français, au contraire, ne meſuraient cette force que par la vîteſſe multipliée par la maſſe. M. de *Mairan* expoſa le mal-entendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philoſophie; et il eſt à remarquer que jamais aucun géomètre anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle meſure introduite en Allemagne par *Leibnitz*.

L'académie des ſciences de Paris fut trompée, quelque temps après, ſur une matière plus importante. Voici le fait tel qu'il eſt rapporté dans les Elémens de *Newton*, page 211 de ce premier volume.

„ *Louis XIV* avait ſignalé ſon règne par
„ cette méridienne qui traverſe la France;
„ l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée
„ avec monſieur ſon fils; il avait, en 1701,

„ tiré du pied des Pyrénées à l'obſervatoire
„ une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à
„ travers les obſtacles preſque inſurmontables
„ que les hauteurs des montagnes, les chan-
„ gemens de la réfraction dans l'air, et les
„ altérations des inſtrumens oppoſaient ſans
„ ceſſe à cette vaſte et délicate entrepriſe;
„ il avait donc, en 1701, meſuré ſix degrés
„ dix-huit minutes de cette méridienne. Mais
„ de quelque endroit que vînt l'erreur, il
„ avait trouvé les degrés vers Paris, c'eſt-à-
„ dire, vers le nord, plus petits que ceux
„ qui allaient aux Pyrénées vers le midi;
„ cette meſure démentait, et celle de *Norvood*,
„ et la nouvelle théorie de la terre aplatie aux
„ pôles. Cependant cette nouvelle théorie
„ commençait à être tellement reçue, que le
„ ſecrétaire de l'académie n'héſita point,
„ dans ſon hiſtoire de 1701, à dire que les
„ meſures nouvelles priſes en France prou-
„ vaient que *la terre eſt un ſphéroïde dont les*
„ *pôles ſont aplatis*. Les meſures de *Dominique*
„ *Caſſini* entraînaient, à la vérité, une con-
„ cluſion toute contraire; mais, comme la
„ figure de la terre ne feſait pas encore en
„ France une queſtion, perſonne ne releva
„ pour lors cette concluſion fauſſe. Les degrés
„ du méridien, de Collioure à Paris, paſ-
„ sèrent pour exactement meſurés; et le

„ pôle qui, par ces mesures, devait néces-
„ sairement être alongé, passa pour aplati.

„ Un ingénieur, nommé M. *des Roubais*,
„ étonné de la conclusion, démontra que,
„ par les mesures prises en France, la terre
„ devait être un sphéroïde oblong, dont le
„ méridien qui va d'un pôle à l'autre est plus
„ long que l'équateur, et dont les pôles sont
„ alongés (*a*). Mais de tous les physiciens
„ à qui il adressa sa dissertation, aucun ne
„ voulut la faire imprimer, parce qu'il sem-
„ blait que l'académie eût prononcé, et qu'il
„ paraissait trop hardi à un particulier de
„ réclamer. Quelque temps après, l'erreur
„ de 1701 fut connue; on se dédit, et la
„ terre fut alongée par une juste conclusion
„ tirée d'un faux principe. „ Enfin l'erreur fut entièrement corrigée.

Une société savante revient bientôt à la vérité. Tout le monde convient aujourd'hui que la planète de la terre est un sphéroïde inégal, un peu aplati vers les pôles; et cela est plus démontré par la théorie d'*Huyghens* et de *Newton*, que par toutes les mesures qu'on pourrait prendre, mesures trop sujettes à des erreurs inévitables.

Aussi les Anglais, qui aiment tant à voyager, n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour

(*a*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

vérifier d'une manière toujours un peu incertaine ce qui leur paraiſſait démontré par les lois de la nature.

CHAPITRE XIX.

Vérités condamnées.

VOILA bien des mépriſes dans leſquelles les plus grands hommes et les corps les plus ſavans ſont tombés, parce que les meilleurs génies et les plus eſtimables tiennent toujours quelque choſe de la fragilité humaine.

On pourrait ajouter à cette liſte les ſentences portées contre *Galilée*. Deux congrégations de cardinaux le condamnèrent pour avoir ſoutenu le mouvement de la terre autour du ſoleil, mouvement qui était preſque déjà démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, et d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *abſurde*. Les cardinaux lui remontrèrent, d'après tous leurs théologiens, que *Joſué* avait arrêté le ſoleil ſur le chemin de Gabaon. *Galilée* n'avait qu'à leur répondre que c'était auſſi depuis ce temps-là que le ſoleil était immobile. Mais enfin il fut condamné, à la honte de la raiſon; et, comme on l'a déjà dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, ſi *Galilée*

ne l'avait couverte de gloire par ſa philoſophie même que l'on proſcrivait.

On ſait aſſez qu'il y a un corps conſidérable qui proſcrivit les idées innées de *Deſcartes*, et qui enſuite a condamné ceux qui combattaient les idées innées. Cela prouve aſſez que les théologiens ne doivent point ſe mêler de philoſophie. Il y a l'infini entre ces deux ſciences.

On a prononcé, dans plus d'un pays, des jugemens encore plus étranges ſur des points de phyſique qui ne ſont nullement du reſſort de *Cujas* et de *Bartole*. On ſait à quel point le ſavant *Ramus* fut perſécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'*Ariſtote*, qui n'était entendu ni de ſes adverſaires ni de ſes juges. Et enfin, il lui en coûta la vie à la journée de la Saint-Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens intentèrent un procès à ceux qui démontraient la circulation du ſang. Les maîtres d'erreur ont toujours eu recours à l'autorité quand il s'agiſſait de raiſon. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir inſtruit le genre humain, ſont preſque auſſi nombreux en phyſique qu'en morale.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Digreſſion.

Si tant d'erreurs phyſiques ont aveuglé des nations entières, ſi l'on a ignoré pendant tant de ſiècles la direction de l'aimant, la circulation du ſang, la peſanteur de l'atmoſphère, quelles prodigieuſes erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement? Quand il s'agit d'une loi phyſique, on l'examine, du moins aujourd'hui, avec quelque impartialité; et ce n'eſt pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des paſſions et la néceſſité preſſante de ſe déterminer aveuglent l'eſprit; mais en fait de gouvernement, on n'a été ſouvent conduit que par les paſſions, les préjugés et le beſoin du moment. Ce ſont-là les trois cauſes de la mauvaiſe adminiſtration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'eſt ce qui a produit tant de guerres entrepriſes par témérité, ſoutenues ſans conduite, terminées par le malheur et par la honte; c'eſt ce qui a donné cours à tant de lois pires que la diſette de toute loi; c'eſt ce qui a ruiné tant de familles par une juriſprudence inventée dans des temps d'ignorance, et conſacrée par

l'uſage; c'eſt ce qui a fait des finances publiques un jeu de haſard dangereux.

C'eſt ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs plus abominables peut-être que la ſauvage ignorance de tout culte. L'erreur, dans tous ces points capitaux, ſe conſacra de père en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, et rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils ſe diſputaient encore du gland dans les forêts.

Il eſt très-aiſé de réformer la phyſique, quand le vrai eſt enfin découvert. Peu d'années ſuffiſent pour faire tourner la terre autour du ſoleil malgré les décrets de Rome, pour établir les lois de la gravitation en dépit des univerſités, et pour aſſigner les routes de la lumière. Les légiſlateurs de la nature ſont bientôt obéis et reſpectés d'un bout du monde à l'autre; mais il n'en eſt pas de même dans la légiſlation politique. Elle a été, et elle eſt encore un chaos preſque par-tout; les hommes ſe ſont conduits à l'aventure dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens, et tout leur être préſent et à venir.

CHAPITRE XXI.

Des élémens.

Y A-T-IL des élémens ? Les trois, imaginés par *Descartes*, que j'ai vûs dans mon enfance enseignés par la plupart des écoles, étaient infiniment au-dessous des contes des *Mille et une nuits*; car aucun de ces contes ne répugne aux lois de la nature, et sont d'ailleurs très-agréables. Les cinq principes des chimistes étaient si peu reconnus qu'ils les réduisirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent ensuite au feu, à l'eau et à la terre.

Il a bien fallu enfin admettre l'air. Ainsi les quatre élémens d'*Aristote* sont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi sont-ils faits eux-mêmes ? S'ils sont composés de parties, ils ne sont pas élémens. L'air, le feu, l'eau et la terre, se changent-ils les uns dans les autres ? subissent-ils des métamorphoses ? Qu'est-ce, à la rigueur, qu'une métamorphose ? c'est un être changé en un autre être; c'est au fond l'anéantissement du premier, et la création du second. Pour que l'eau devienne absolument terre, il faut que cette eau périsse et que la terre se forme ; car si l'eau contenait en elle-même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus

une tranſmutation ; c'eſt l'eau qui contenait en elle un peu de terre, et qui, s'étant évaporée, a laiſſé cette terre à découvert.

Le célèbre *Robert Boyle* s'y trompa, et entraîna *Newton* dans ſa mépriſe. Ayant longtemps tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chimiſte qui opérait avec lui, crut que l'eau s'était, au bout de quelques mois, changée en terre ; le fait était faux ; mais *Newton*, le croyant vrai, ſuppoſa que les quatre élémens pouvaient ſe changer les uns dans les autres. *Boerhaave* fit voir depuis quelle avait été la mépriſe de *Boyle*. Cette erreur avait conduit *Newton* à un ſyſtême qui paraît faux. Si des grands hommes, tels que *Boyle* et *Newton*, ſe ſont trompés, quel homme pourra ſe flatter d'être à l'abri de l'erreur? et quelle extrême défiance ne doit-on pas avoir des opinions reçues et de ſes idées propres? (*)

CHAPITRE XXII.

De la terre.

QU'EST-CE que de la terre? Son eſſence eſt-elle d'être de l'argile, de la boue? Non, ſans doute, puiſque de la marne, de la craie,

(*) Voyez les notes de la Diſſertation ſur le feu.

de la glaiſe, du ſable, du plâtre, de la pierre calcaire, ſont appelés *terre*. Auſſi *Beker* diſtinguait entre terre vitrifiable, inflammable et mercurielle. La terre eſt-elle un aſſemblage de tout ce que contient notre globe? y entre-t-il de l'eau, du feu et de l'air? En ce cas, comment peut-on l'appeler un élément?

On a long-temps imaginé qu'il y avait une terre première, une terre vierge qui n'eſt rien de ce que nous voyons, et qui eſt capable de recevoir tout ce que notre globe renferme; mais cette terre eſt apparemment dans le paradis terreſtre dont perſonne ne peut plus approcher. Nous ne connaiſſons plus que différentes ſortes de ſubſtances terreuſes, ſans que nous puiſſions dire d'aucune : Voilà le principe des autres, voilà la matrice dans laquelle tout ſe forme, et le tombeau dans lequel tout rentre.

CHAPITRE XXIII.

De l'eau.

Qu'est-ce que l'eau? Eſt-elle fluide ou ſolide de ſa nature? Ne faut-il pas, pour qu'elle coule, qu'un feu ſecret en déſuniſſe les parties? Otez une grande quantité de ce feu, elle devient glace. Or qu'eſt-ce qu'un

élément qui a besoin d'un autre élément pour exister ?

L'eau de la mer est-elle de même nature que nos eaux de fontaines et de rivières ? Y a-t-il, dans l'Océan et dans la Méditerranée, de grands bancs de sel et des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de notre eau ordinaire, quand nous l'avons chargée de sel marin ? Personne n'a jamais vu ces prétendues mines de sel ; personne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau est-elle incompréhensible ? pourquoi n'a-t-elle aucun ressort ? et qu'est-ce que le ressort ? Pourquoi de l'eau, enfermée dans un globe d'or, s'échappera-t-elle à travers les pores de l'or, quand on frappera sur ce globe avec un marteau, quoique l'or soit près de vingt fois plus dense que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle passer à travers des pores du verre, tout diaphane qu'est ce verre ? Comment l'eau en vapeurs a-t-elle une force si prodigieuse ? on serait embarrassé de répondre.

On ne sait pas encore même précisément pourquoi l'eau éteint le feu. (9)

(9) L'eau de la mer est de l'eau pure, qui tient en dissolution du sel commun et des sels marins à base terreuse ; ce sont ces sels qui lui donnent cette amertume, que plusieurs physiciens attribuent encore au bitume.

CHAPITRE XXIV.

De l'air.

QUELQUES philofophes ont nié qu'il y eût de l'air. Ils difent qu'il eft inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, et dont tous les effets s'expliquent fi aifément par les vapeurs qui fortent du fein de la terre. *Newton* a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaifons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune et vigoureux, ramené tout en fueur dans fon écurie en temps d'hiver, eft entouré d'une atmofphère mille fois moins confidérable que notre globe ne l'eft de la matière de fa propre tranfpiration.

Cette tranfpiration, ces exhalaifons, ces vapeurs innombrables, s'échappent fans ceffe par des pores innombrables, et ont elles-mêmes des pores. C'eft ce mouvement continu en tout fens, qui forme et qui détruit fans

Depuis que l'on a fu que la combuftion ne pouvait s'exécuter fans qu'il fe fît une combinaifon d'air vital avec les parties non combuftibles des corps, on connait un peu mieux la raifon pour laquelle l'eau éteint le feu. On eft parvenu, depuis quelques années, à prouver que l'eau n'eft pas incompreffible.

ceſſe, végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière, puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue et la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe et de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent et retombent, ſans aucun relâche, à un mille, à deux milles, à trois milles, au-deſſus de nos têtes. Au mont Atlas, à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir, tous les jours, les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs et du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau et dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles

forment un ciel bleu dans un temps ſerein, quand elles ſont aſſez hautes et aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus, comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces mêmes vapeurs forment les tonnerres et les éclairs. Comprimées et enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment et détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, et ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe et ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : et chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent : Pourquoi attribuerions-nous à un élément inconnu et inviſible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles et palpables ?

L'air eſt élaſtique, nous dit-on ; mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez élément de l'air, preſſé dans une canne à vent, ne porte

une balle qu'à une très-petite diſtance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe ; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

Ce ſyſtême ſemble avoir un grand avantage ſur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raiſon de ce que l'atmoſphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles, tout au plus; au lieu que ſi on admet l'air, on ne trouve nulle raiſon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, et n'embraſſerait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faſſe contre les ſyſtêmes des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu, quand elles ſont refroidies ; au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours ; ſon élaſticité eſt nulle, quand on le ſuppoſe en équilibre ; et ſans cela, il n'y a point de végétaux et d'animaux qui ne crevaſſent et n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les

vapeurs n'agiſſent point, quand elles ſont en équilibre ; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic, et de toutes les plantes nuiſibles. On dit : L'air eſt pur dans ce canton ; cela ſignifie, ce canton n'eſt point marécageux ; il n'a ni plantes ni minières pernicieuſes, dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine ; ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui, creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati ; ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons. Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati ? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome, de ces exhalaiſons funeſtes ; et n'en trouvant pas à Freſcati, il deviendra plus

ſalutaire. Mais, encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit viſiblement s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe? Elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme; le vent dont elles ſont la première cauſe les emporte, les ſépare; elles s'atténuent; elles deviennent ſalutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre, s'attachent aux parois et tombent; ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que, ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce criſtal, il n'y pas incomparablement plus de vapeurs sèches et élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre laiſſent les plus sèches et les plus fines au-deſſus de nos têtes, et que c'eſt cette aſcenſion et cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes,

et qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune, qui paraît établie sur des principes supérieurs à ceux qui n'admettent, au lieu d'air, que les exhalaisons du globe. (10)

CHAPITRE XXV.

Du feu élémentaire, et de la lumière.

On trouve, dans les *Elémens de la philosophie de Newton*, donnés en 1738, ces paroles : „ *Newton*, pour avoir anatomisé la lumière, „ n'en a pas découvert la nature intime. Il „ savait bien qu'il y a dans le feu élémen- „ taire des propriétés qui ne sont point dans „ les autres élémens.

(10) Il s'élève de la terre deux espèces de vapeurs : les unes ne se soutiennent que parce qu'elles sont dissoutes dans l'air ; les autres sont l'air même, ou plutot les différentes espèces de fluides aériformes qui composent l'atmosphère, c'est-à-dire, des fluides expansibles à un degré de chaleur inférieur à celui des plus grands froids connus. Un de ces fluides est propre à entretenir le feu et la vie des animaux ; les autres, connus sous le nom d'air fixe ou d'air acide, d'air inflammable, d'air déphlogistiqué, &c. ne peuvent servir à ces deux fonctions ; l'air vital ne forme qu'environ un quart de l'air atmosphérique pris auprès de la surface de la terre. Ainsi, dans ce sens que l'atmosphère n'est pas formée par un élément simple, l'opinion pour laquelle M. de *Voltaire* paraît pencher est très-vraie ; et personne parmi les physiciens ne s'en doutait lorsqu'il publia cet ouvrage.

» Il parcourt cent trente millions de lieues » en moins d'un quart d'heure, *de Jupiter à* » *notre globe*; il ne paraît pas tendre vers un » centre comme les corps; mais il se répand » uniformément et également en tout sens » au contraire des autres élémens. Son attrac- » tion vers les objets qu'il touche, et sur la » surface desquels il rejaillit, n'a nulle pro- » portion avec la gravitation universelle de » la matière.

» Il n'est pas même prouvé que les rayons » du feu élémentaire ne se pénètrent pas en » quelque sorte les uns les autres, si on ose » le dire. C'est pourquoi *Newton*, frappé de » toutes ces singularités, semble toujours » douter si la lumière est un corps. Pour moi, » si j'ose hasarder mes doutes, j'avoue que » je ne crois pas impossible que le feu élé- » mentaire soit un être à part qui anime la » nature, et qui tient le milieu entre les » corps et quelque autre être que nous ne » connaissons pas; de même que certaines » plantes servent de passage du règne végétal » au règne animal. »

Voici les questions qu'on peut faire sur le feu élémentaire et les rayons de la lumière, dont *Newton* dit si souvent, *Corpora sint, nec ne.*

Ce feu est-il absolument une matière comme

les autres élémens, l'eau, la terre, et ce qu'on diſtingue par le terme d'air ou d'*éther*? Tout corps, quel qu'il ſoit, tend vers un centre; mais la lumière et le feu s'en échappent également de tous côtés. Elle n'eſt donc pas ſoumiſe à la loi de la gravitation qui caractériſe toute matière.

Tout corps eſt impénétrable; mais les rayons de lumière ſemblent ſe pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque diſtance d'un corps qui aura reçu des rayons verts; que cent millions d'hommes regardent ce point vert et ce point rouge, ils les voient tous deux également: cependant il eſt d'une néceſſité abſolue que les rayons verts et les rayons rouges ſe traverſent. Or comment peuvent-ils ſe traverſer ſans ſe pénétrer? on a propoſé cette difficulté à pluſieurs philoſophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il eſt vrai que l'on a prétendu que la flamme pèſe: mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuſcules joints à la flamme avec la flamme elle-même?

Qui ne connaît ces expériences par leſquelles le plomb calciné pèſe plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a ſoupçonné que cette addition de poids était l'effet ſeul du feu introduit dans le plomb: mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'une partie de l'air

de l'atmosphère raréfiée se soit unie avec ce métal en fusion, et en ait ainsi augmenté le poids? (11)

Ce feu nécessaire à tous les corps, et qui leur donne la vie, peut-il être de la nature de ces corps mêmes; et n'est-il pas bien probable que le vivifiant a quelque chose au-dessus du vivifié?

Conçoit-on bien qu'un être qui se meut seize cents mille fois plus vîte qu'un boulet de canon dans notre atmosphère, et dont la vîtesse est peut-être incomparablement plus rapide dans l'espace non résistant, soit ce que nous appelons *matière?*

N'est-on pas obligé d'avouer aujourd'hui, avec *Musschembroeck*, *qu'il n'y a rien qui nous soit moins connu que la cause de l'émanation de la lumière? Il faut avouer que l'esprit humain ne saurait jamais concevoir un phénomène si surprenant.*

Ce feu élémentaire n'est-il pas un principe de l'électricité, puisqu'au même instant, au même clin d'œil, le coup électrique se fait sentir à trois cents personnes à la fois rangées à la file? Le premier est frappé, le dernier sent le coup dans l'instant même.

(11) On a depuis prouvé très-bien ce que M. de *Voltaire* conjecture ici, ce qu'il avait déjà soupçonné un des premiers dans sa pièce sur *la nature et la propagation du feu.*

N'est-il

N'eſt-il pas dans les animaux le principe de la ſenſation inſtantanée qui fait que la moindre piqûre, aux extrêmités du corps, ébranle, ſans aucun intervalle de temps, ce qu'on appelle le *ſenſorium*? En un mot, cet être agiſſant ſi univerſellement, ſi ſingulièrement ſur tous les corps, n'eſt-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des propriétés, et d'autres êtres qui touchent encore à d'autres, et qui en diffèrent?

Cette idée que le feu élémentaire eſt quelque choſe qui tient d'un côté à la matière connue, et qui de l'autre s'en éloigne, peut être rejetée, mais ne doit pas être mépriſée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné et le vulgaire gouvernant, ſur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont ſervi les découvertes en phyſique et les inventions du génie? Au lieu de bien cultiver la terre nous l'enſanglantons: nous employons le feu et l'air à mettre les villes en cendres: les eaux de la mer nous ſervent à porter la deſtruction ſur tout le globe. La métallurgie, inventée d'abord pour l'uſage de la charrue, a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes, employée d'abord à nous ſoulager dans nos travaux, devint bientôt féconde en machines meurtrières. Enfin l'invention

d'un bénédictin chymiste, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage et la force inutiles, a fait que *Gustave* et *Turenne* ont été tués par des poltrons. Il y a maintenant en Europe, en comptant les Turcs et les Tartares, quinze cents mille soldats portant des fusils. Aucun ne sait qu'il est armé par un moine mathématicien.

CHAPITRE XXVI.

Des lois inconnues.

Si *Newton* a découvert cette clef de la nature, par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, et les planètes marchent dans leurs orbites; si cette loi de l'attraction agit, non en raison des surfaces, comme pourrait faire l'impulsion d'un fluide, mais en raison des masses; si elle pénètre au centre de la matière en raison inverse du quarré des distances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas suivant les mêmes proportions dans les phénomènes de l'aimant, dans ceux de l'électricité, dans l'ascension des liqueurs à travers les tuyaux capillaires, dans la cohésion des corps, dans les rayons du soleil qui rebondissent d'une surface de cristal, sans toucher réellement cette surface?

On ne peut, dans aucun de ces cas, avoir recours aux lois du mouvement, à l'impulſion des corpuſcules intermédiaires. Il y a donc certainement des lois éternelles, inconnues, ſuivant leſquelles tout s'opère, ſans qu'on puiſſe les expliquer par la matière et par le mouvement.

Ces lois reſſemblent à celles par leſquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le rapport de la volonté d'un animal et du mouvement de ſes jambes ? Il y a donc des lois qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philoſophie corpuſculaire ne peut donc rendre aucune raiſon des premiers principes des choſes. *Deſcartes*, en paraiſſant s'expliquer en philoſophe, prononçait donc l'aſſertion la moins philoſophique, quand il diſait : Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les académies une chaire vacante pour les vérités inconnues, comme Athènes avait un autel pour les dieux ignorés.

CHAPITRE XXVII.

Ignorances éternelles.

La nature de nos ſenſations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous eſt-elle pas plus inconnue encore? Comment ſe peut-il faire qu'un animal ſente? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue et le ſentiment?

Comment une idée ſe place-t-elle dans notre cervelle? peut-on avoir une ſenſation ſans avoir l'idée, la conſcience, le témoignage interne qu'on éprouve cette ſenſation?

Comment cet animal, à qui j'ai coupé la tête, a-t-il encore des ſenſations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui ſont l'origine de tout ſentiment?

Pourquoi, vivant ſans tête des ſemaines entières, ſent-il encore les piqûres que je lui fais? pourquoi ſe refugie-t-il dans ſon enveloppe à la moindre ſenſation déſagréable que je lui cauſe?

Qu'eſt-ce que la mémoire? et dans quel magaſin retrouve-t-on quelquefois, ſans le vouloir, une foule d'idées et de mots dont on n'avait plus aucun ſouvenir?

Comment les animaux ont-ils en ſonge des ſenſations et des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant?

Par quel accord incompréhenſible la volonté fait-elle obéir incontinent certains muſcles, certains viſcères, tandis qu'il y en a d'autres ſur leſquels elle n'aura jamais le moindre empire ? Enfin, pourquoi a-t-on l'exiſtence ? pourquoi eſt-il quelque choſe ?

Si après ces réflexions on ne fait pas douter, il faut qu'on ſoit bien fier.

CHAPITRE XXVIII.

Incertitudes en anatomie.

MALGRÉ tous les ſecours que le microſcope a donnés à l'anatomie, malgré les grandes découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres, que de diſputes interminables ſe ſont élevées, et dans quelle incertitude ſommes-nous encore !

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole ; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingts mille livres. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient, qui décide qu'ils ſe ſont trompés ; et il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe

moque d'eux tous, et pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter et dilater le cœur par des voies que l'esprit humain n'a pas encore pénétrées.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs; d'autres les lui refusent. Les chimistes font de l'estomac un laboratoire: *Hecquet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts et des aversions pour certains alimens, dont nous ne pourrons jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment.

Nous avons des bibliothéques entières sur la génération, mais personne ne sait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la

ſenſibilité à nos nerfs ; mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux, qui ont une ſi grande réputation, ſont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, et ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux et nos ongles, nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Winſlow et *Lemeri* entaſſent mémoires ſur mémoires touchant la génération des mulets ; les ſavans ſe partagent : l'âne fier et tranquille, ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale, qui lui donne un beau mulet. La nature agit, et nous diſputons.

M. *Ulloa*, ſi célèbre par les ſervices qu'il a rendus à la phyſique, et par l'hiſtoire philoſophique de ſes voyages, aſſure que, dans un canton de l'Amérique méridionale, il a vu pluſieurs fois, obſervé, mangé des écreviſſes, qui toutes étaient conſtamment plus charnues dans la pleine lune, et plus chétives dans les quadratures. Il a vu et employé de gros roſeaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans ſon plein que dans le temps du croiſſant et du décours. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût donné plus de détails de ces étonnantes

ſingularités. Ni les écreviſſes, ni les roſeaux de nos climats ne ſubiſſent de pareils changemens. Pourquoi la lune agirait-elle ſur les écreviſſes du Pérou, et négligerait-elle celles de notre continent? pourquoi ne ſerait-ce que dans un ſeul canton du Pérou que les roſeaux et les écreviſſes ſeraient ſoumis à l'empire de la lune? Je ferais un trop gros livre, ſi je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.

CHAPITRE XXIX.

Des monſtres, et des races diverſes.

On ne s'accorde point ſur l'origine des monſtres. Comment s'accorderait-on, puiſqu'on ne convient pas encore de la formation des animaux réguliers?

Natura eſt ſibi ſemper conſona, dit *Newton*; la nature eſt par-tout ſemblable à elle-même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays : le feu brûlera par-tout; mais la nature agit très-différemment dans les générations, puiſque, parmi les animaux, les uns jettent des œufs, les autres ſont vivipares, ceux-ci n'ont qu'un ſexe, ceux-là en ont deux, pluſieurs engendrent ſans copulation.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?

La

La race des nègres n'eſt-elle pas abſolument différente de la nôtre? Il y a encore des ignorans qui impriment que des nègres et des négreſſes, tranſportés dans nos climats, engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, et tous nos colons d'Amérique qui ont des nègres, ſont témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que les noirs ſont une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on ſait que, ſous le même climat, il n'y avait aucun noir en Amérique lorſqu'elle fut découverte, tandis qu'il n'y a de nègres que ceux qu'on y a tranſplantés d'Afrique, tandis que ces nègres engendrent toujours des nègres comme eux? La maladie des ſyſtêmes peut-elle troubler l'eſprit au point de faire dire qu'un ſuédois et un nubien ſont de la même eſpèce, lorſqu'on a ſous les yeux le *reticulum mucoſum* des nègres qui eſt abſolument noir, et qui eſt la cauſe évidente de leur noirceur inhérente et ſpécifique? Je ſais que dans la même carrière on trouve du marbre noir et du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, et les races nègres ne viennent pas plus de races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, et que les mûres ne viennent des abricots.

Le compilateur du Journal économique, qui n'eſt jamais ſorti de la rue Saint-Jacques, me

dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges ; que les mères se plaisaient seulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voisins qui arrivent de la Guadeloupe, et qui me donnent une attestation, *qu'il y a encore cinq à six familles caraïbes dans l'anse Bertrand ; leur peau est de la couleur de notre cuivre rouge ; ils sont bien faits, ils ont de longs cheveux et point de barbe.*

Ils ne sont pas les seuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'indien insulaire qui vint en France demander justice, vers l'an 1720, au conseil du roi, contre M. *Hebert*, ci-devant gouverneur de Pondichéri, et qui l'obtint. Il était rouge, et d'ailleurs un très-bel homme.

Maillet a raison quelquefois. Il avait beaucoup vu et beaucoup examiné. *Les Américains*, dit-il, page 125 du Ier vol. *sur-tout les Canadiens, excepté les Esquimaux, n'ont ni poil ni barbe*, &c. Son éditeur, qui a fait imprimer le manuscrit de *Maillet*, chez la veuve *Duchesne*, fait une note sur ce texte, et dit fièrement : *Telliamed* » se trompe ; les sauvages de l'Amérique » ne sont point sans poil et sans barbe ; » ils n'en ont point, parce que, s'arrachant » le poil, ou le fesant tomber à mesure » qu'il paraît, ils se frottent ensuite du jus » de certaines herbes pour l'empêcher de » croître de nouveau. »

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaud de Paris prétend-il que les Bréſiliens et les Canadiens et les Patagons ſe ſont donné le mot de s'arracher le poil ſans avoir des pinces ; quel ſecret ſe ſont-ils communiqué du fleuve Saint-Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître ? Quel eſt le voyageur, le colon américain, qui ne ſache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps ?

Les hommes dans le nouveau monde en ſont privés, comme les lions y ſont privés de crins ; (*b*) toute la nature était différente de la nôtre en Amérique quand nous la découvrîmes ; de même que ſur les bords méridio-

(*b*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef, qui a commandé long-temps en Canada, me fait l'honneur de m'écrire, du premier décembre 1768.

„ J'ai vu au Canada trente-deux nations différentes raſſem-
„ blées à la fois pendant deux campagnes de ſuite dans notre
„ armée, et je les ai vus avec des yeux aſſez curieux pour
„ vous aſſurer qu'ils ſont imberbes. Leurs femmes le ſont
„ auſſi, et c'eſt un fait ſur lequel vous pouvez également
„ compter. Enfin, Monſieur, non-ſeulement les Américains
„ n'ont point de poil au menton, mais ils n'en ont dans
„ aucune partie du corps. Ils en ont l'obligation à la nature,
„ et non à la prétendue herbe dont le ſavant auteur de la rue
„ Saint-Jacques prétend qu'ils ſe frottent. „

N. B. M. *Carvers*, homme très-inſtruit, qui a fait un voyage dans l'Amérique ſeptentrionale, en 1767, et qui a paſſé un hiver chez les ſauvages, a imprimé qu'ils n'étaient imberbes que parce qu'ils s'arrachaient le poil.

naux de l'Afrique, il n'y avait rien qui reſſemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oiſeaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un lapon et un ſamoïède ſoient de la race des anciens habitans des bords de l'Euphrate? Leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne ſe trouvent point ailleurs et qui ne peuvent vivre ailleurs, deſcendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis? Il n'a pas certainement été plus difficile à la nature de faire des lapons et des rangifères que des nègres et des éléphans.

Les nègres blancs que j'ai vus, ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, et la ſoie la plus fine et la plus blanche ſur la tête, et qui ne reſſemblent aux nègres que par leur nez épaté et par la rondeur de la conjonctive, ne me paraiſſent pas plus deſcendre d'une race noire dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'Hiſtoire naturelle les croit d'une race noire, parce qu'ils ſont blancs, et qu'ils habitent tous à peu-près la même latitude, au Darien, au ſud du Zaïr, et à Ceilan. Et moi, c'eſt parce qu'ils habitent la même latitude que je les crois tous d'une race particulière. (*)

(*) Voyez les notes de l'*Eſſai ſur les mœurs*, &c.

Eſt-il bien vrai que dans quelques îles des Philippines et des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues, comme on peint les ſatyres et les faunes? Des miſſionnaires jéſuites l'ont aſſuré; pluſieurs voyageurs n'en doutent pas; *Maillet* dit qu'il en a vu. Des domeſtiques nègres de feu M. de *la Bourdonnais*, le vainqueur de Madraſs et la victime de ſes ſervices, m'ont juré qu'ils en avaient vu pluſieurs. Il ne ſerait pas plus étrange que le croupion ſe fût alongé et relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'eſt de voir des familles qui ont ſix doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela eſt fort peu important, et il faut ranger ces queues dans la claſſe des monſtruoſités.

Y a-t-il eu en effet des eſpèces de ſatyres, c'eſt-à-dire, des filles ont-elles pu être enceintes de la façon des ſinges, et enfanter des animaux métis, comme les jumens font des mulets et des jumares? Toute l'antiquité atteſte ces faits ſinguliers. Pluſieurs ſaints ont vu des ſatyres. Ce n'eſt pas un article de foi. La choſe eſt très-poſſible, mais elle a dû être rare. Il eſt vrai que les ſinges aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de pluſieurs

unions monſtrueuſes arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les lois juives contre de tels accouplemens eſt une preuve inconteſtable de leur réalité, et il eſt fort probable qu'il eſt né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.

CHAPITRE XXX.

De la population.

La population a-t-elle toujours été abondante? non, ſans doute; les peuples pareſſeux, comme la plupart des Américains, ont dû toujours être en petit nombre; ils laiſſent leurs terres en friche; les fleuves les inondent; des marais immenſes infectent l'air; on reſpire des poiſons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, et cette terre abandonnée contribue à ſon tour à la dépopulation. Notre continent eſt tantôt plus ou moins peuplé. Le nombre des citoyens romains diminua ſenſiblement depuis les horribles ſcélérateſſes de *Sylla* et de *Marius*, juſqu'à celles du lâche *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, et de l'effréné *Antoine*.

L'eſpèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles juſqu'aux belles années du

divin *Henri IV :* J'ai lu, dans je ne ſais quel livre, que ſous *Charles IX*, au temps de la Saint-Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Il eſt certain que la peſte, la guerre, la famine, l'inquiſition ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté, il y a des provinces trop peuplées, comme la baſſe Allemagne, dont il eſt ſorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies anglaiſes. Le pays du pape manque d'hommes, celui des Provinces-Unies en regorge ; la raiſon en eſt aſſez connue ; l'un eſt habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'eſpérance d'un petit bénéfice, l'autre eſt peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à *Trajan* dans ſon beau forum : *Londres ſera un jour ſix fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du temps de *Charlemagne ?* oui, malgré les moines ; regardez Amſterdam, Veniſe, Paris, Londres, Milan, Naples, Hambourg et tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très-chétifs, ou qui n'exiſtaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie eſt couverte de villes, de villages et de moiſſons. Le bois commence à manquer de

nos jours presque par-tout : notre Europe est si peuplée, qu'il est impossible que chacun ait du pain blanc, et mange quatre livres de viande par mois. Voilà où nous en sommes : avons-nous trop de monde? n'en avons-nous pas assez ?

Au reste, ne négligeons jamais l'occasion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de *Noé* des centaines de milliars de descendans au bout de quelques années.

Un célèbre écossais, M. *Templeman*, a calculé que, si toute la terre habitée était peuplée comme la Hollande, elle contiendrait 34720 millions d'hommes ; si comme la Russie, 435 millions seulement. L'auteur de l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, assigne autour de neuf cents millions de têtes au genre humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne se trompe que d'un million dans de tels calculs, le mal n'est pas grand. Je ne sais si la terre manque d'hommes ; mais certainement elle manque d'hommes heureux.

CHAPITRE XXXI.

Ignorances ſtupides, et mépriſes funeſtes.

QUOIQUE les phyſiciens paraiſſent condamnés à une ignorance éternelle ſur les principes des choſes, cependant la diſtance eſt prodigieuſe entre eux et le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaiſſances d'un grand artiſte en horlogerie et d'une dame qui achète ſa montre! elle ne s'informe pas ſeulement de l'art qui a diviſé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui, en ſoufflant le feu de leurs cheminées, n'ont jamais ſeulement penſé à la mécanique par laquelle l'air entrant dans leur ſoufflet ferme enſuite la ſoupape qui lui eſt attachée. Les dames, les princeſſes, les reines paſſent une partie du matin à leur miroir, ſans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment un angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curioſité de ſavoir ce qu'on mange. Le nombre eſt très-petit de ceux qui cherchent à s'inſtruire des reſſorts de leurs corps et de leur penſée. De-là vient qu'ils

mettent ſouvent l'un et l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes eſt dans ce cas pour les choſes qui l'intéreſſent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie; on ne réfléchit que dans les grandes occaſions, et quand il n'eſt plus temps. C'eſt ce qui a rendu preſque toutes les adminiſtrations vicieuſes; c'eſt ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philoſophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suède eut autrefois beſoin d'argent; le miniſtre emprunta et créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent, comme avaient fait ſes prédéceſſeurs. L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc; ainſi le citoyen et l'étranger qui prêtèrent chacun quarante marcs, durent recevoir, à cinq pour cent, chacun deux marcs de rentes, c'eſt-à-dire, cinquante livres idéales; l'écu était alors à deux livres chimériques et demie, qu'on nommait cinquante ſous chimériques. Ces deux marcs réels compoſaient au rentier vingt écus de rente qu'on appelait cinquante livres.

Cependant les dépenſes augmentèrent; l'Etat s'obéra de plus en plus; l'argent manqua. On conſeilla au miniſtre de faire valoir

le marc cinquante livres au lieu de vingt-cinq, et par conſéquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux et demie. Par la vertu de cette parole, il payera, diſait-on, toutes les rentes en idée, et il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit : l'écu en vaut deux tout d'un coup. Cinquante ſous numéraires ſont changés en cent ſous numéraires. Le ſot peuple, à qui on dit que ſon argent a doublé de valeur dans ſa poche, ſe croit du double plus riche, et celui qui a prêté ſon argent a perdu en un moment et pour jamais la moitié de ſon bien. Mais qu'arrive-t-il de cette opération auſſi injuſte qu'abſurde ? le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts ; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres et demie idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu ; et le gouvernement, en fruſtrant ſes créanciers, eſt bien plus fruſtré par ſes débiteurs. Il n'a d'autre reſſource que de doubler les impôts, et cette reſſource eſt une ruine. Rien n'eſt plus ſenſible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un Etat. On n'y remédie pas ; on étaie comme on peut la maiſon prête à crouler, et on laiſſe le ſoin de la rebâtir à

ſon ſucceſſeur, qui n'en pourra venir à bout.

Il y a des vices d'adminiſtration qui ſont plus contagieux que la peſte, et qui portent néceſſairement la déſolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre ; et, croyant que DIEU eſt toujours pour les gros bataillons, il double le nombre de ſes troupes ; le voilà d'abord ruiné dans l'eſpérance d'être vainqueur ; cette ruine, qui était auparavant la ſuite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voiſin en fait autant pour lui réſiſter ; chaque prince de proche en proche double auſſi ſes armées ; les campagnes ſont donc ravagées du double ; le cultivateur doublement foulé a néceſſairement la moitié moins de beſtiaux pour engraiſſer ſes terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainſi tout le monde ſouffre à peu-près également, quand même les avantages ſeraient égaux de chaque côté.

Les lois qui concernent la juſtice diſtributive, ont été ſouvent auſſi mal conçues que les reſſources d'une adminiſtration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes paſſions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à peu-près un compoſé d'orgueil, de cupidité et d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce,

et d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes lois, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fièvre tierce ?

On répond à cela, que dans un hôpital bien policé chaque maladie a ſon traitement particulier. Mais c'eſt ce qui n'arrive pas dans nos gouvernemens; tous les peuples ſont malades en morale, et il n'y a pas deux régimes qui ſe reſſemblent.

Les lois de toute eſpèce, qui ſont la médecine des ames, ont donc été compoſées preſque par-tout par des charlatans qui ont donné des palliatifs, et quelques-uns même ont preſcrit des poiſons.

Si la maladie eſt la même dans le monde entier, ſi un baſque a autant de cupidité qu'un chinois, il eſt évident qu'il faut un régime uniforme pour le chinois et pour le baſque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui eſt juſte à Bilbao doit être juſte à Pékin, par la raiſon qu'un triangle rectangle eſt la moitié de ſon quarré ſur le rivage atlantique comme ſur le rivage indien; la vérité eſt une, toutes les lois diffèrent; donc la plupart des lois ne valent rien.

Un juriſconſulte un peu philoſophe me dira : Les lois ſont comme les règles du jeu;

chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes, le roi peut faire deux pas, chez d'autres, il n'en fait qu'un ; ici on va à la dame, là on n'y va pas. Mais dans chaque pays tous les joueurs se soumettent à la loi établie.

Je lui réponds : Cela est fort bien quand il ne s'agit que de jouer. Je joue mon bien en Hollande, en le plaçant à deux et demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées payeront plus de droits en Angleterre qu'en Espagne. Ce sont-là véritablement des jeux dont les règles sont arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur et de la vie.

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'administration vicieuse serait obligé de faire l'histoire du genre humain. Il résulte de tout ceci que, si les hommes se trompent en physique, ils se trompent encore plus en morale, et que nous sommes livrés à l'ignorance et au malheur dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas, l'un portant l'autre, trois ans de sensations agréables.

Mais quoi! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du temps des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs et du grand schisme d'Occident ?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui ſont aujourd'hui à la tête des gouvernemens étant beaucoup plus inſtruits qu'on ne l'était alors, il eſt honteux que la ſociété ne ſe ſoit pas perfectionnée en proportion des lumières acquiſes. Je dis que ces lumières ne ſont encore qu'un crépuſcule. Nous ſortons d'une nuit profonde, et nous attendons le grand jour.

LES

LES

COLIMAÇONS

DU REVEREND PERE L'ESCARBOTIER, PAR LA GRACE DE DIEU, CAPUCIN INDIGNE, PREDICATEUR ORDINAIRE ET CUISINIER DU GRAND COUVENT DE LA VILLE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Au révérend père ELIE, *carme chaussé, docteur en théologie.*

PREMIERE LETTRE.

MON REVEREND PERE,

Il y a quelque temps qu'on ne parlait que des jésuites, et à présent on ne s'entretient que des escargots. Chaque chose a son temps; mais il est certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux; car il est clair que si on avait coupé la tête à tous les capucins et à tous les carmes, ils ne pourraient plus recevoir de novices; au lieu qu'une limace, à qui l'on a coupé le cou, reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Plusieurs naturalistes ont fait cette expérience; et, ce qui n'arrive que trop souvent, ils ne sont pas du même avis. Les uns disent que ce sont les limaces simples, que j'appelle incoques, qui reprennent une tête; les autres disent que ce sont les escargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même est trompeuse. Il est très-vraisemblable que le succès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel on fait l'amputation et de l'âge du patient. Je dois, sans vanité, me connaître mieux en colimaçons que messieurs de l'académie des sciences, et même que la Sorbonne, qui se connaît à tout; car depuis que le bienheureux *Matthieu Baschi*, à qui DIEU

apparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu, (dont nous tenons le grand nom de capucin) nous avons toujours mangé des fricaſſées d'eſcargots aux fines herbes.

Comme les cuiſiniers ont toujours été des eſpèces d'anatomiſtes, je me ſuis donné ſouvent le plaiſir innocent de couper des têtes de colimaçons-eſcargots à coquilles, et de limaces nues incoques. Je vais vous expoſer fidèlement ce qui m'eſt arrivé. Je ſerais fâché d'en impoſer au monde; je ſuis prédicateur auſſi-bien que cuiſinier: mon métier eſt de nourrir l'ame comme le corps, et l'*univers* ſait que je ne la nourris pas de menſonges.

Le 27 de mai, par les neuf heures du matin, le temps était ſerein, je coupai la tête entière avec ſes quatre antennes à vingt limaces nues incoques, de couleur mordoré-brun, et à douze eſcargots à coquilles. Je coupai auſſi la tête à huit autres eſcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours, deux de mes limaces ont montré une tête naiſſante; elles mangeaient déjà, et leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres ſe portent bien; elles mangent ſous le capuchon qui les couvre, ſans alonger encore le cou. Il ne m'eſt mort que la moitié de mes eſcargots, tous les autres ſont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils alongent

le cou ; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un ſeul. On lui avait coupé le cou entièrement, ſa tête eſt revenue ; mais il ne mange pas encore. *Unus eſt, ne deſperes ; ſed unus eſt, ne confidas.* (*a*)

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes ont déjà repris leur muſeau. Dès qu'ils ſeront en état de manger et de faire l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre révérence. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent ſans tête ; des animaux qui reproduiſent une tête.

J'en ai ſouvent parlé dans mes ſermons, et je n'ai jamais pu les comparer qu'à St *Denis*, qui, ayant eu la tête coupée, la porta deux lieues dans ſes bras en la baiſant tendrement.

Mais, ſi l'hiſtoire de St *Denis* eſt d'une vérité théologique, l'hiſtoire des colimaçons eſt d'une vérité phyſique, d'une vérité palpable, dont tout le monde peut s'aſſurer par ſes yeux. L'aventure de St *Denis* eſt le miracle d'un jour,

(*a*) On eſt obligé de dire qu'on doute encore ſi cet eſcargot, auquel il revient une tête, et dont une corne commence à paraître, n'eſt pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête et deux antennes. Il eſt déjà revenu un muſeau à ceux-ci au bout de quinze jours ; ces expériences ſont certaines. Les plaiſanteries du capucin ne doivent pas les affaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat ?*

N. B. C'eſt dans les limaçons à coquille que la reproduction de la tête a lieu ; il paraît que dans les limaces incoques ce ſont ſeulement certaines parties de la tête, mais non la tête entière qui ſe reproduit.

et celle des colimaçons le miracle de tous les jours.

J'ose espérer que les escargots reprendront des têtes entières comme les limaces ; mais enfin je n'en ai encore vu qu'un à qui cela soit arrivé, et je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux escargots, ils ont en récompense des priviléges bien plus considérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles et femelles, comme ce beau garçon, fils de *Vénus* et de *Mercure*, dont la nymphe *Salmacis* fut amoureuse. Pardon de vous citer des histoires profanes.

Les colimaçons sont assurément l'espèce la plus favorisée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaisir. Chacun d'eux est pourvu d'une espèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuses longues de trois à quatre lignes. Ils donnent et reçoivent tour à tour ; leurs voluptés sont non-seulement le double des nôtres, mais elles sont beaucoup plus durables. Vous savez, mon révérend père, dans quel court espace de temps s'évanouit notre jouissance. Un moment la voit naître et mourir. Cela passe comme un éclair, et ne revient pas si souvent qu'on le dit, même chez les carmes. Les colimaçons se pâment trois, quatre heures entières. C'est peu par rapport à l'éternité ; mais c'est beaucoup par rapport

à vous et à moi. Vous voyez évidemment que *Louis Racine* a tort d'appeler le colimaçon *solitaire odieux ;* il n'y a rien de plus sociable. J'ose interpeller ici l'amant le plus vigoureux ; s'il était quatre heures entières dans la même attitude avec l'objet de ses chastes amours, je pense qu'il serait bien ennuyé, et qu'il désirerait d'être quelque temps à lui-même ; mais les colimaçons ne s'ennuient point. C'est un charme de les voir s'approcher et s'unir ensemble par cette longue fraise qui leur sert à la fois de jambes et de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres caresses. Si les limaçons incoques n'ont ni les deux sexes ni ces longs ravissemens, la nature en récompense les fait renaître. Lequel vaut mieux ? je le laisse à décider aux dames de Clermont.

Je n'oserais assurer que les escargots nous surpassent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double instrument de tendresse. Quatre yeux pour un colimaçon ! ô nature ! nature ! Cela est très-possible ; mais cela est-il bien vrai ? M. le prieur de *Jonval* n'en doute pas dans le Spectacle de la nature ; et ceux qui n'ont vu de colimaçons que dans ce livre en jurent après lui. Cependant la chose m'a paru fausse. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de

leurs grandes antennes ſupérieures. Ce point noir deſcend dans le creux de ces deux trompes, quand on y touche, à travers une eſpèce d'humeur vitrée, et remonte enſuite avec célérité ; mais ces deux points noirs me ſemblent manquer abſolument dans les trompes ou cornes, ou antennes inférieures, qui ſont plus petites. Les deux grandes antennes ſont des yeux ; les deux petites me paraiſſent des cornes, des trompes, avec leſquelles l'eſcargot et la limace cherchent leur nourriture. Coupez les yeux et les trompes à l'eſcargot et à la limace incoque, ces yeux ſe reproduiſent dans la limace incoque, peut-être qu'ils reſſuſciteront auſſi dans l'eſcargot.

Je crois l'une et l'autre eſpèce ſourdes, car, quelque bruit que l'on faſſe autour d'elles, rien ne les alarme. Si elles ont des oreilles, je me rétracterai ; cela ne coûte rien à un galant homme.

Enfin, mon révérend père, qu'ils ſoient ſourds ou non, il eſt certain que les têtes des limaces reſſuſcitent, et que les colimaçons vivent ſans tête. *O altitudo divitiarum!*

SECONDE

SECONDE LETTRE.

Mes confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient reſſuſcitât. J'avais beau leur mettre ſous les yeux l'exemple des écreviſſes auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels il revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau, qui renaiſſent; ils me diſaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles et les pattes d'écreviſſe ne penſent point; que la tête eſt le ſiége de la penſée et le principe de la ſenſation; que l'ame d'un colimaçon réſide dans ſa glande pinéale; qu'elle s'enfuit quand la tête eſt coupée, et ne revient jamais; qu'on n'a point vu d'homme ſans tête penſer, marcher, raiſonner, parler; et que ſi cela eſt arrivé à St *Denis* et à d'autres, c'eſt un miracle qui était néceſſaire dans les temps où il fallait planter la foi, mais qui ne l'eſt plus quand la foi a jeté ſes profondes racines.

Je leur répondis qu'on avait depuis peu reſſuſcité deux pendus, qui ſe mirent à penſer dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-poſſible de mettre une tête ſur le cou d'un décapité. Il n'y a,

dit-il, qu'à faire tenir le patient debout, au lieu de le faire mettre ridiculement à genoux, la tête baſſe, ce qui dérange le cours des eſprits animaux.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, et erectos ad ſidera tollere vultus.

Il faut que le patient conſerve ſa poſition verticale, qu'un homme adroit et vigoureux lui poſe deux mains fermes ſur la tête ; et, dès que l'exécuteur de la juſtice ou injuſtice aura coupé le cou, le chirurgien major et deux aides recoudront promptement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le ſang coulant dans les mêmes canaux, et le fluide nerveux dans les mêmes muſcles, la penſée reſtera toujours à la place où elle était. Voilà comme ce profond anatomiſte explique la choſe ſelon les principes de *Haller*.

Un de nos pères, qui a profeſſé long-temps la philoſophie, fut très-content de ce ſyſtême. Cela eſt bel et bon, dit-il; mais qu'eſt devenue l'ame de votre limace incoque et de votre eſcargot pendant tout le temps que la tête était ſéparée du corps ? Elle n'était pas dans cette tête coupée, qui pourrit au bout de quelques heures. Etait-elle dans ce corps ſans tête ? y avait-il dans ce corps un germe de

quatre cornes, d'yeux, de gosier, de dents, de mufle et de pensée ?

Cette question curieuse en fit naître d'autres; nous demandâmes tous ce que c'est qu'une ame. Nous ressemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit dormire ?
Quia est in eo virtus sopitiva quæ facit sopire.
Quare anima facit cogitarè ?
Quia est in eâ virtus pensativa quæ facit pensare.

Vous, mon révérend père, dont l'esprit est si immense et si creux, dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une ame, et comment elle peut être reproduite dans un corps sans tête ?

REPONSE

DU REVEREND PERE ELIE,

CARME CHAUSSÉ.

La question que vous me proposez, mon révérend père, est la chose du monde la plus simple et la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le grand St *Thomas*, l'ange de l'école, dit en termes exprès : L'ame

eſt en toutes les parties du corps ſelon la totalité de ſa perfection et de ſon eſſence, et non ſelon la totalité de ſa vertu. (*b*)

Or la mémoire, en tant que vertu conſervatrice des eſpèces intelligibles, regarde en partie l'intellect ; et, en tant que repréſentant le paſſé comme le paſſé, regarde l'ame ſenſitive : donc les colimaçons ont une ame.

Or il eſt dit que l'ame des brutes (*c*) eſt dans le ſang. Mais les colimaçons n'ont point de ſang ; donc leur ame eſt dans leurs cornes, ce qui était à démontrer.

Pour les limaces incoques à qui on a coupé la tête, c'eſt tout autre choſe. Une ame étant ſi ſubtile qu'il en tiendrait cent mille ſur une puce, il arrive qu'auſſitôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à ſon derrière, et y reſte juſqu'à ce que la tête ſoit reproduite ; alors elle reprend ſon ancien domicile. Rien n'eſt plus naturel et plus à ſa place. La reproduction des parties génitales ſerait bien plus intéreſſante ; et c'eſt ſur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encore quelque difficulté, ne m'épargnez pas. Je ſalue le révérend père *Ange*

(*b*) Queſtion LXXVI, partie première.

(*c*) Deutéronome, chap. XII. Lévitique, chap. XVI.

de vino rubro, et le révérend père *de pediculis*. Je ſuis fâché de la petite ſcène que votre couvent a donnée dernièrement en ſe battant à coups de poing ; j'eſpère que tout tournera à la plus grande gloire de St *François* d'Aſſiſe et du bienheureux *Matthieu Baſchi*, que DIEU abſolve.

TROISIEME LETTRE

DU REVEREND PERE L'ESCARBOTIER.

JE vous envoie, mon révérend père, une diſſertation d'un phyſicien de Saint-Flour en Auvergne, à laquelle je n'entends rien. Je vous ſupplie de m'en dire votre avis. Je n'ai pas le temps de vous écrire tout au long. Je ſors de chaire, et je vais à la cuiſine. DIEU vous ſoit en aide.

DISSERTATION

DU PHYSICIEN DE SAINT-FLOUR.

J'ADORE l'Intelligence ſuprême dans un colimaçon et dans des millions de ſoleils allumés par ſa puiſſance éternelle ; mais je ne connais

ni la ſtructure intime de ces mondes, ni celle d'un colimaçon. Par quel art le polype (ſi c'eſt un animal, ce qui n'eſt pas aſſurément éclairci) renaît-il quand on l'a coupé en cent morceaux, et produit-il ſes ſemblables des débris mêmes de ſon corps? Par quel myſtère non moins incompréhenſible le limaçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération? Il eſt doué certainement du mouvement ſpontané, de volonté et de déſirs. A-t-il ce qu'on appelle une ame? Je ſais gloire de n'en rien ſavoir et d'ignorer ce que c'eſt qu'une ame. Tout ce que je ſais avec certitude, c'eſt que la génération des colimaçons eſt auſſi ancienne que le monde, et qu'il eſt auſſi vrai qu'il eſt né de ſon ſemblable, qu'il eſt vrai que rien ne ſe fait de rien depuis qu'il exiſte quelque choſe.

Preſque tous les philoſophes ſavent aujourd'hui combien on s'empreſſa de ſe tromper, il y a environ quinze ans, quand le jéſuite irlandais nommé *Néedham* s'aviſa de croire et de faire croire que non-ſeulement il avait fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté et avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, et que, dans pluſieurs de ſes expériences, les végétaux s'étaient changés en animaux. *Néedham*, auſſi étrange raiſonneur

que mauvais chimiſte, ne tira pas de cette prétendue expérience les conſéquences naturelles qui ſe préſentent. Ses ſupérieurs ne l'euſſent pas ſouffert. Il était en France déguiſé en homme, et attaché à un archevêque ; perſonne ne ſavait qu'il fût jéſuite.

Un géomètre, un philoſophe, un homme qui a rendu de grands ſervices à la phyſique, et dont j'ai toujours eſtimé les travaux, l'érudition et l'éloquence, eut le malheur d'être ſéduit par cette expérience chimérique. Preſque tous nos phyſiciens furent entraînés dans l'erreur comme lui. Il arriva enfin qu'un charlatan ignorant tourna la tête à des philoſophes ſavans. C'eſt ainſi qu'un gros commis des fermes dans la baſſe Bretagne, comme on l'a déjà dit, nommé *Malcrais de la Vigne*, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jeune et jolie femme, laquelle feſait fort bien des vers.

Si *Néedham* le jéſuite avait été en effet un bon phyſicien, ſi ſes obſervations avaient été juſtes, ſi du perſil ſe change en animal, ſi de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli et bien bouché dans un vaſe de verre inacceſſible à l'action de l'air, produiſent des anguilles qui deviennent bientôt mères, voilà toute la nature bouleverſée.

Il eſt triſte que l'académicien qui ſe laiſſa tromper par les fauſſes expériences de *Néedham*

ſe ſoit hâté de ſubſtituer à l'évidence des germes ſes molécules organiques. Il forma un univers. On avait déjà dit que la plupart des philoſophes, à l'exemple du chimérique *Deſcartes*, avaient voulu reſſembler à DIEU, et faire un monde avec la parole.

A peine le père des molécules organiques était à moitié chemin de ſa création, que voilà les anguilles mères et filles qui diſparaiſſent. M. *Spalanzani*, excellent obſervateur, fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux, nés de la corruption, comme la raiſon la démontrait à l'eſprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les anguilles dans le néant dont elles ſont ſorties : elles vont y trouver l'attraction par laquelle un ſonge-creux formait les enfans dans ſa Vénus phyſique ; DIEU rentre dans ſes droits ; il dit à tous les architectes de ſyſtêmes comme à la mer : *Procedes huc, et non ibis ampliùs.*

Il eſt donné à l'homme de voir, de meſurer, de compter et de peſer les œuvres de DIEU ; mais il ne lui eſt pas donné de les faire.

Maillet, conſul au Caire, imagina que la mer avait tout fait, que ſes eaux avaient formé les montagnes, et que les hommes devaient leur origine aux poiſſons. Le même phyſicien qui, malgré ſes lumières, adopta les anguilles de *Néedham*, donna encore dans les montagnes

de *Maillet*. Il eſt ſi perſuadé de la formation de ſes montagnes, qu'il ſe moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'appelle, en vérité, ſe moquer du monde. Mais s'il lui eſt permis, comme à tout homme perſuadé, de traiter du haut en bas les incrédules, il n'eſt pas défendu aux incrédules de lui expoſer modeſtement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit que la formation des mers par le Caucaſe et par les Alpes, ſerait encore moins ridicule que la formation des Alpes et du Caucaſe par les mers.

Comment l'Océan, par ſon flux et par ſes courans, aurait-il élevé le mont Saint-Gothard de 16500 pieds au-deſſus du niveau de la mer, telle qu'elle eſt aujourd'hui? Le lit qui eſt à préſent celui de l'Océan était, dit-on, terre ferme alors, et les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'Océan eſt creuſé, et que, ſans cette profondeur, la mer couvrirait la ſuperficie du globe? Comment l'Océan aurait-il pu ſe percher d'un côté ſur le mont Blanc, et de l'autre ſur les Cordilières, à ſeize, à dix-ſept mille pieds de haut, et laiſſer à ſec toutes les plaines ſans eau de rivière? Tout cela n'eſt-il pas d'une impoſſibilité démontrée, et n'eſt-ce pas l'hiſtoire ſurnaturelle plutôt que la naturelle?

Pour ſe tirer de cet embarras, on a recours

aux îles qui ſont des roches, et on prétend que la terre, qui était alors à la place de l'Océan, avait ſes rivières qui deſcendaient de ces îles. Mais il n'y a pas une ſeule île conſidérable dans la mer Pacifique, depuis Panama juſqu'aux Mariannes dans l'eſpace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud et du Nord une île qui ait une rivière de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes des deux continens ſont des pièces eſſentielles à la machine du globe, comme les os le ſont aux *bipèdes* et aux *quadrupèdes !*

Mais la mer a quitté ſes rivages ; elle a laiſſé à ſec les ruines de Carthage ; Ravenne n'eſt plus un port de mer, &c. Eh bien, parce que la mer ſe ſera retirée à dix, à vingt mille pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de ſiècles à mille, à deux mille lieues ſur la cime des montagnes? *Oui*, dites-vous, *car on trouve par-tout des coquilles de mer, et le porphyre n'eſt compoſé que de pointes d'ourſin. Il y a des gloſſopètres, des langues de chien marin pétrifiées ſur les plus hautes montagnes ; les cornes d'Ammon, qui ſont des pétrifications du nautilus, poiſſon des Indes, ſont communes dans les Alpes ; enfin le falun de Touraine, avec lequel on fume les terres, eſt un long amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles aux environs de Paris et de Reims*, &c.

J'ai vu une partie de tout cela, et j'ai douté. Quand la mer ferait venue insensiblement jusqu'en Champagne, et s'en ferait retournée insensiblement dans la suite des temps, cela ne prouverait pas qu'elle eût monté sur le mont Saint-Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En dernier lieu, tout l'état-major qui a mesuré cette chaîne horrible de rochers n'y a pas vu le moindre vestige de coquilles. Les bords escarpés du Rhône en sont incrustés, mais c'est évidemment de coquilles de colimaçons, de bivales, de petits testacées, très-fréquens dans tous les lacs voisins. De coquilles de mer, on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas long-temps que, dans un de mes champs, à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaines d'huîtres ; on cria miracle ; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe il y avait trois ans. Je suis de l'avis de l'homme aux quarante écus, qui dit que des médailles romaines, trouvées au fond d'une cave à six cents lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quant au falun de Touraine dont on se sert pour fumer les terres, si c'étaient des coquilles de mer, elles feraient assurément un très-mauvais fumier, et on aurait une pauvre

récolte. J'ai ouï dire à des tourangeaux qu'il n'y a pas une ſeule vraie coquille dans ces minières, que c'eſt une maſſe de pierres calcaires calcinées par le temps, ce qui eſt très-vraiſemblable. En effet, ſi la mer avait dépoſé dans une ſuite prodigieuſe de ſiècles ces lits de petits cruſtacées, pourquoi n'en trouverait-on pas autant dans les autres provinces ?

Faut-il que tous les phyſiciens aient été les dupes d'un viſionnaire nommé *Paliſſi* ? C'était un potier de terre qui travaillait pour le roi *Louis XIII ;* il eſt l'auteur d'un livre intitulé : *Le moyen de devenir riche, et la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs tréſors et poſſeſſions, par maître Bernard Paliſſi, inventeur des ruſtiques figulines du roi.* Ce titre ſeul ſuffit pour faire connaître le perſonnage. Il s'imagina qu'une eſpèce de marne pulvériſée qui eſt en Touraine, était un magaſin de petits poiſſons de mer. Des philoſophes le crurent. Ces milliers de ſiècles, pendant leſquels la mer avait dépoſé ſes coquilles à trente-ſix lieues dans les terres, les charmèrent et me charmeraient tout comme eux, ſi la choſe était vraie. (1)

(1) L'éditeur de la nouvelle édition des œuvres de *Paliſſi* prétend que ce titre ridicule n'eſt point de *Paliſſi*, mais d'un ancien éditeur. Cependant il ne ſerait pas ſingulier que l'auteur

Le porphyre composé de pointes d'oursin ! Juste ciel, quelle chimère ! j'aimerais autant dire que le diamant est composé de pattes d'oie. Avec quelle confiance ne nous répète-t-on pas sans cesse que les glossopètres, dont quelques collines sont couvertes, sont des langues de chien marin ! Quoi ! dix ou douze marsouins seraient venus déposer leurs langues dans le même endroit il y a quelque cinquante mille années ! quoi ! la nature qui forme des pierres en étoiles, en volutes, en pyramides, en globe, en cube, ne pourra pas en avoir produit qui ressemblent fort mal à des langues

même eût pris ce titre. Il avait fait pour le roi de grandes figures de sa nouvelle faïence, et c'était par ces ouvrages qu'il s'était fait connaître à la cour.

Palissi fut un homme d'un véritable génie ; c'est à lui que nous devons l'art de faire la faïence qu'il n'apprit pas des Italiens, mais qu'il devina, et qu'il sut porter à un grand degré de perfection : ce n'était pas d'ailleurs un potier de terre, mais un ingénieur assez instruit pour son temps dans les mathématiques et dans la physique. Sa découverte des productions marines existantes dans les pierres, est l'époque de la naissance de l'histoire naturelle en France et même en Europe. Il était très-zélé protestant ; on le mit en prison ; mais comme il avait inventé des *rustiques figulines* pour le roi, il ne fut pas brûlé comme tant d'autres. Le falun de Touraine contient réellement un grand nombre de coquilles ; et si elles sont réduites en terre calcaire très-friable, elles peuvent être un fort bon engrais. Quant aux pointes d'oursin dans le porphyre, c'est une de ces rêveries qui, mêlées aux vérités que les bons observateurs avaient découvertes, ont contribué à entretenir M. de *Voltaire* dans son erreur sur les coquilles fossiles. Rien n'est plus funeste à la vérité que de se trouver en mauvaise compagnie.

de poiſſon ! J'ai marché ſur cent cornes d'Ammon de cent grandeurs différentes, et j'ai toujours été ſurpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des blés et des fruits plus admirables, ſans doute, que des pierres en volutes.

Mais on aime les ſyſtêmes ; et depuis que *Paliſſi* a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins, de phollades, cent naturaliſtes l'ont répété. On s'intéreſſe à un ſyſtême qui fait remonter les choſes à des milliers de ſiècles. Le monde eſt vieux, d'accord ; mais a-t-on beſoin de cette preuve pour réformer la chronologie ? Combien d'auteurs ont répété qu'on avait trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime d'une montagne de Suiſſe, et un vaiſſeau entier à cent pieds ſous terre ? *Telliamed* triomphe ſur cette belle découverte. On a vu un vaiſſeau dans les abymes de la Suiſſe en 1460 ; donc on naviguait autrefois ſur le Saint-Bernard et ſur le Saint-Gothard ; donc la mer a couvert autrefois tout le globe ; donc alors le monde n'a été peuplé que de poiſſons ; donc, lorſque les eaux ſe ſont retirées et ont laiſſé le terrain à ſec, les poiſſons ſe ſont changés en hommes ! Cela eſt fort beau ; mais j'ai de la peine à croire que je deſcende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il en eſt aſſez ſans le chercher dans de telles hypothèſes. Les huîtres, les pucerons, qui produiſent leurs ſemblables ſans s'accoupler, les ſimples vers de terre qui reproduiſent leurs queues, les limaçons auxquels il revient des têtes, ſont des objets aſſez dignes de la curioſité d'un philoſophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête eſt-il encore animé? oui, ſans doute, puiſque l'eſcargot remue et montre ſon cou, puiſqu'il vit, qu'il l'étend, et que, dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Cet animal a-t-il des ſenſations, avant que ſa tête ſoit revenue? je dois le croire, puiſqu'il remue le cou, qu'il l'étend, et que, dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Peut-on avoir des ſenſations ſans avoir au moins quelque idée confuſe? je ne le crois pas; car toute ſenſation eſt plaiſir ou douleur, et on a la perception de cette douleur et de ce plaiſir; autrement ce ſerait ne pas ſentir.

Qui donne cette ſenſation, cette idée commencée? celui qui a fait le limaçon, le ſoleil et les aſtres. Il eſt impoſſible qu'un animal ſe donne des ſenſations à lui-même: le ſceau de la Divinité eſt dans les aperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de *Newton*.

On cherche à expliquer comment on ſent, comment on penſe : je m'en tiens au poëte *Aratus* que St *Paul* a cité-

In Deo vivimus, movemur et ſumus.

Ah ! ſi *Mallebranche* avait voulu tirer de ce principe toutes les conſéquences qu'il en pouvait tirer ! Peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

REPONSE

DU CARME AU CAPUCIN,

Et ſon ſentiment ſur la diſſertation précédente.

GARDEZ-VOUS bien, mon révérend père, de vous laiſſer ſéduire par les philoſophes dangereux qui avancent que tous les animaux et les végétaux naiſſent d'un germe qui ſe développe, et que rien ne vient de corruption ; c'eſt une héréſie damnable.

St *Thomas* dit en termes formels : *Primum in generatione eſt ultimum in corruptione.* Là où la corruption finit, la génération commence. St *Paul*, dans la première aux Corinthiens, parle ainſi aux incrédules : *Mais, dira quelqu'un,*

comment

comment les morts reſſuſciteront-ils ? Inſenſés ! ne voyez-vous pas que les grains ſemés par vous ne ſe vivifient point s'ils ne meurent. Il dit enſuite : *On sème dans la corruption, on recueille dans l'incorruption.* Voyez l'évangile de St *Jean*, chapitre XII : *Si un grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure inutile ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit.*

Il eſt donc évident que c'eſt la pourriture qui eſt la mère de tout ce qui reſpire.

A l'égard de l'Océan qui a couvert les montagnes, St *Thomas* n'en dit rien. Auſſi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'Océan ne ſe trouve jamais dans l'Ecriture ; de-là je juge que cet Océan, dont on parle tant, eſt fort peu de choſe.

Mais pour les montagnes, je ſuis entièrement de l'avis de ceux qui penſent qu'elles ſe ſont formées en peu de temps ; car vous trouverez au pſaume 96 que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouverez auſſi au pſaume 113 qu'elles ont danſé comme des béliers. Or, ſi étant fondues, pſaume 96, elles ont danſé, pſaume 113, il faut donc qu'elles ſe ſoient entièrement relevées dans l'eſpace de 17 pſaumes. Cela eſt démontré en rigueur.

Vous ſavez que la théorie des montagnes fait une grande partie de nôtre théologie,

ſur-tout quand elles ſont plantées de vignes. Nous avons été fondés ſur le mont Carmel; mandez-moi s'il eſt vrai que vous l'ayez été à Montmartre. Adieu ; que les colimaçons qui vous ſont ſoumis , et tous les inſectes qui vous accompagnent, béniſſent toujours votre révérence.

REFLEXION

DE L'EDITEUR.

QUOI qu'il en ſoit de tout cela , il eſt indubitable que les limaçons à coque , les eſcargots , commencent à reprendre une tête quelque temps après qu'on la leur a coupée. Cette nouvelle tête renferme tout l'appareil d'organes très-compliqués que renfermait la première. Il n'y a point de petit garçon qui ne puiſſe faire cette expérience ; mais y a-t-il quelque homme fait qui puiſſe l'expliquer? Hélas ! les philoſophes et les théologiens raiſonnent tous en petits garçons. Qui me dira comment une ame, un principe de ſenſations et d'idées réſide entre quatre cornes, et comment l'ame reſtera dans l'animal, quand les quatre cornes et la tête ſont coupées ? On

ne peut guère dire d'un limaçon : *Igneus eſt illi vigor et cœleſtis origo ;* il ſerait difficile de prouver que l'ame d'un animal qui n'eſt qu'une glaire en vie, ſoit un feu céleſte. Enfin ce prodige d'une tête renaiſſante, inconnu depuis le commencement des choſes juſqu'à nous, eſt plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curioſité confondue tient à la nature des choſes, aux premiers principes, qui ne ſont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius et de Canope. Pour peu qu'on creuſe, on trouve un abyme infini. Il faut admirer et ſe taire.

Fin de la Philoſophie de Newton.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table des Matières.

NATURE DE LA LUMIÈRE.

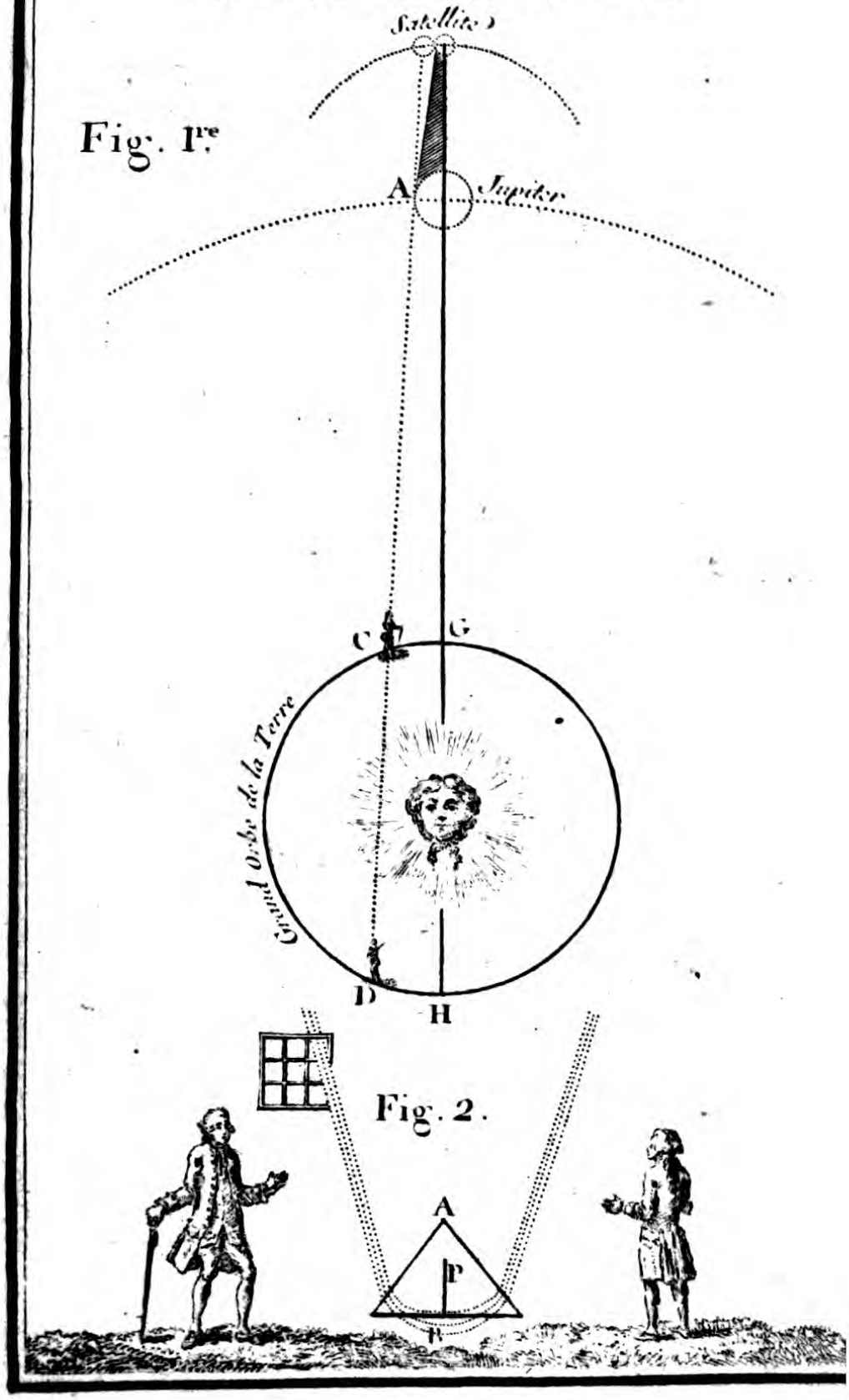


Fig 3.

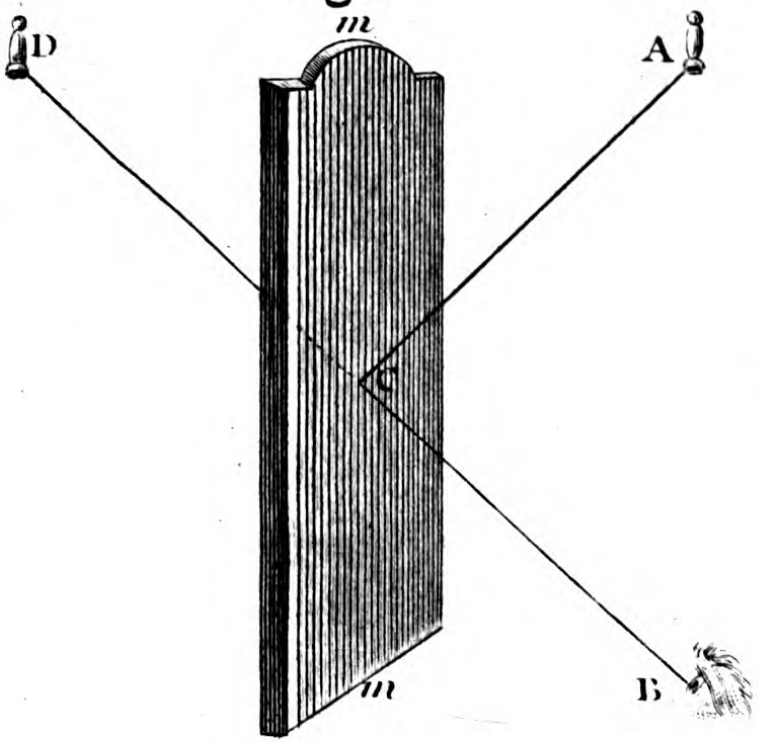


Fig. 4.

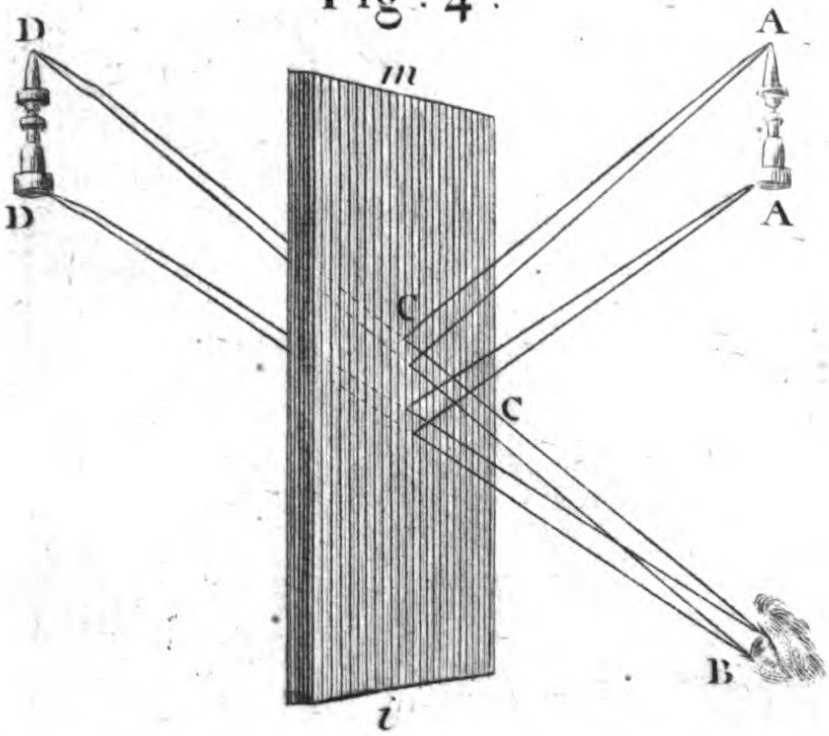


Fig. 5.

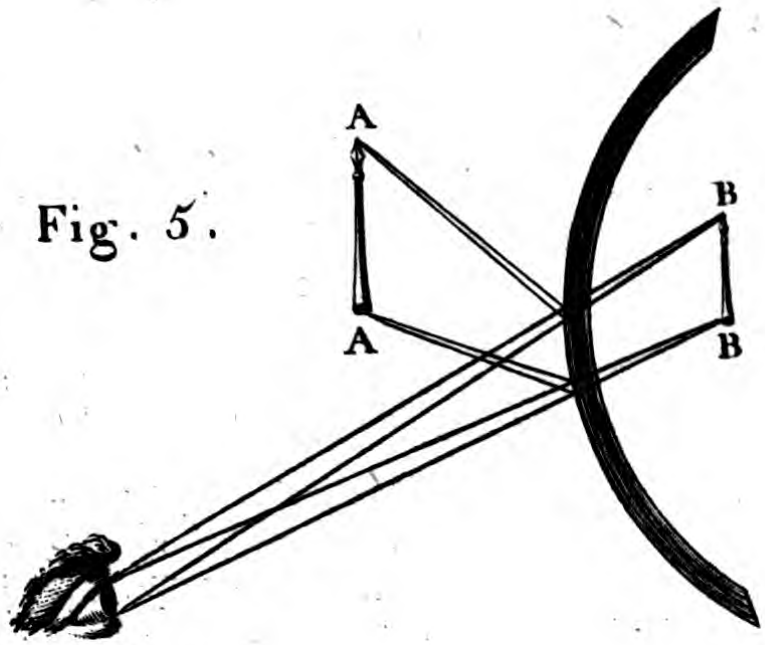


Fig. 6.

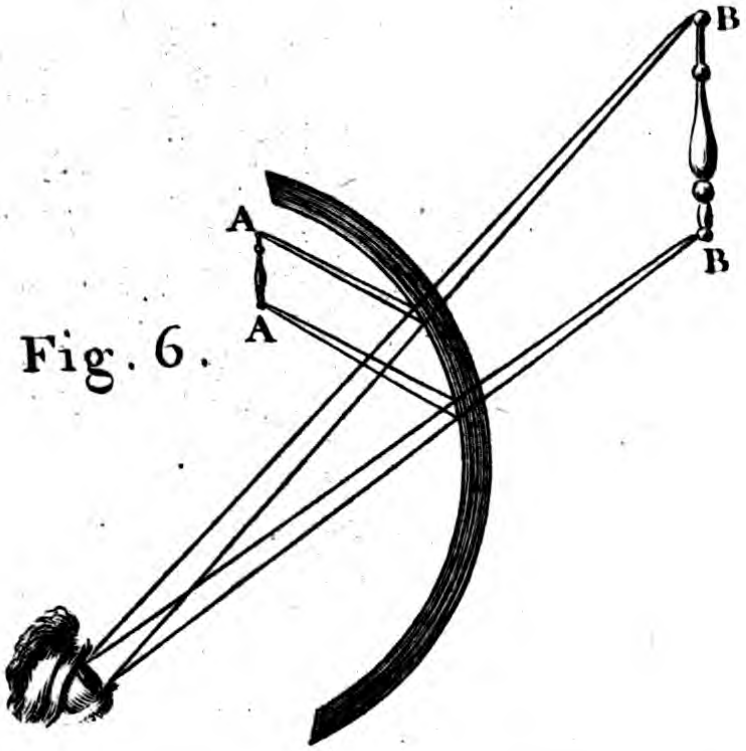


Fig. 7.

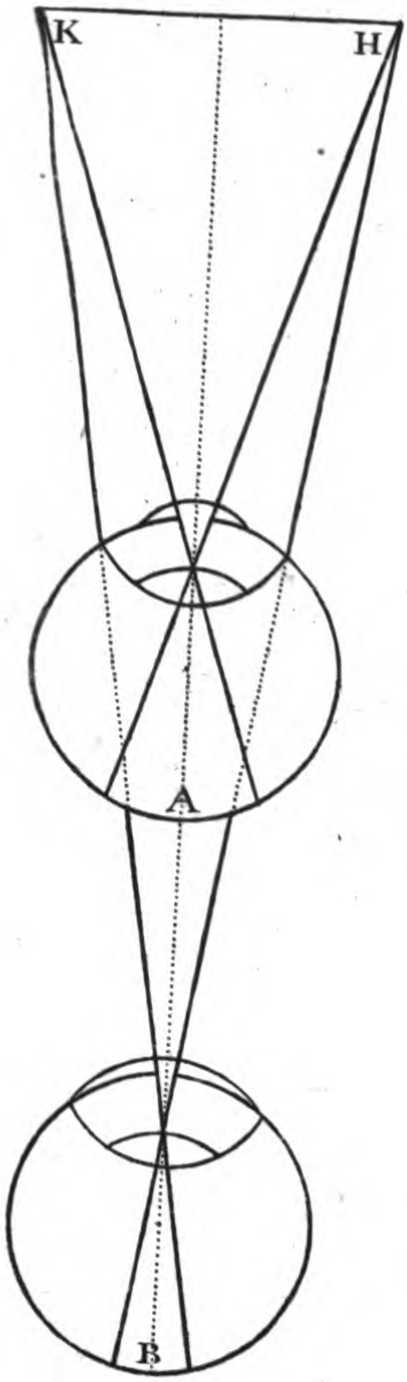
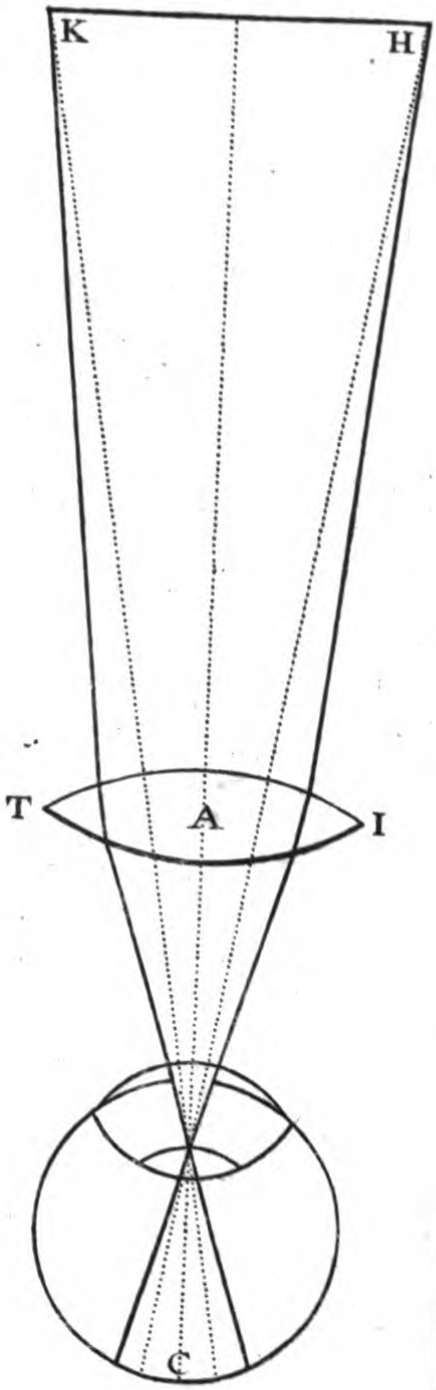


Fig. 8.



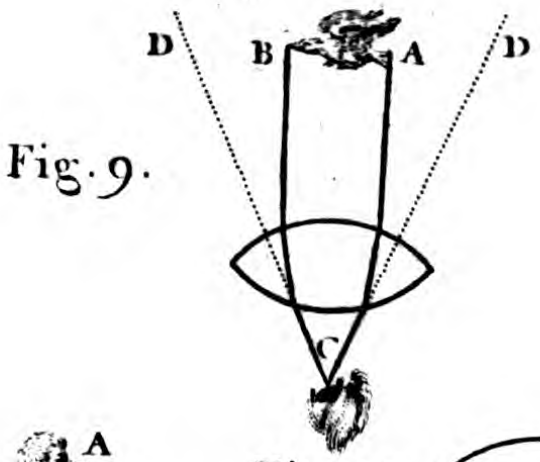


Fig. 9.

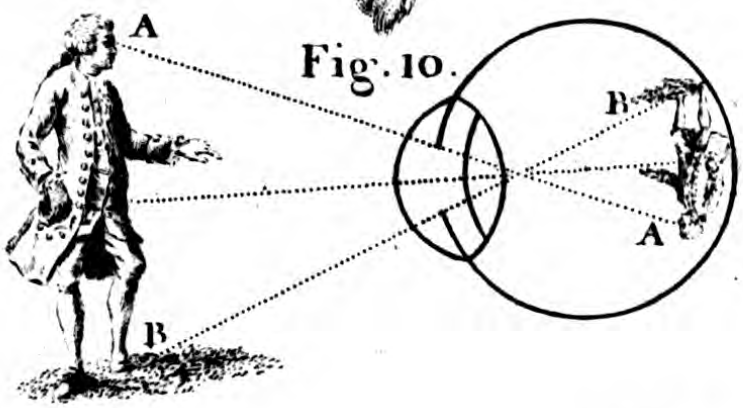


Fig. 10.

Fig. 11.

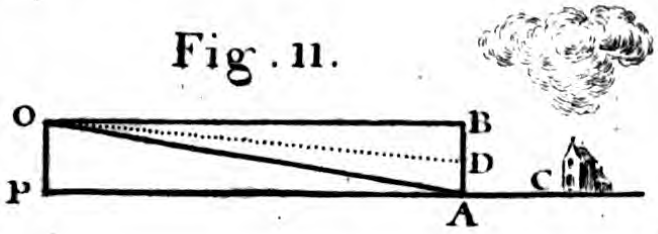
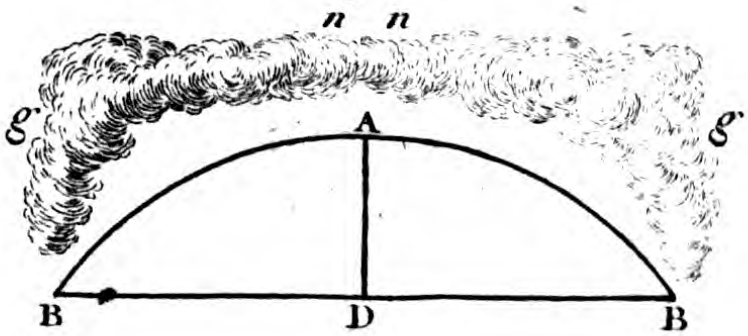


Fig. 12.



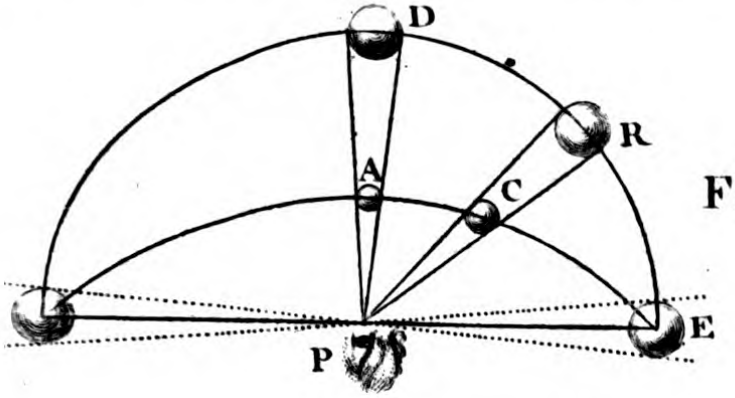
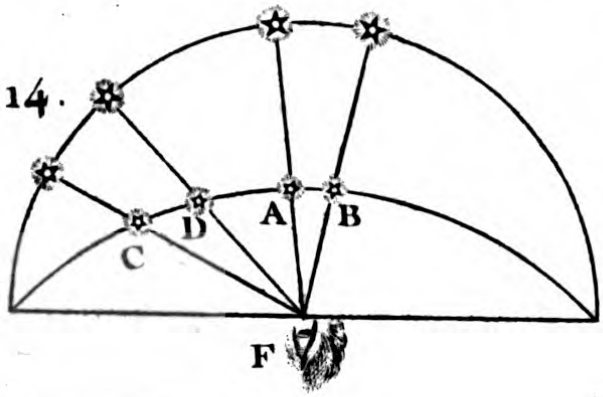


Fig. 13.

Fig. 14.



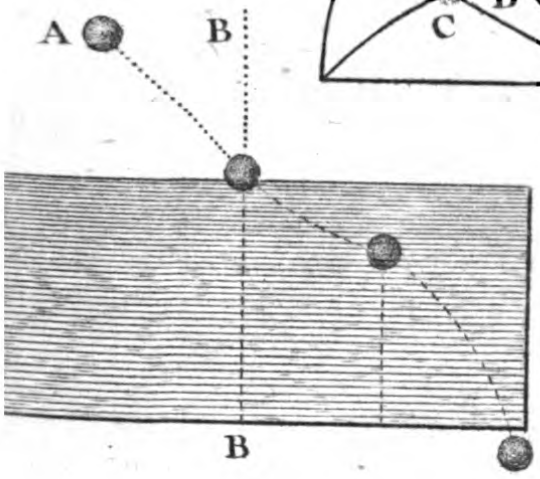


Fig. 16.

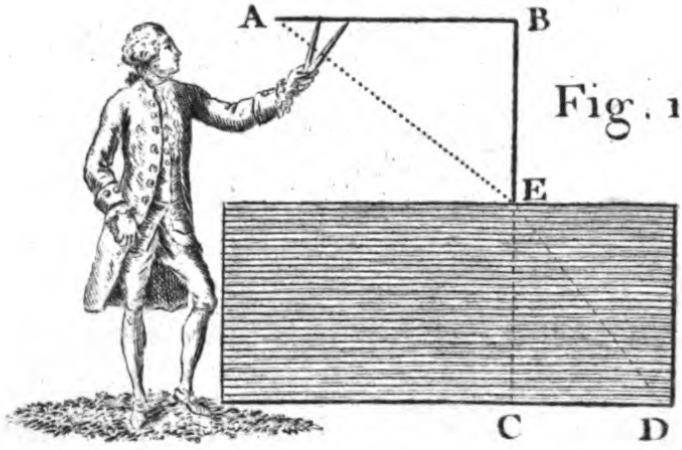


Fig. 15.

Fig. 17.

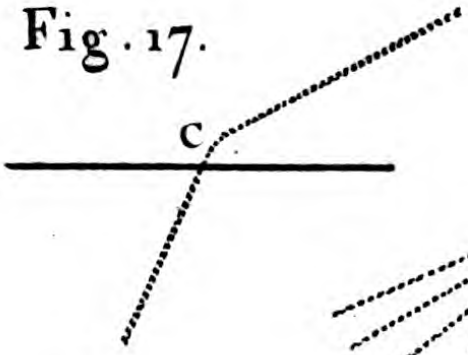


Fig. 18.

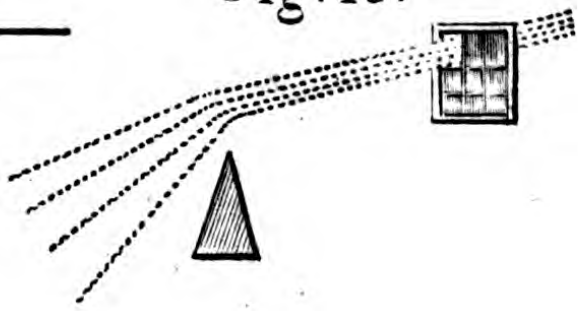


Fig. 19

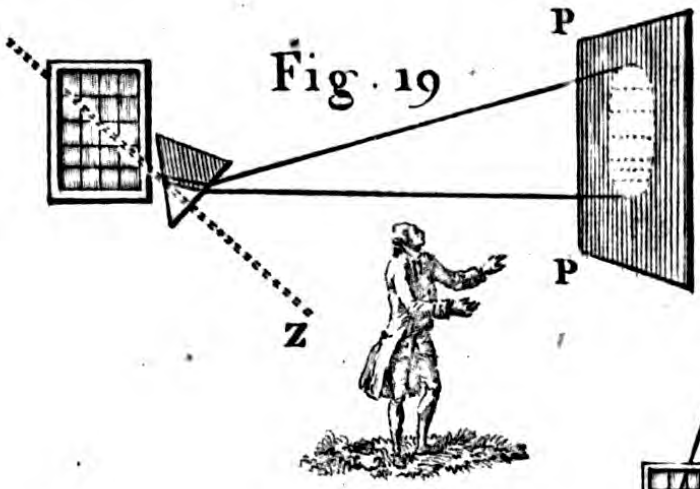


Fig. 20.

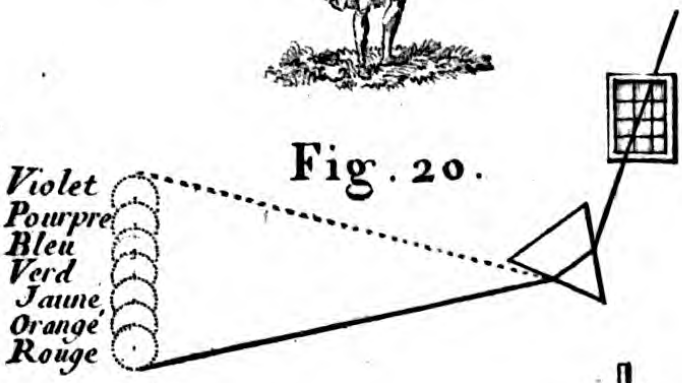
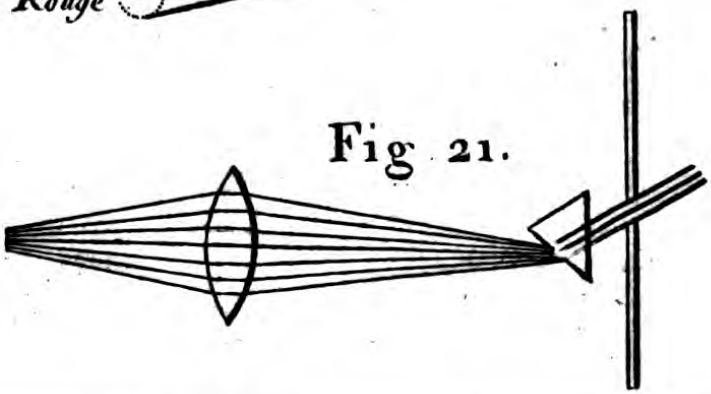
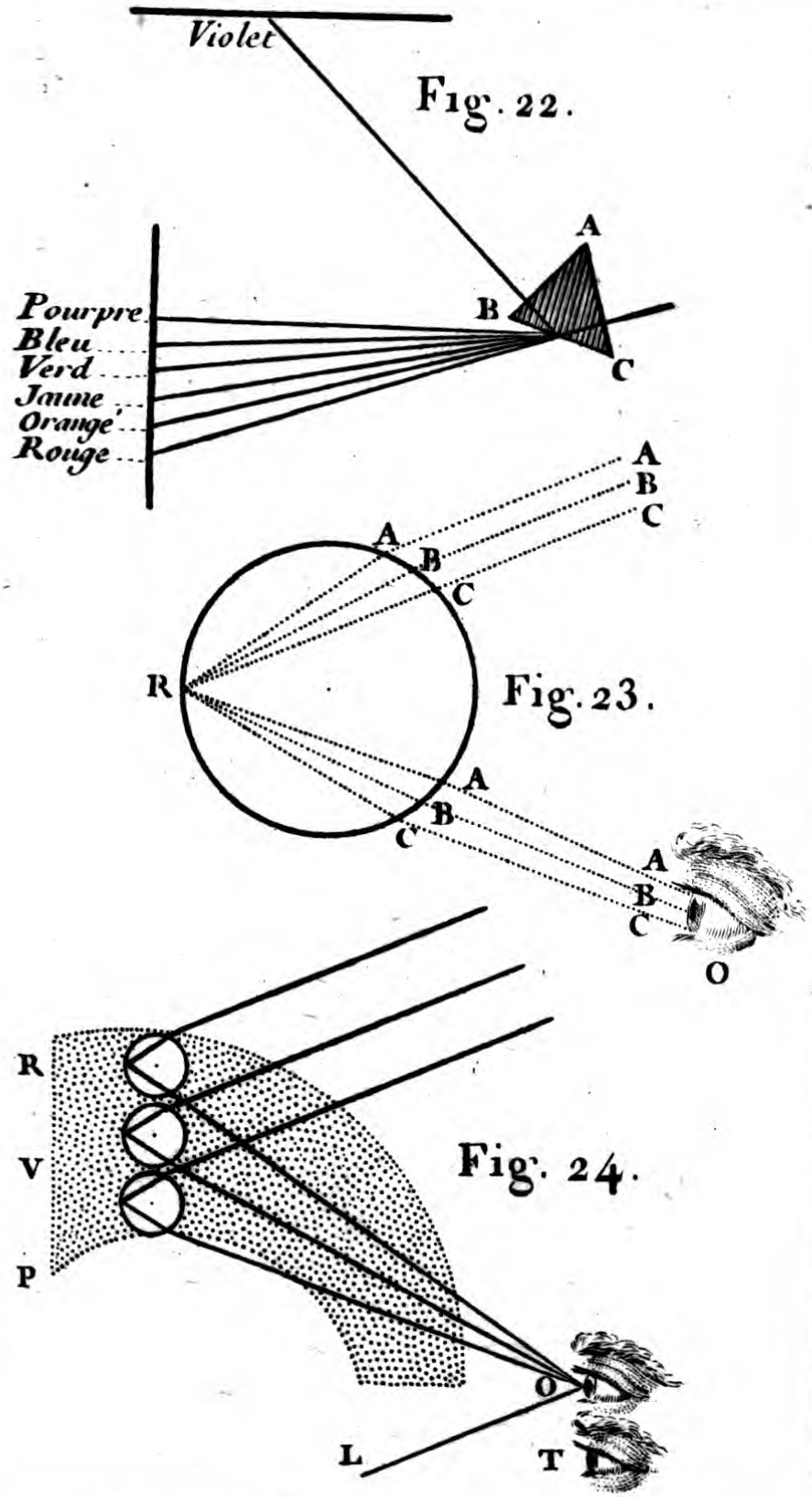
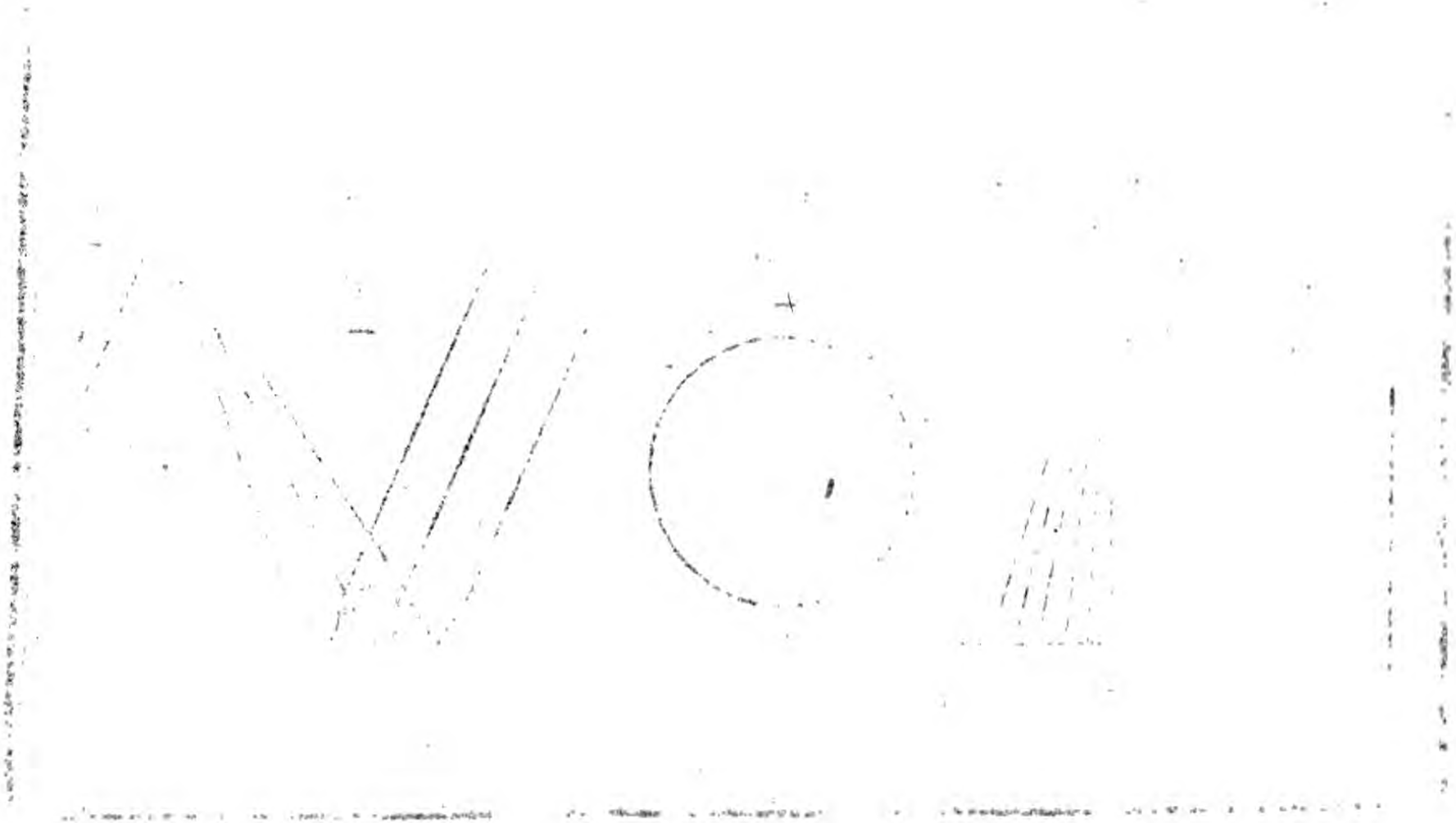


Fig. 21.




Violet
Fig. 22.
A
B
C
Pourpre
Bleu
Verd
Jaune
Orange
Rouge
A
B
C
A
B
C
R
Fig. 23.
A
B
C
A
B
C
O
R
V
P
Fig. 24.
O
L
T



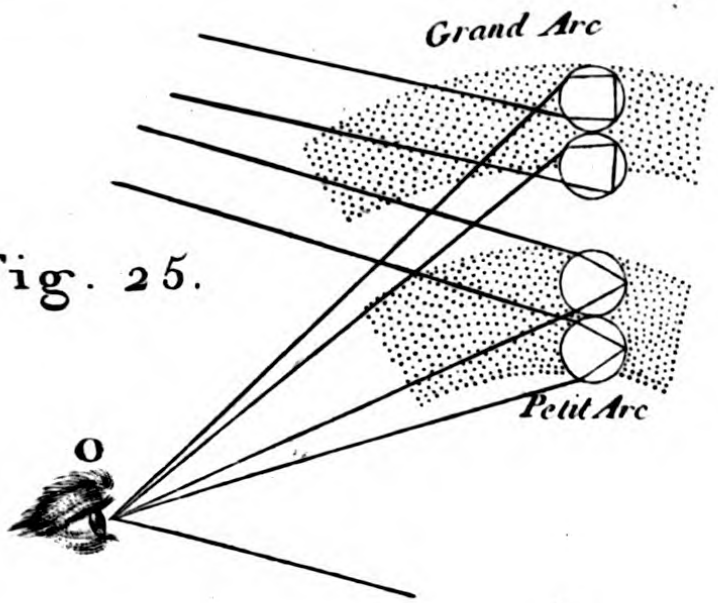


Fig. 25.

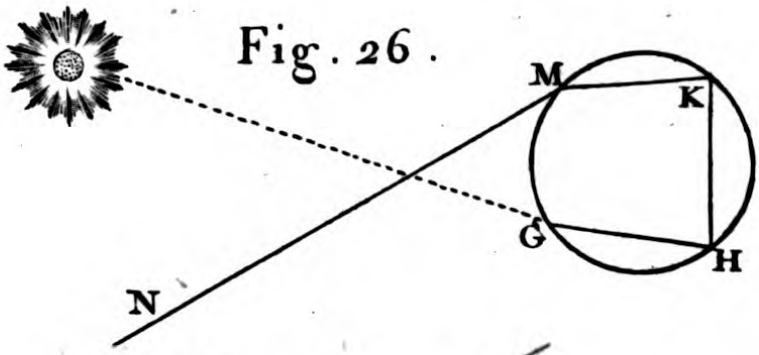


Fig. 26.

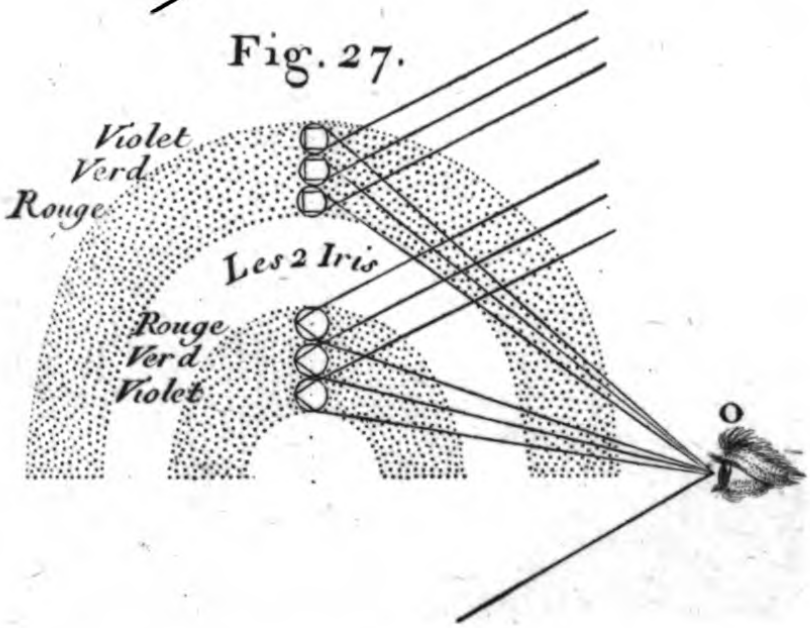


Fig. 27.

Fig. 28.

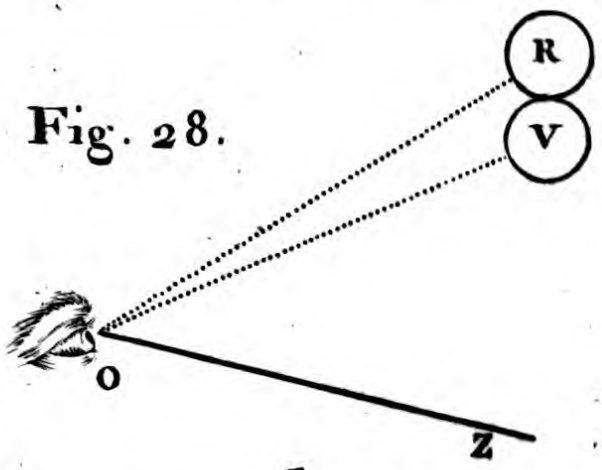


Fig. 29.

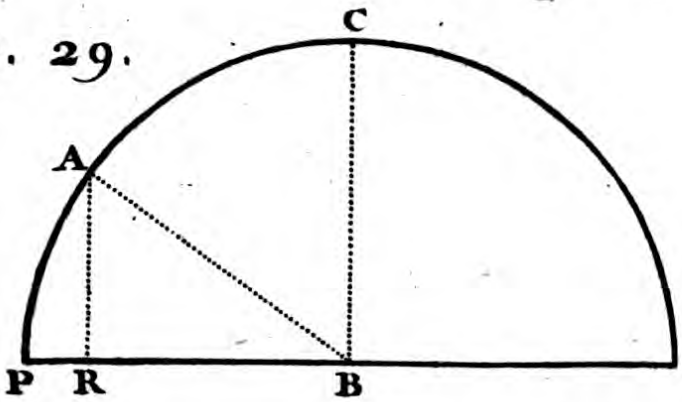


Fig. 30.

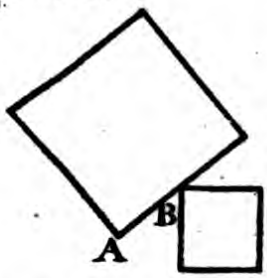


Fig. 31.

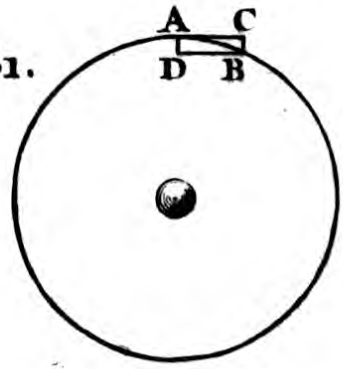


Fig 32.

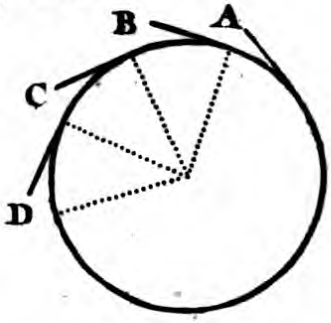
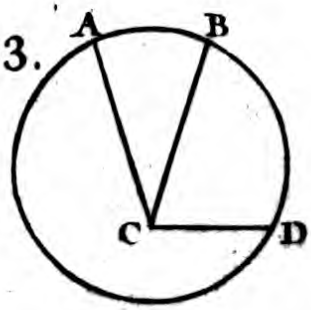


Fig. 33.



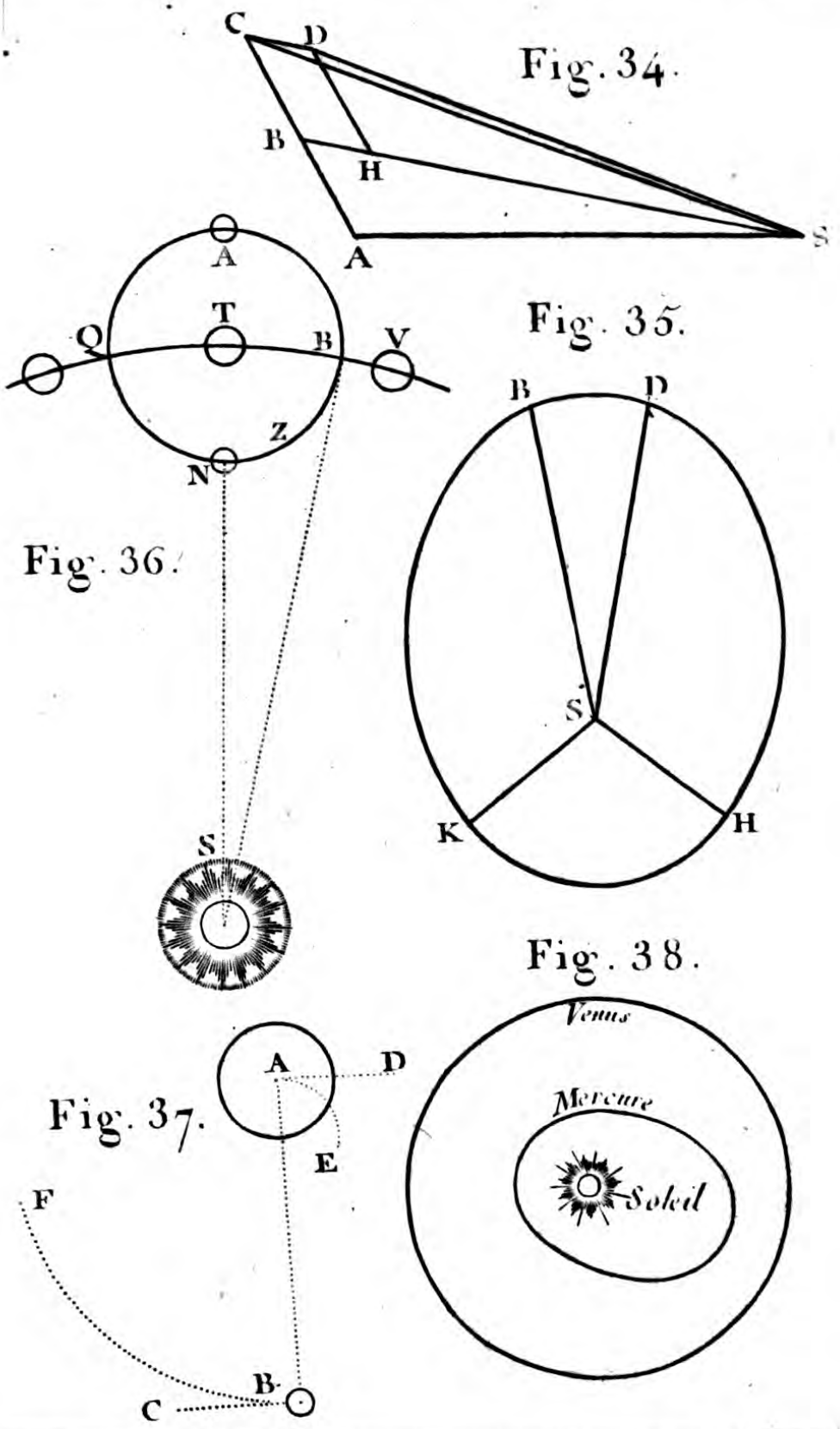


Fig. 34.

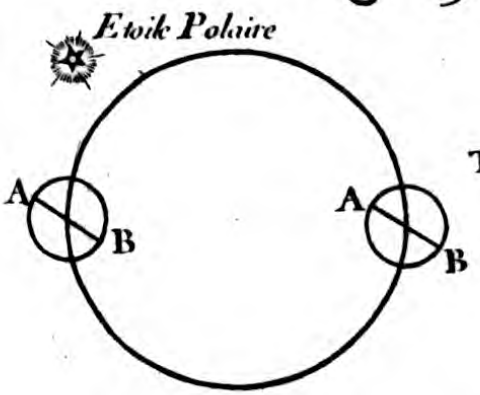
Fig. 35.

Fig. 36.

Fig. 37.

Fig. 38.

Fig. 39.



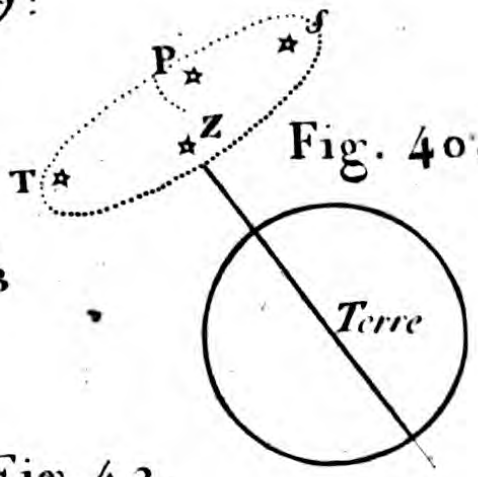


Fig. 40.

Fig. 42.

Fig. 41.

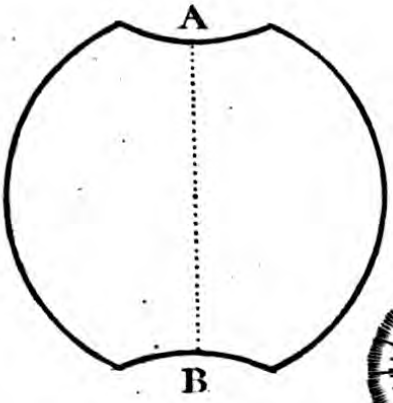


Fig. 43.

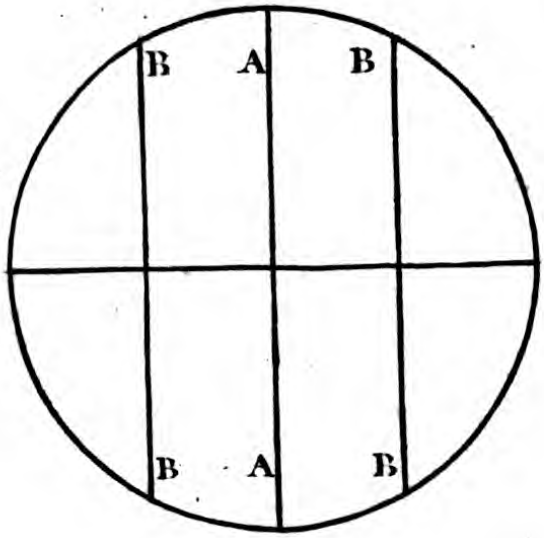


Fig. 44.

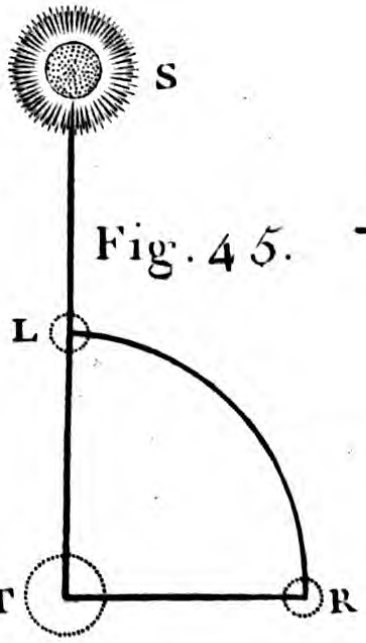


Fig. 45.

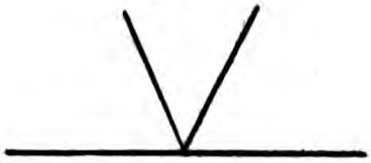


Fig. 46.

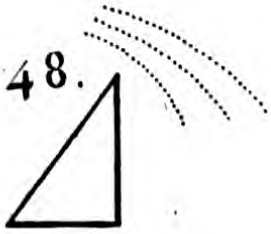


Fig. 48.

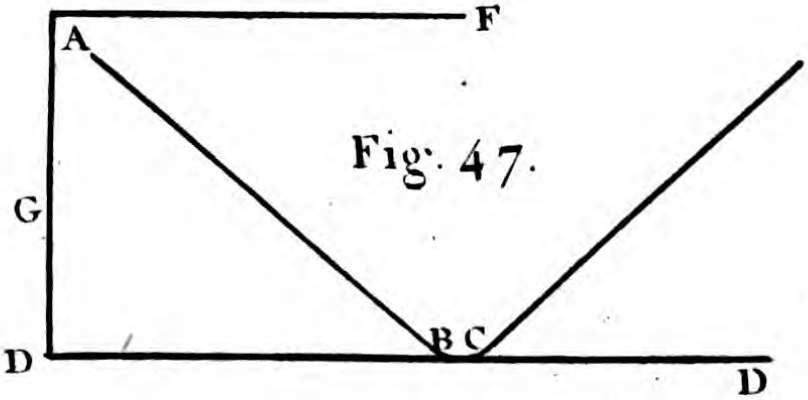


Fig. 47.

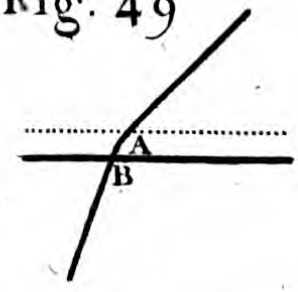


Fig. 49

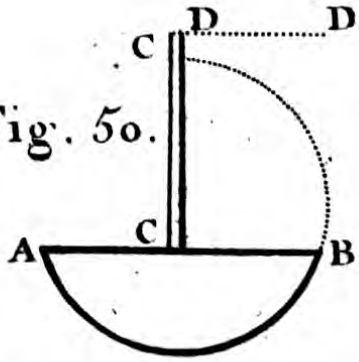


Fig. 50.

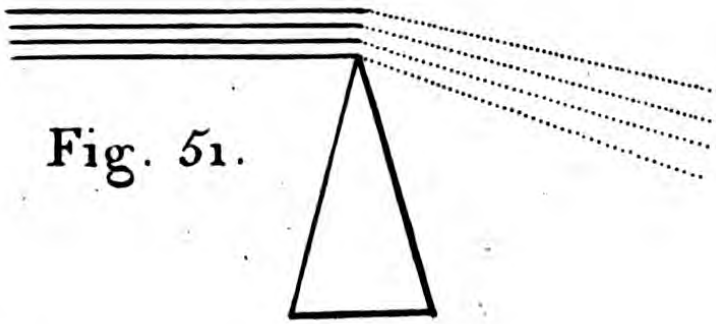


Fig. 51.

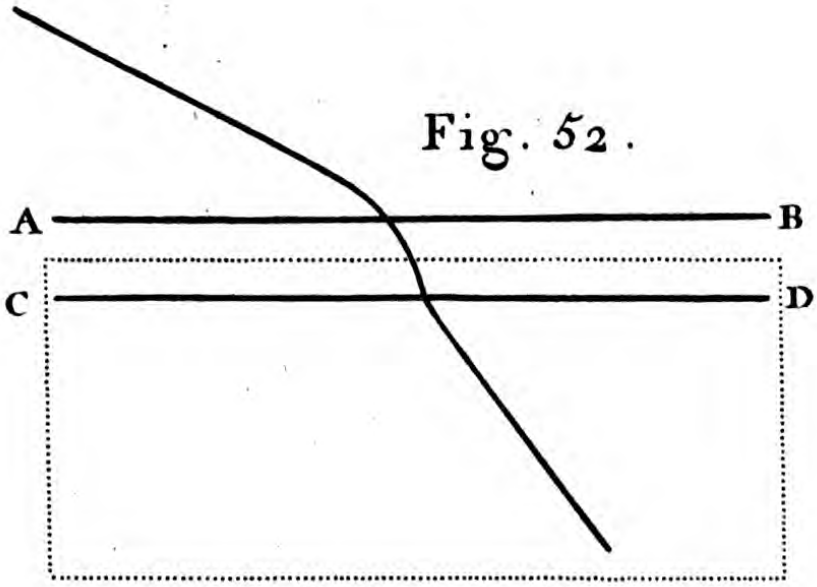


Fig. 52.

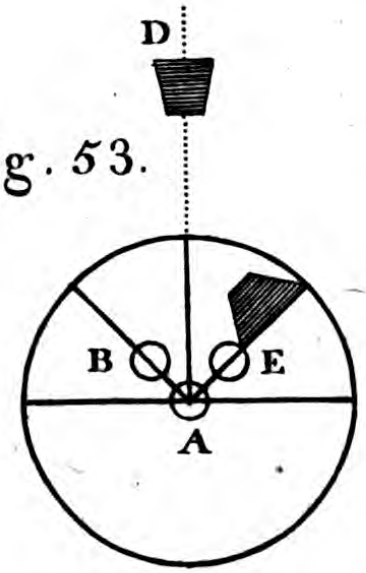


Fig. 53.

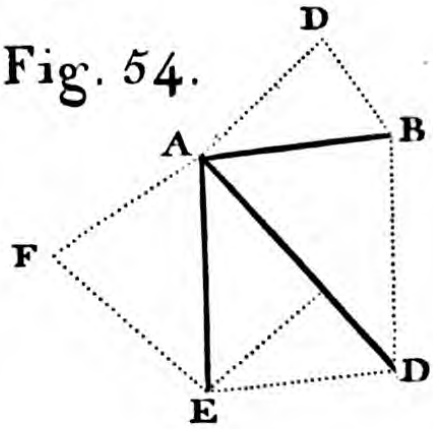


Fig. 54.

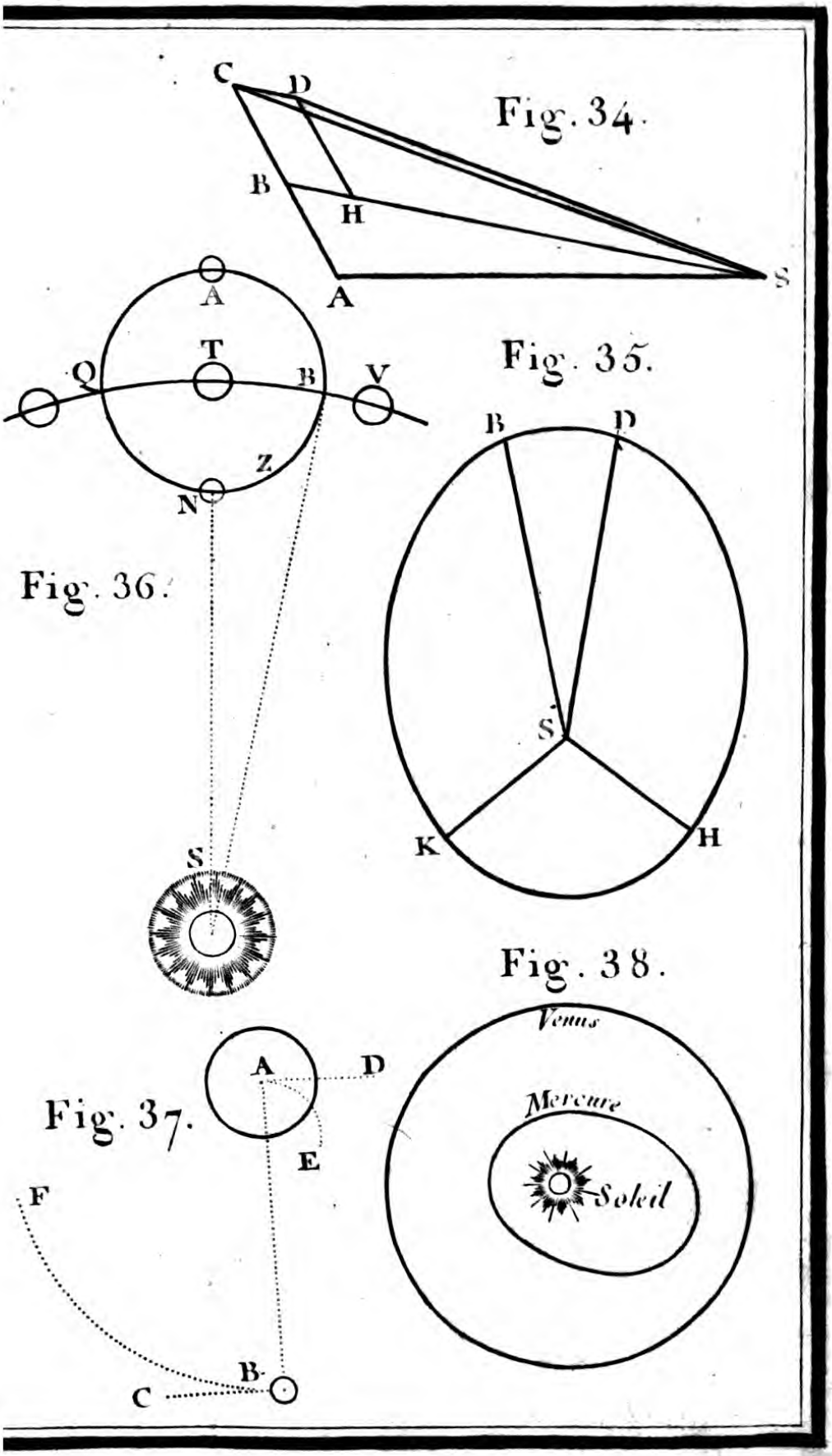


Fig. 34.

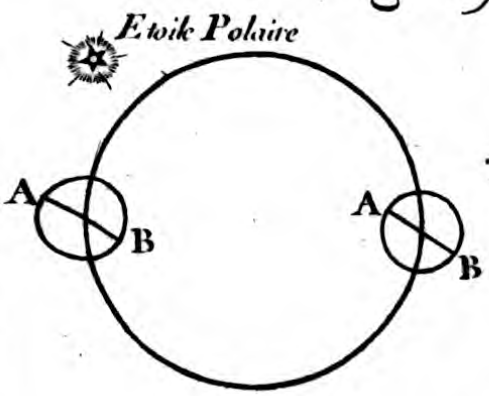
Fig. 35.

Fig. 36.

Fig. 37.

Fig. 38.

Fig. 39.



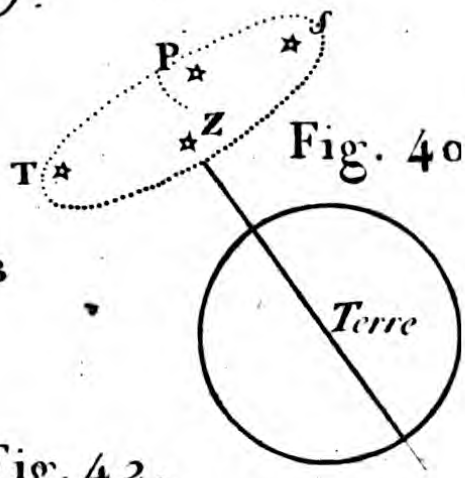
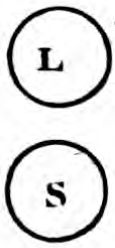


Fig. 40

Fig. 42.

Fig. 41.



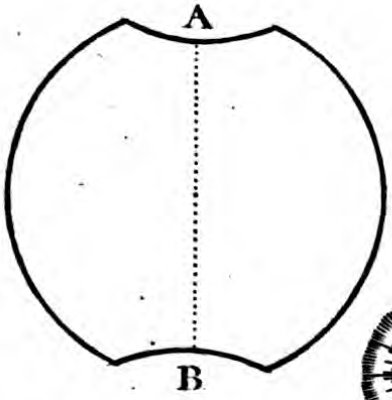
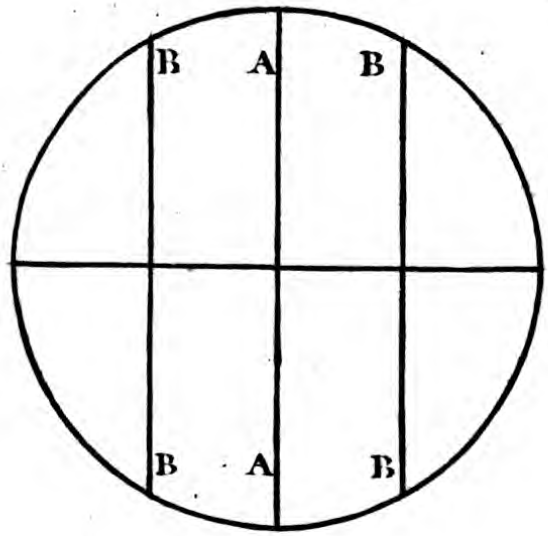


Fig. 43.



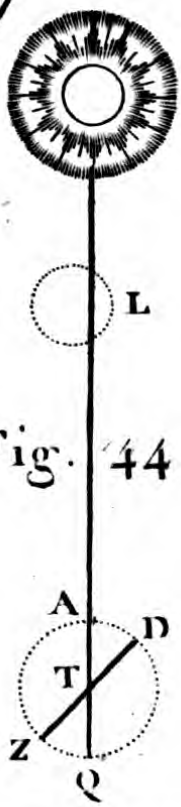


Fig. 44.

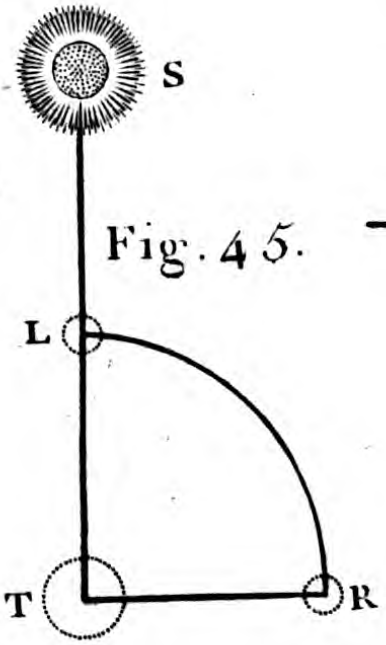


Fig. 45.

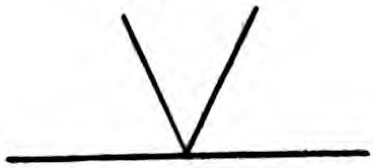


Fig. 46.

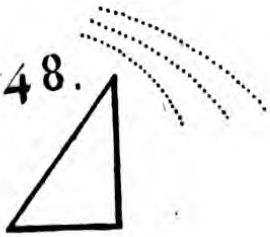


Fig. 48.

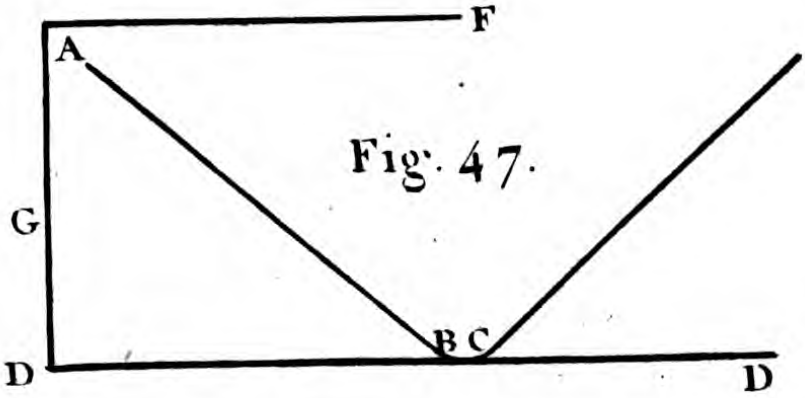


Fig. 47.

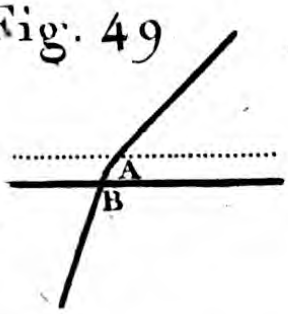


Fig. 49

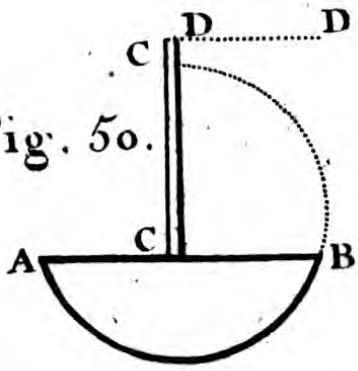


Fig. 50.

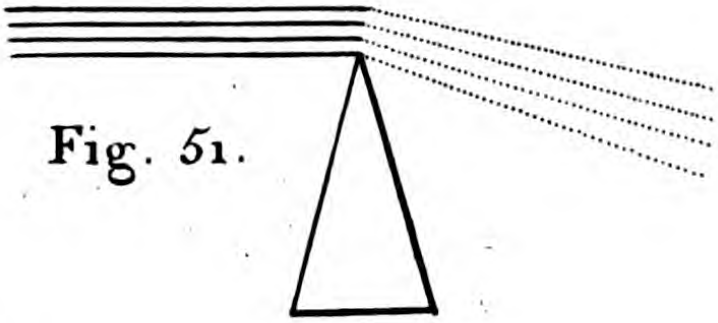


Fig. 51.

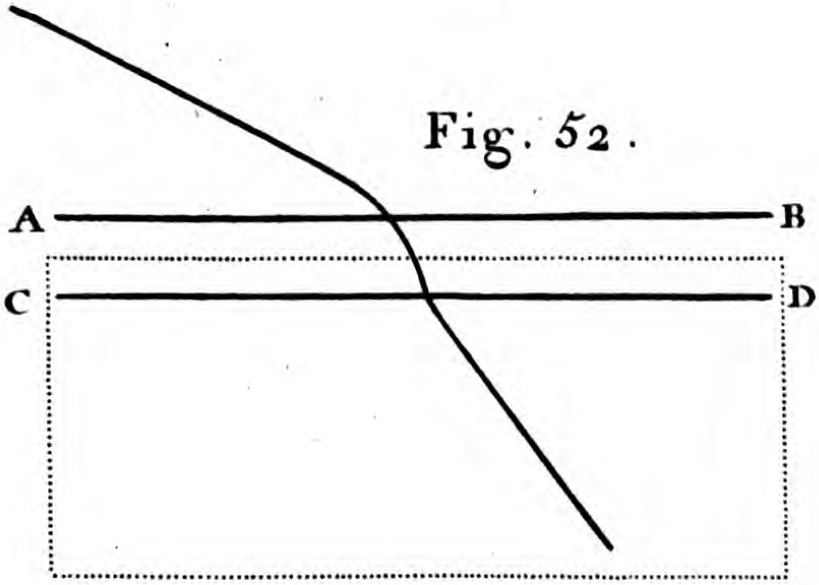


Fig. 52.

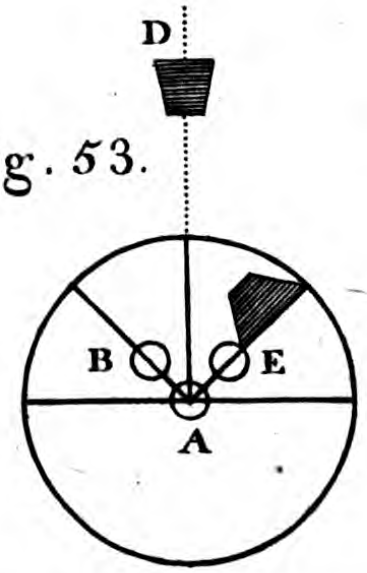


Fig. 53.

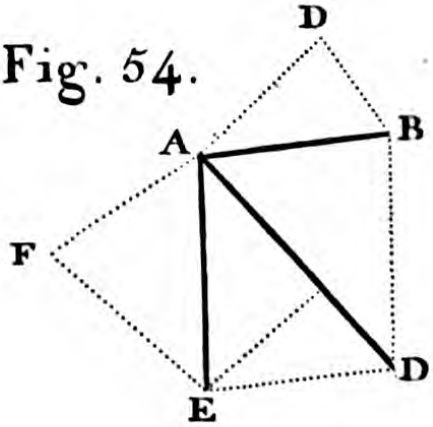


Fig. 54.

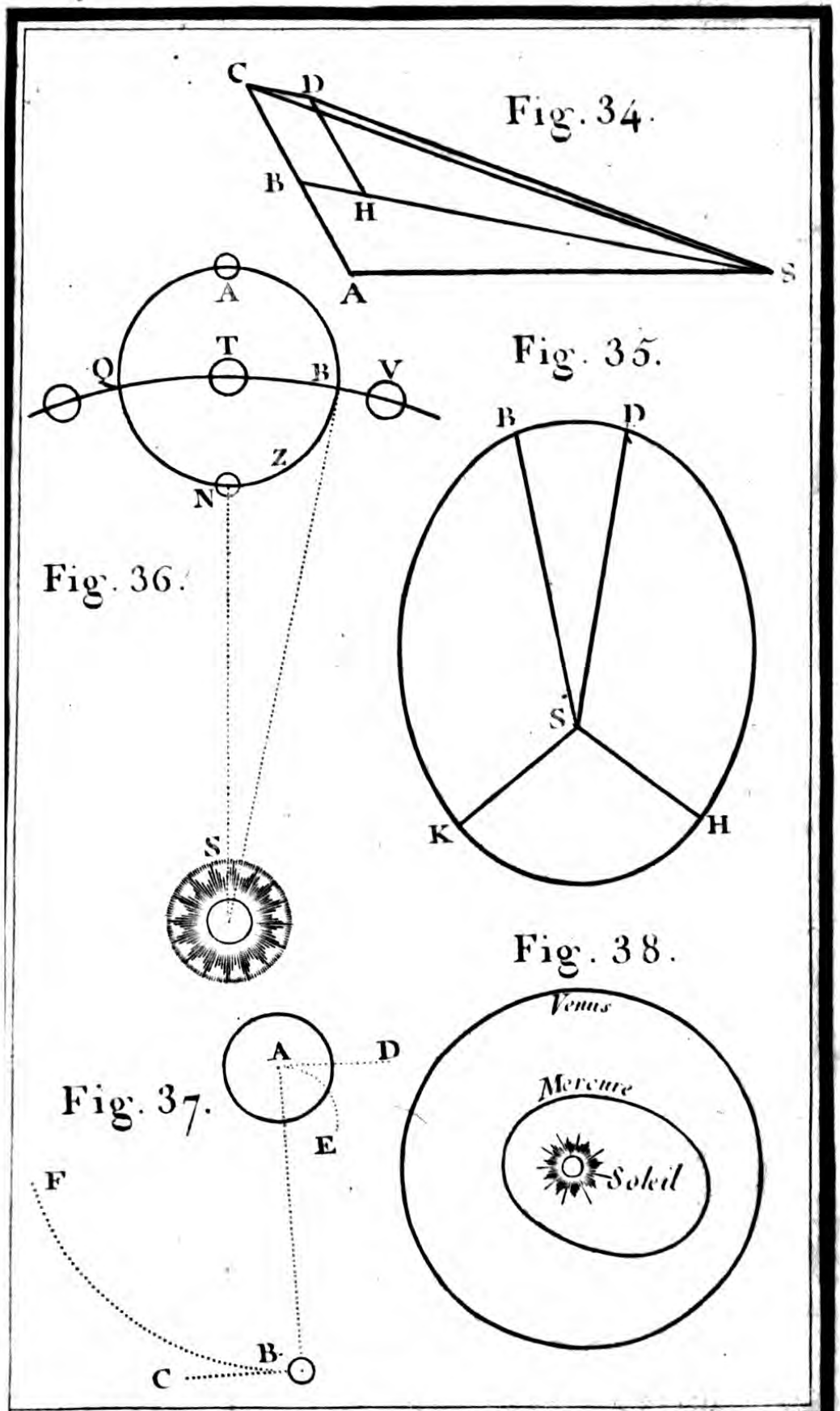


Fig. 34.

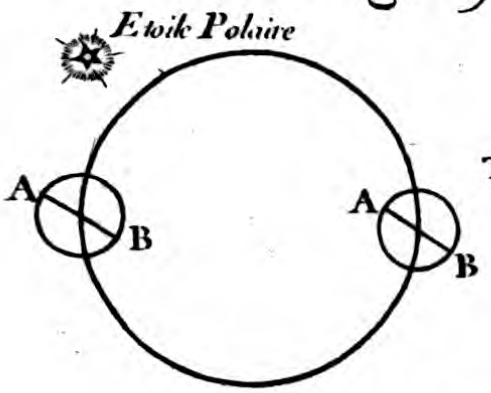
Fig. 35.

Fig. 36.

Fig. 37.

Fig. 38.

Fig. 39.



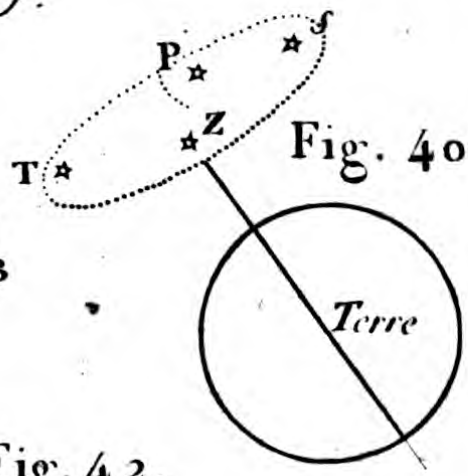


Fig. 40.

Fig. 41.

Fig. 42.

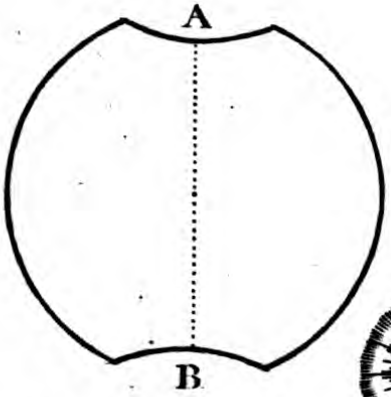
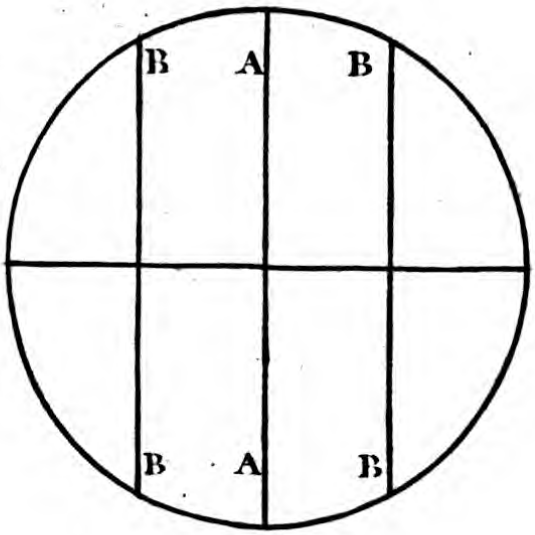


Fig. 43.



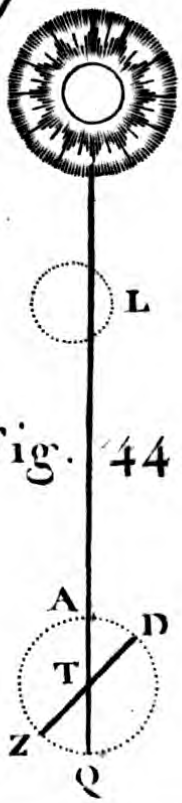


Fig. 44.

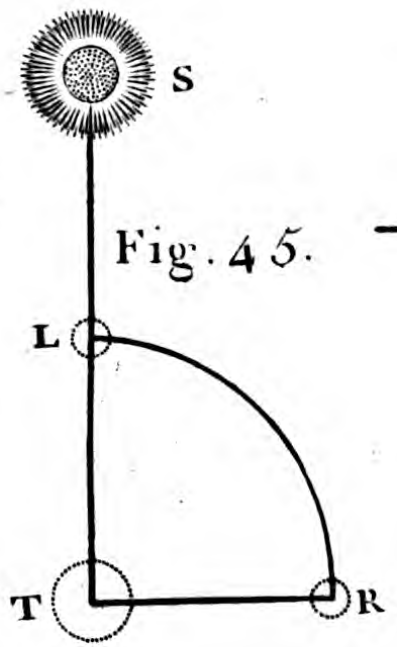


Fig. 45.

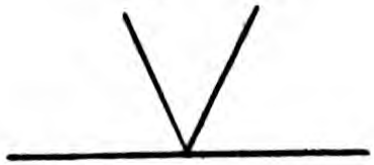


Fig. 46.

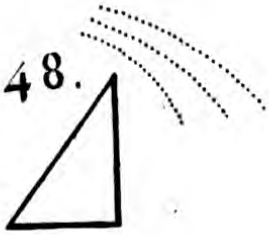


Fig. 48.

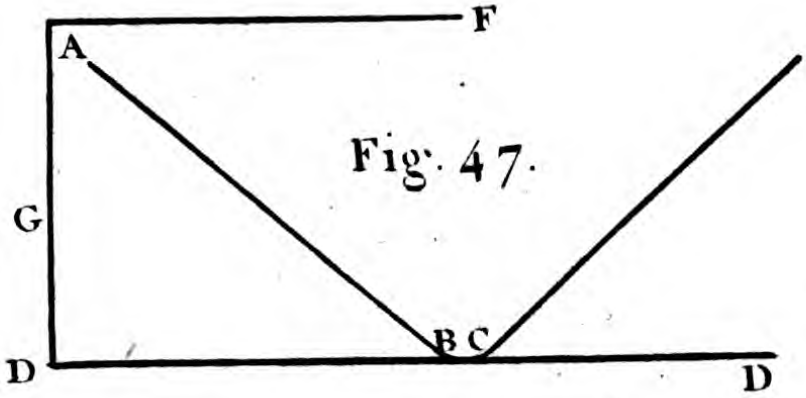


Fig. 47.

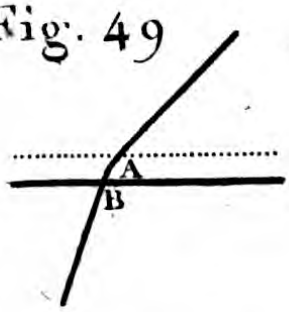


Fig. 49

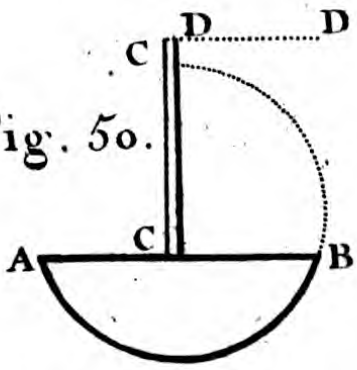


Fig. 50.

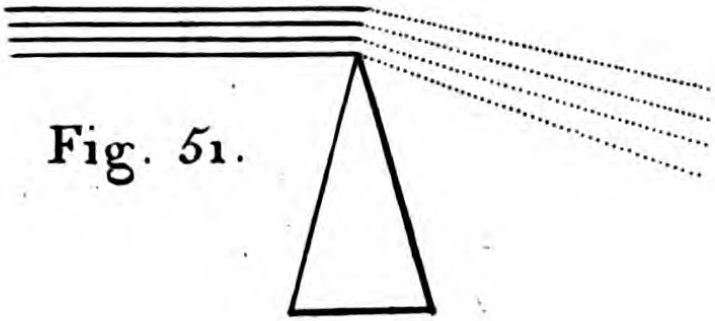


Fig. 51.

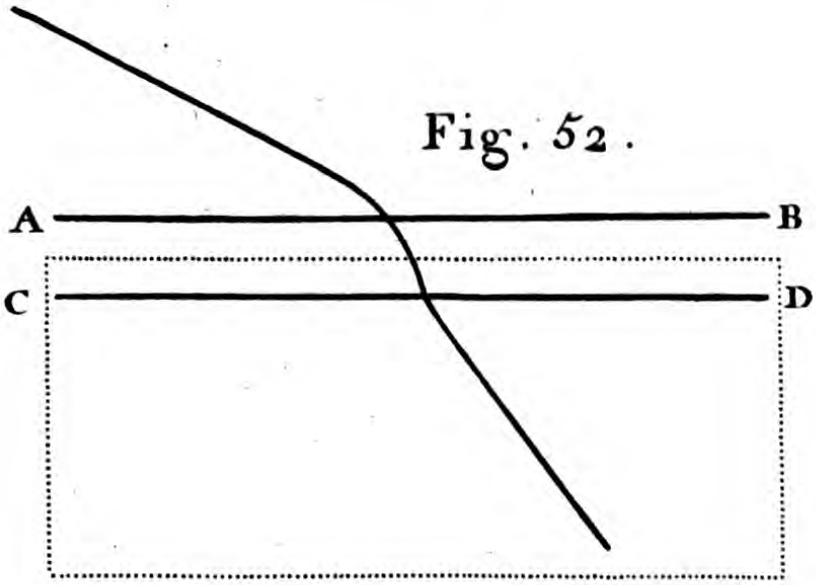


Fig. 52.

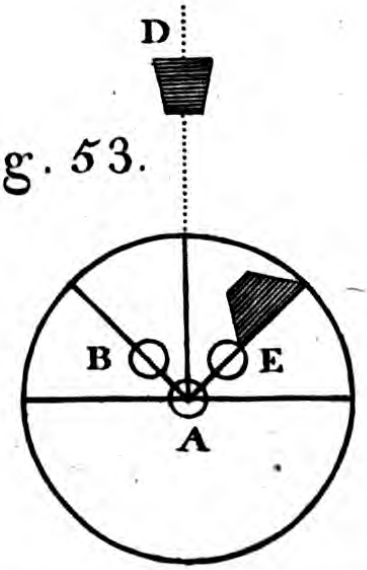


Fig. 53.

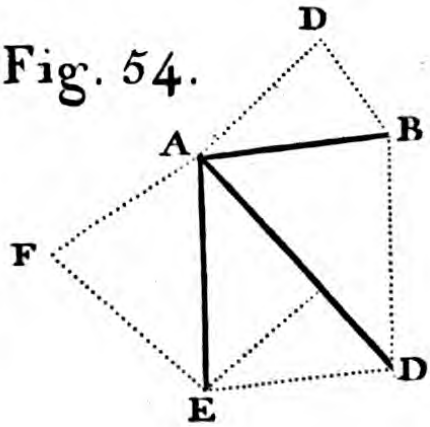


Fig. 54.